



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

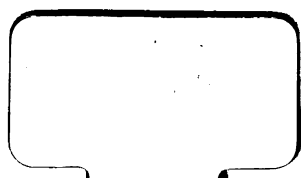
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







BCU - Lausanne



\*1094417347\*



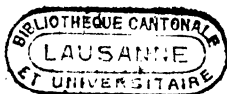
**DE L'INFLUENCE**

**DES**

**AFFECTIONS DE L'ÂME**

**DANS LES MALADIES NERVEUSES**

**DES FEMMES.**



51395



## P R É F A C E.

L'INDULGENCE avec laquelle le Public a accueilli la première édition de cet ouvrage , m'engage à le remettre sous presse , & me fait un devoir d'employer tous les soins qui dépendent de moi à le perfectionner.

On peut faire des ouvrages beaucoup plus étendus & beaucoup plus savans sur les Maladies nerveuses : c'est une partie de la Médecine qu'on ne sauroit trop approfondir , & dont l'étude a jusqu'à présent été trop négligée. Mais je n'ai pas eu pour objet de faire un traité absolu sur ce genre de maladies ; j'ai cru qu'il étoit d'abord plus utile de mettre entre les mains de tout le monde un ouvrage qui pût avertir des causes & des effets du

dérangement dans le système nerveux,  
& servir à le prévenir.

Il n'en est pas des ouvrages de Médecine, comme de la plupart des autres livres qui n'influent que sur les opinions, & dont l'utilité ou l'erreur ne peut être sentie qu'après un grand nombre d'années. Mille causes peuvent faire qu'un Médecin se trompe dans la pratique : mais il ne peut se tromper dans les traitemens qu'il indique par la voie de l'impression, sans exciter aussitôt les réclamations des autres Médecins. Au contraire, en enseignant au Public des précautions & des remèdes dont le succès ne peut pas être contesté, son ouvrage devient utile au moment même où il est répandu ; & quand il ne serviroit à guérir qu'une seule personne, ce seroit une récompense assez flatteuse de son travail.

La Médecine n'est plus aujourd'hui une science mystérieuse, comme il y a trois siècles ; elle ne s'exprimoit alors que dans des langues inconnues au vulgaire : mais ce préjugé a été détruit, à proportion que la physique & les sciences qui en dépendent sont devenues l'objet de l'étude générale. Il y a peu de gens du monde qui n'aient pas quelques connoissances de physiologie & de chimie, qui les mettent à portée de participer aux lumières de la Médecine \*.

C'eût été rendre un moins bon office,

---

\* J'ai eu plusieurs fois la satisfaction de voir que des Dames attaquées, depuis plusieurs années, de vapeurs, de maux de tête & de langueurs d'estomac, sont parvenues à s'en délivrer sans employer d'autre médecin que mon livre, ni d'autre méthode que le traitement qu'il indique.

particulièrement aux femmes , que de leur offrir un livre d'une lecture savante & pénible , qu'elles auroient compris avec plus de difficulté : car , pour persuader , il faut se faire bien entendre. Presque toutes les sciences seroient plus généralement répandues , si les savans daignoient se mettre à la portée du Public , éviter les formules scientifiques , toutes les fois qu'elles ne sont pas indispensables , & sacrifier quelque chose à l'élégance & à la clarté.

J'ai divisé les affections nerveuses en différentes classes , afin que chacune des personnes qui en sont attaquées puisse reconnoître la véritable espèce de ses maux , & profiter par elle-même des différens moyens préservatifs ou curatifs que j'indique.

Les maladies des nerfs exigent beau-



coup plus d'attention, de régime & de soins, que de remèdes énergiques : il faudroit par conséquent que le Médecin n'abandonnât jamais, pour ainsi dire, son malade. Quel service plus grand peut-on rendre à ce dernier, que de le mettre à portée d'être lui-même son médecin dans tous les momens où celui à qui il a donné sa confiance ne peut le secourir ni l'assister de ses conseils ?

C'est par les mêmes motifs que j'ai ajouté à cette nouvelle édition quelques avis aux femmes enceintes sur les affections nerveuses qu'elles éprouvent souvent dans leur grossesse. Ces accès accidentels, & qui proviennent d'une cause passagère, n'ont rien de dangereux ; mais il est important que celles qui y sont sujettes puissent les prévenir par les moyens que j'indique, ou les calmer par

des remèdes faciles lorsqu'elles n'ont pu s'en préserver, ou qu'elles ont négligé de le faire.

Trop occupé des devoirs de mon état, j'ai peu le temps d'écrire. Les maladies chroniques, devenues si générales, ont été le principal objet de mon application ; & je voudrois pouvoir faire part de mes recherches à tous ceux que je ne puis voir, afin qu'ils pussent raisonner leur traitement sur les principes que je me suis formés, & auxquels je dois tous mes succès dans le traitement de ces maladies.

J'applaudis au zèle de mes Confrères qui s'appliquent à la guérison de la maladie la plus redoutée, & malheureusement la plus commune : mais je desirerois qu'un plus grand nombre d'entre eux travaillât à rétablir les tempéramens

épuisés par cette maladie affreuse, & par l'erreur des nouvelles découvertes que l'on a prétendu faire dans le traitement de ces maladies. Je me proposois de publier à ce sujet quelques-unes des observations que j'ai faites ; les circonstances me forcent de remettre cet ouvrage à un autre temps.

J'aurois écrit pareillement sur les Maladies de la peau , & particulièrement sur le traitement des dartres qui proviennent de tant de causes diverses, & sont répandues en si grande quantité parmi les habitans des grandes villes. Mais, tandis que je conserverai les forces & l'activité de la jeunesse, je dois me livrer aux fatigues de ma profession, & n'en éviter aucune ; & j'attendrai, pour laisser au Public les fruits de mon expérience, le temps où l'âge viendra mûrir mes ré-

flexions , & .me condamner au repos.  
Heureux si, par cet emploi de ma vie,  
je puis recueillir l'estime de mes conci-  
toyens , & jouir à la fin de mes jours  
de la reconnoissance de ceux dont j'au-  
rai adouci ou prolongé la vie !

**DE**

---

---

# T A B L E.

INTRODUCTION , . . . . Page 1

## PREMIÈRE PARTIE.

DISCOURS I<sup>er</sup>. *Des Vapeurs en général*, . . . . . 11

DISCOURS II. *Sur la nature des Maladies nerveuses*, . . . . . 41

DISCOURS III. *Sur la cause immédiate des Maladies nerveuses*, . . . . . 55

## SECONDE PARTIE.

SECTION I. *Maladies nerveuses avec matière & lésion organique*, 65

*Causes des Maladies nerveuses avec matière & lésion organique*, . . . . . 66

*Symptômes des Maladies nerveuses avec matière & lésion organique*, . . . . . 67

*Traitement des Maladies nerveuses avec matière & lésion organique*, . . . . . 72

SECTION II. *Maladies nerveuses hystériques*, . . . . . 99

<i>Causes des Maladies nerveuses hystériques, . . . . .</i>	99
<i>Symptômes des Maladies nerveuses hystériques, . . . . .</i>	100
<i>Traitement des Maladies nerveuses hystériques, . . . . .</i>	105
SECTION III. <i>Des Maladies nerveuses avec relâchement des solides &amp; dégénération des humeurs, .</i>	133
<i>Causes des Maladies nerveuses avec relâchement des solides &amp; dégénération des humeurs, . .</i>	ibid.
<i>Symptômes des Maladies nerveuses avec relâchement des solides &amp; dégénération des humeurs, .</i>	136
<i>Traitement des Maladies nerveuses avec relâchement des solides &amp; dégénération des humeurs, .</i>	140
SECTION IV. <i>Des Maladies nerveuses des femmes enceintes, . .</i>	183
<i>Causes des Maladies nerveuses des femmes enceintes, . . . .</i>	192
<i>Symptômes des Maladies nerveuses des femmes enceintes, . . .</i>	193
<i>Traitement des Maladies nerveuses des femmes enceintes, . . .</i>	195
RÉSUMÉ de tout ce qui précède, . . .	210

DE L'INFLUENCE



# DE L'INFLUENCE

DES

AFFECTIONS DE L'ÂME,

DANS

LES MALADIES NERVEUSES

DES FEMMES.

---

## INTRODUCTION.

L'EXCESSIVE sensibilité de l'âme, & la foiblesse des organes, ont rendu la plupart des femmes qui habitent les grandes villes sujettes aux vapeurs : les femmes qui vivent à la campagne, qui sont habituées à de longues marches, ou qui

A

## INTRODUCTION.

supportent de grands travaux , en sont rarement attaquées. L'activité de leur vie, en même temps qu'elle donne une force plus grande à leur tempérament , & développe toutes leurs facultés organiques, distrait leur imagination de toutes les affections qui pourroient s'en emparer trop vivement, & acquérir trop de puissance sur elles-mêmes. Interrogez une femme de la campagne, vous lui trouverez peu d'idées abstraites & métaphysiques : sa croyance & ses devoirs moraux, voilà tout ce qu'elle fait, tout ce qui remplit sa mémoire, & ce sont des idées suggérées, sur lesquelles il est rare qu'elle se soit permis de réfléchir; elle s'écarte peu de ce qu'elles lui prescrivent, elle ne connoît rien au-delà : jamais elle ne s'égare, incertaine, dans le cercle sans bornes de nos pensées & de nos desirs; sans cesse occupée à satisfaire les premiers besoins de la nature, ils lui procurent toujours des plaisirs variés, toujours renaissans. Il est rare qu'elle s'arrête par préférence sur l'un de ces plaisirs, qu'elle



## INTRODUCTION.

en jouisse avec excès ; la nature fait tout, l'imagination est muette.

La révolution des ans , celle des saisons , les gradations des mois , la pluie , les vents , le soleil ou l'orage , les fêtes , & la distribution des jours , le matin , le midi , le soir ; toutes ces différences ; qui n'en font point pour nous , dirigent toutes ses actions , & promènent sans cesse son attention sur des tableaux variés , que les trésors de notre imagination , nos arts & nos plaisirs , ne remplacent peut-être qu'avec désavantage.

Elle n'est jamais oisive , elle n'a jamais le temps de former des desirs ; après le travail elle a besoin de repos , après le repos vient le besoin du travail ; & le travail est un plaisir pour les hommes robustes : au travail succède l'appétit ; & après les repas , qu'il rend délicieux , de nouveaux exercices rendent la digestion facile. Les jours de repos , à la campagne , seroient des jours de fatigue pour les habitantes de nos villes. Le matin , des devoirs appellent au village ; le soir ,

A ij

#### 4 INTRODUCTION.

il faut danser dans la grange ou sous un ormeau.

L'homme a reçu de la nature un penchant invincible vers le mouvement & l'activité ; l'usage , ce tyran des grandes villes , contrarie ce penchant , en condamnant les femmes à ne vivre que pour ce que l'on appelle le *plaisir*, & ce plaisir n'en est plus un , lorsqu'il est séparé des travaux journaliers ; il devient habitude , fatigue , lorsqu'il cesse d'être un besoin , & les femmes sont réduites à en chercher de nouveaux dans les ressources inépuisables de l'imagination. Plus l'imagination travaille , plus elle devient féconde , mais plus elle affoiblit aussi les organes qu'elle maîtrise ; elle leur donne quelquefois de si violentes secousses , qu'ils succombent , ne pouvant supporter les efforts qu'elle leur occasionne.

Il y a dans la nature , & des biens & des maux ; mais la somme des maux n'est pas assurément aussi considérable dans nos climats , que les biens qu'elle nous offre ; le plus grand de tous ces maux est sans

## INTRODUCTION.

3

contredit la crainte que nous en avons, & qui nous conduit souvent à abuser des biens dont elle a voulu nous faire jouir : il résulte de cet abus des souffrances intolérables ; mais ce n'est pas à la nature qu'il faut les attribuer.

L'imagination a, comme la nature, ses maux & ses plaisirs ; c'est un miroir où toutes sortes d'objets & de fantômes passent sans cesse en revue ; tout est de son ressort ; & comme si nous n'avions jamais trop à souffrir, elle nous tourmente par le souvenir, par la crainte, par le pressentiment ; elle embrasse, elle définit tout ; elle enfante les superstitions, les vices ; c'est elle seule qui crée ce qu'on appelle le *malheur* : il est vrai qu'elle nous offre en dédommagement des spectacles charmans, des rêves délicieux ; qu'elle embellit nos discours ; qu'elle a fait de l'amour une affaire, un travail, un plaisir composé de mille autres plaisirs, une occupation dans laquelle nos femmes font consister le bonheur de leur vie : enfin, elle forme nos passions qui donnent à

A iij

l'activité de notre ame autant d'alimens qu'elle peut en desirer, mais qui fatiguent le tempérament & les nerfs, en enflammant tout-à-coup nos sens, & en les plongeant ensuite dans un état de léthargie pour lequel ils ne sont pas faits.

Il ne faut pas croire que les femmes soient seules sujettes aux vapeurs, dans les villes où nous vivons entassés; les hommes qui ne se livrent qu'à l'oïveté & aux plaisirs du luxe, en sont quelquefois tourmentés: mais, comme leur tempérament est naturellement plus robuste que celui des femmes, qu'ils ont plus de sujets de dissipation, & qu'il est rare d'en trouver qui ne soient adonnés à des exercices qui diminuent les accès vaporeux; la mauvaise disposition de leurs nerfs ne peut faire l'objet d'un traitement aussi sérieux, ni mériter une attention aussi particulière, que les maladies nerveuses des femmes.

Il n'en est pas de même des maladies vaporeuses du sexe; elles sont devenues si générales, si graves dans les grandes

## INTRODUCTION.



villes, & sur-tout à Paris, qu'elles influent presque toujours considérablement sur la durée de leur vie, & sur la guérison des maladies accidentelles dont elles sont attaquées. \*

Je pourrois dire aux hommes : bâtissez autrement vos maisons, changez votre habitude de vivre, assurez les mœurs & la félicité de vos femmes, en les occupant d'une manière agréable & utile, en ne leur laissant pas le temps de former des desirs; détruisez vos spectacles, ou chassez-en du moins les drames, les tragédies modernes; brûlez tous ces petits romans, où l'affectation du style, l'invraisemblance du fond, & l'exagération des sentimens, sont les moindres défauts; appelez sans cesse vos enfans sur les pas de leur mère: son affection pour eux deviendra bientôt la plus vive de ses affections; & ce sentiment si pur ne lui causera jamais de migraine, de vapeurs, ni de mélancolie,

---

\* Sydenham a remarqué qu'elles engendroient la moitié des maladies chroniques.

## 8 INTRODUCTION.

Rappelez-lui ces temps heureux, où une mère se glorifioit de sa fécondité ; où le plus agréable des spectacles pour elle, étoit une nombreuse famille qu'elle se plaisoit à former pour la vertu.

Je pourrois développer ces préceptes, & en démontrer tous les avantages ; mais ces leçons du bon sens & de la philosophie , ne me réussiroient pas mieux qu'aux hommes célèbres qui les ont employées avant moi. Ils pourroient , tout au plus , servir à diriger la génération future : c'est la génération présente que mon état m'oblige de soulager & de guérir.

On a peu de bons livres sur les maladies vaporeuses : si l'on excepte les ouvrages de Boerhaave , de Whitt & de M. Lorry , tous ceux que nous avons sur cette matière importante , ne méritent pas de grands éloges. Après m'être rempli des idées de ces grands hommes, j'ai compris que l'objet n'étoit point épuisé, & qu'on pouvoit y faire de nouvelles découvertes.

## INTRODUCTION. 9

La raison en est simple, c'est que ces maladies sont nouvelles ; leurs progrès ont suivi ceux du luxe, ceux de l'immense population de Paris. Je fais cependant que des observateurs habiles, des maîtres éclairés dans l'art que je professe, ont étudié & connu les maladies vaporeuses, & les moyens de les guérir ; mais, trop occupés pour avoir le temps d'écrire, ils n'ont pas toujours recueilli leurs observations ; ils se seroient reproché les momens qu'ils auroient enlevés à l'humanité souffrante, dont ils entendoient la voix les appeler de tous côtés : venu après eux dans la même carrière, j'ai profité de leurs lumières, je leur ai dérobé le feu sacré ; je ne crains pas qu'ils me sachent mauvais gré de ce larcin ; c'est pour rendre service à ceux qu'ils ne peuvent guérir eux-mêmes, que j'entreprends un ouvrage dont, sans doute, ils ont connu l'utilité avant moi.

Pas plus maître de mon temps qu'ils ne le sont du leur, mais animé du même zèle, j'ai observé, j'ai vu comme eux,

# 10 INTRODUCTION.

& j'ai écrit à mesure que je voyois ; je n'ai rien négligé pour m'assurer du succès des traitemens que je propose : ils ont produit l'effet que j'en attendois , toutes les fois que je les ai mis en usage ; & il n'en est pas un sur lequel je ne puisse dire , *Experientia docuit.*





## PREMIÈRE PARTIE.

---

### DISCOURS PREMIER.

#### *Des Vapeurs en général.*

DANS l'âge où les passions germent ordinairement dans le cœur des femmes, elles n'ont point de vapeurs; mais, quand ces passions se développent & s'exaltent, les maladies nerveuses font les plus grands ravages dans leur tempérament. Les transports violens qui agitent les sens, leur communiquent un ressort dont les mouvemens trop rapides détruisent l'équilibre dans la constitution matérielle.

L'organisation délicate des femmes, leur procure cette sensibilité que la nature a placée en elles pour faire notre bonheur; & cependant, telle est leur disposition physique, que, malgré la délicatesse de leurs organes, la nature donne à leurs passions, à leur sensibilité, une énergie, une force expansive, dont

l'homme n'est pas capable ; leurs idées naissent avec la rapidité de l'éclair , & conservent sans cesse l'activité du feu qui les produit.

La constitution physique de la femme , est en tout différente de celle de l'homme , quoique au premier regard elle paroisse n'en différer que par quelques points foibles & isolés , dans l'ensemble de la stature humaine. On s'est même efforcé de chercher des analogies dans tous les organes des deux sexes ; & le même esprit de système qui engageoit à ces recherches , a cru découvrir ces analogies dans les organes mêmes que la nature a marqués par une séparation immense , & sans doute nécessaire à ses vues.

C'est cette nécessité qui a produit l'uniformité dans le plan qu'elle a suivi pour la formation & le développement des individus dans les deux sexes.

La différence d'un sexe à l'autre , est caractérisée dans tous les individus , par des nuances plus ou moins fortes , mais toujours subsistantes & toujours sensibles.

## PREMIER DISCOURS. 13

Les femmes ont les organes d'un tissu beaucoup plus délié , les muscles moins fortement prononcés ; les fibres qui les composent , moins rapprochées : ce qui les rend susceptibles de contractions plus vives & plus rapides que celles des hommes \*. Plus il y a de divisions entre les fibres des organes , plus leur mouvement est rapide ; par conséquent les contractions des fibres nerveuses , chez les femmes , doivent avoir plus de rapidité que chez les hommes , où tous les mouvemens organiques sont naturellement plus lents & plus solidement réglés. L'impression qui résulte de ces mouvemens dans toute leur constitution , est moins forte , moins vive & plus durable. La colère d'une femme s'allume au moindre sujet ; & il arrive souvent que ses transports sont suivis de vapeurs. La colère d'un homme

---

\* Le mouvement d'un organe quelconque , est toujours en raison composée de la division de ses molécules élémentaires , ou en raison inverse du carré de leur distance.

*Voyez LOXE , Essais sur l'Entendement humain.*

est ordinairement suivie d'une profonde mélancolie.

Une femme a-t-elle vu périr l'objet de sa passion, les vapeurs s'emparent d'elle, s'arrêtent & se succèdent rapidement : on la croiroit insensée ; elle verse des torrens de larmes : bientôt une insensibilité absolue vient interrompre ses sanglots ; le moment d'après, le calme, la gaieté semblent renaître en elle ; mais le moindre objet qui lui rappelle le sujet de sa douleur, la replonge dans son premier état ; les convulsions s'emparent d'elle au milieu de la joie, parce qu'elle aura vu quelqu'un qui ressembloit à l'objet de ses regrets. L'homme, au contraire, s'est-il vu trahir par le faux ami qui avoit gagné sa confiance, a-t-il perdu dans la frénésie du jeu les sommes qu'il destinoit à l'entretien de sa famille, est-il accusé, traîné dans les prisons ; un profond silence, le calme de ses organes extérieurs, sont les signes de son désespoir : si l'impatience & la douleur lui font proférer quelques mots, ce sont toujours les accens d'un chagrin raisonné : il

sera furieux, & n'aura point de vapeurs. Huit jours consoleront la femme la plus affligée ; la douleur de l'homme s'affoiblit avec le temps, mais elle dure des années entières : il est même des hommes qui vivent dans une tristesse habituelle, parce qu'ils ont été malheureux une seule fois.

D'après ces observations, il n'est pas difficile d'en induire, que plus les femmes ont senti la mollesse, plus elles ont acquis de facultés voluptueuses ; que plus leurs organes ont acquis, dans la volupté, de souplesse, de délicatesse & de rapidité, plus ils sont susceptibles d'irritation \* ; qu'enfin, en perfectionnant la finesse de

\* Avant que les Romains eussent fait la conquête de l'Asie, les dames Romaines n'étoient point sujettes aux vapeurs ; mais à cette époque, la vie molle & voluptueuse des Asiatiques s'introduisit dans Rome, & les femmes devinrent vaporeuses.

Ammien Marcellin rapporte que, sous le règne de l'Empereur Julien, le luxe avoit tellement énérvé les Romains, que, lorsqu'ils se proménoient sur le Tybre, dans des gondoles où l'art avoit rassemblé tous les besoins propres à se concilier avec la mollesse, s'il arrivoit qu'un rayon de soleil pénétrât jusqu'à eux, ils tomboient subitement en convulsion.

leurs sens , elles augmentent la cause de leurs vapeurs.

Les molécules élémentaires qui composent la fibre musculaire & la fibre nerveuse des hommes , sont au contraire d'une cohésion beaucoup plus ferme , qui se consolide & se règle encore par leur éducation & les exercices virils , tels que l'équitation , la paume ; les attaches de leurs muscles sont plus fortes : enfin , toutes les formes présentent en eux un caractère de force & de vigueur ; de même que chez les femmes elles ont reçu ce tour heureux , qui caractérise en elles la délicatesse & les graces.

Leur constitution physique explique assez bien les variations de leur caractère\* ; la vivacité de leur esprit , qui pro-

\* La nature , dit La Bruyère , a mis le caprice à côté de la beauté , pour en être le contre-poison ; mais ne seroit-ce pas plutôt pour déconcerter l'espérance trop présomptueuse des hommes , qui se flattant d'une victoire prochaine , la voient fuir à l'instant qu'ils croient en jouir ? C'est une espèce d'équilibre qu'elle a voulu établir entre la force & la foiblesse.

duit

duit sans effort les images les plus riantes, & les anime des couleurs les plus séduisantes ; les graces de l'esprit, les faillies de l'imagination \* ; le sentiment exquis dont elles sont douées, semble compenser en elles ce qui leur manque du côté de la profondeur des idées, de la force de la raison, du génie créateur, qui sont l'apanage de l'homme.

Ce principe surabondant de sensibilité dans les femmes, se communique quelquefois à différens organes, trop foibles pour en supporter l'effort ; il trouble l'équilibre de leurs mouvemens, & dérange leurs fonctions naturelles, pour leur en prescrire d'autres qu'ils ne fussent point

---

\* Ne pourroit-on pas expliquer cette grande activité de l'esprit dans la plupart des femmes, & même une partie de l'énergie qu'elles montrent dans leurs passions, par une plus grande portion de fluide électrique ? Il en résulte qu'elles peuvent élever leur ame au dernier degré de l'enthousiasme, & lui donner un ressort indépendant de la vigueur du corps ; ce qui leur fait produire quelquefois des actions si belles, que les hommes les plus capables de vigueur & de grandeur d'ame, sont obligés d'admirer leur courage & leur générosité.

**B**

à remplir : alors on voit naître tous les défordres physiques connus sous la dénomination d'affections vaporeuses.

Les passions haineuses ne sont point naturelles aux femmes ; si elles sont quelquefois capables de vengeance, c'est parce que leur extrême sensibilité leur a rendu plus pénible l'outrage ou la douleur que lui a fait éprouver celui dont elles veulent se venger. Leurs passions primitives & naturelles , sont toutes affectueuses & douces. Ce sont les seules que la nature ait voulu faire agir habituellement sur des nerfs destinés à recevoir des impressions tendres & délicates , à porter dans leurs sens le feu de la volupté , à le faire briller dans leurs yeux , & à le répandre sur tout ce qui les environne \*. Mais lorsque d'au-

---

\* Quoique la nature ait mis entre les deux sexes des rapports qui les invitent à se rapprocher , il est néanmoins vrai qu'ils sont plus ou moins marqués , suivant les personnes de l'un & l'autre sexe. C'est ce qu'on a voulu désigner par la sympathie , qui fait une impression soudaine dans deux cœurs qu'elle unit des nœuds les plus étroits. Où la sympathie ne joue pas , les cœurs cessent d'être à l'unisson. On en a cherché



tres passions, uées la plupart de leur imagination, de l'abus de leur sensibilité, maîtrisent la nature, elles portent avec elles le ravage & les secouffes violentes,

---

long-temps la cause, que je croirois volontiers être une impression électrique, qui, à l'aspect de deux personnes, excite en elles une commotion générale. Leurs ames semblent être unies par une espèce de contact, qui produit ce qu'on appelle proprement l'amour.

Cet effet n'est point, comme le croit le vulgaire, & comme le disent quelques esprits-forts, des naturalistes célèbres, & de prétendus philosophes, un effet naturel du desir, une opération grossière de physiologie; c'est une véritable électricité: s'il n'en étoit pas ainsi, si les analogies qui se rencontrent entre le feu électrique qui vivifie le sang des femmes, & les fibres nerveuses des hommes, ne déterminoient pas les préférences de l'amour, pourquoi toutes les femmes également belles, ne feroient-elles pas toutes une impression semblable sur le même homme? Pourquoi préféreroit-il souvent une femme moins belle à celle qui l'est davantage? Pourquoi ne se trouveroit-il pas enfin des philosophes de dix-huit ans, qui répéteroient, *en amour tout est bon, hors le moral*; & qui, d'après cette maxime fameuse, ne sentiroient jamais cette commotion vraiment électrique que l'on a jusqu'à présent mal indiquée par le mot vague de sentiment du cœur? Cette commotion précieuse n'est pas inconnue aux gens de la campagne, à ces gens en qui l'imagination a si peu de pouvoir: c'est la nature, oui, c'est la nature seule qui la donne; mais elle est

B ij

qui renversent l'économie de leur constitution.

La bienveillance, la compassion, l'attendrissement, l'amour, sont les sentimens

---

moins grande, moins sensible pour eux que pour nous, parce que la circulation du sang est moins vive dans les femmes de la campagne que dans celles de la ville; leurs fibres sont plus compactes, ont un mouvement beaucoup moins rapide; & les nerfs des payfans s'animent aussi plus difficilement que ceux des habitans des villes. Mais il reste une question à résoudre. Sans doute, nous dira-t-on, l'action électrique des organes féminins sur les nôtres, est facile à démontrer; mais n'existera-t-il pas un mouvement réciproque qui leur fait ressentir la même commotion qu'elles nous donnent? Je répondrai que je ne le crois pas, & qu'il m'a toujours paru que les préférences que les femmes ont en amour pour de certains objets, résultent de leur imagination, de leurs réflexions sur des avantages extérieurs ou corporels, qui les ont frappées; qu'enfin, ardentes quand elles rencontrent quelques obstacles à leurs desirs, elles sont presque toujours froides quand rien ne s'y oppose; ce qui est le signe le plus évident du pouvoir de l'imagination, qui maîtrise la nature: de là vient que les femmes dont l'imagination est plus lente qu'il n'est ordinaire dans leur sexe, manquent rarement à leurs devoirs conjugaux, si leurs maris ne leur en donnent eux-mêmes l'occasion, ou par leur imprudence, ou par leur mauvaise conduite.

les plus naturels aux femmes, & les plus favorables à leur constitution ; mais le moindre excès dans l'un de ces sentimens devient funeste à leur tranquillité ; il met les souffrances à la place des plaisirs, & il est difficile d'en modérer les effets ; on diroit que rien ne peut arrêter la marche rapide de leur sensibilité.

Les vues de la nature paroissent assez à découvert dans l'ouvrage qu'elle destinoit sans doute pour son chef-d'œuvre ; puisqu'elle s'y est signalée dans le développement des facultés morales, & surpassée dans les contours heureux des formes qui constituent la beauté à laquelle elle a attaché un attrait irrésistible, destiné à remplir ses intentions en perpétuant son plus bel ouvrage.

Si les passions de quelques femmes donnent à leur habitude morale une direction moins douce & moins heureuse, contraire même en apparence à la sensibilité, indépendamment du vice de leur première éducation, que l'on doit très-souvent accuser ; il ne faut pas se dissimuler que la nature s'est

quelquefois trompée en formant ces femmes hommasses, dont les os & les muscles sont saillans, les yeux durs & froids, en un mot, des monstres de laideur. Ces êtres amphibies sont heureusement trop rares pour fournir aucune objection, soit au moral, soit au physique, contre ce que nous avons dit en général de la constitution des femmes.

Mais, parmi celles mêmes qui n'ont rien de défectueux dans leur enfance, des coutumes bisarres, une éducation aveugle & despotique nuit souvent à l'extension des facultés naturelles; elles croissent dans la gêne & la contrainte; la morale qu'on leur enseigne n'est qu'un tissu de préjugés, qu'elles sont trop heureuses d'oublier dans le reste de leur vie. C'est à des sacrifices continuels que l'on donne le nom de vertu; on n'en donne aucun au courage, à la vigilance, à la douceur que la nature exige des mères de familles. On nourrit sans cesse leur mémoire, leur imagination; rarement leur cœur, jamais leur expérience. Si l'on savoit diriger les premiers élans de leur

sensibilité , dans cet âge où les passions ne sont qu'à leur aurore , on leur assureroit des jours sereins ; leurs sentimens n'auroient qu'une expansion heureuse ; jamais la nature ne se trouveroit forcée par leurs desirs , & on leur épargneroit tous les combats intérieurs des sens & de la raison, tous les tourmens qui choquent & tendent leurs organes jusqu'à causer en elles un ébranlement général.

On rencontre quelquefois parmi les hommes des individus dont la constitution physique & morale est plus rapprochée de celle des femmes, qu'il n'est ordinaire à leur sexe : \* c'est en eux qu'il faut observer le passage que la nature a suivi, pour arriver à la création d'un sexe différent, & l'on y verra bientôt la vérité de nos

---

\* J'ai connu un Officier de dragons, d'une ténuité d'organes si grande , & d'une délicatesse nerveuse si marquée, que, toutes les fois qu'il entendoit parler dans la société d'une femme qui sans doute l'intéressoit, si la conversation pouvoit allarmer ses sentimens pour cette dame , il en éprouvoit une telle

idées sur la constitution des femmes & sur les effets qui en résultent ; on verra que , dans le traitement de toutes leurs maladies , & sur-tout dans celui des maladies vaporeuses , on ne sauroit trop s'instruire de leurs affections & de leurs habitudes morales.

Oui , sans doute , il avoit raison ce philosophe qui prétendoit qu'il existoit une médecine de l'esprit , *medicina mentis* , que l'on devroit étudier , & qui souvent nous éclaireroit sur les vrais principes des maladies , dont les causes matérielles sont toujours d'autant moins faciles à découvrir , qu'elles tiennent de plus près aux affections de l'ame. Dans ces maladies , ce n'est que par une heureuse combinaison des secours moraux & des moyens physiques , que l'on pourra réussir. On les attribue

---

commotion , que la fièvre nerveuse survénoit , & le forçoit à garder le lit au moins vingt-quatre heures.

Cet orage dans le genre nerveux , n'étoit pas plutôt calmé , qu'il paroissoit jouir de toute la santé que permet une telle constitution.

trop souvent à une dépravation générale ou particulière des humeurs ; les remèdes n'agiront sur ces humeurs dépravées, qu'autant que le calme & la sérénité renaîtront dans l'ame du malade.

Telle est la force des affections graves & profondes de l'ame, qu'elles ont toujours besoin d'un traitement combiné avec les secours qu'exigent les maux qu'elles ont produits, & qui leur sont tout-à-fait subordonnés.

Il est quelques attaques de nerfs qui ne sont point produites par les passions de l'ame, & l'obscurité dans les causes matérielles de ces maladies, n'est pas assez profonde pour n'être point apperçue. Ce sont les plus aisées à guérir, mais ce sont aussi les moins communes ; elles proviennent des humeurs surabondantes, des suc digestifs mal élaborés, des lésions particulières dans les viscères du bas-ventre, qui, en changeant le système particulier d'un de ces organes, change sa correspondance avec les autres organes, & par-là détruit leur équilibre respectif ; mais

les maladies vaporeuses tirent plus souvent leur origine de l'effervescence des passions.

Dans ce siècle de matérialisme , on objectera , peut-être , que l'obscurité des causes matérielles dans les vapeurs , n'est point une raison de leur nullité ; que , dans toutes les maladies , c'est l'irritation , la disposition , l'excès ou le défaut de quelque organe qui produit les passions , & non pas les passions qui produisent le soulèvement , la contraction des organes : mais en admettant ce système , & quand il seroit vrai que les modifications particulières de l'ame ne seroient que l'effet des mouvemens organiques , il n'en seroit pas moins certain , que l'état des affections morales étant changé , il influe à son tour sur la contraction des organes auxquels il rend les impressions que l'on suppose qu'il a lui-même reçues d'autres organes matériels , & que cet état des affections morales exige des remèdes purement moraux , tels que le régime , l'emploi des heures ; les dissipations , les exercices ; remèdes qui doivent



concourir avec l'administration des traitemens matériels. Il reste toujours certain que nous devons fixer nos recherches sur les dispositions morales de l'individu vapoureux, quand nous ne pouvons déterminer le vice physique, obscur & incertain qui lui correspond, ni par conséquent les secours qui peuvent le détruire.

Quelquefois il est moins caché, & l'on peut dire que les causes matérielles agissent alors sur les affections de l'ame, sur la volonté, sur les actions mêmes vicieuses de l'individu vapoureux. Une affection particulière à la matrice, par exemple, peut changer l'ordre habituel de la sensibilité, & donner des directions particulières aux passions qui correspondent à ce viscère.

Des dégénération's particulières du sang, dont les causes sont souvent très-connuës, impriment aux nerfs des irritations qui changent la série de leurs mouvemens, & intervertissent l'ordre de la sensibilité dans tout l'individu.

Ces causes physiques, & beaucoup d'autres encore, peuvent propager le

trouble dans l'ame, & même dans la raison, & déranger leurs fonctions en même temps qu'elles portent le désordre dans le corps. C'est alors sur ces différens vices matériels que le médecin doit diriger ses premiers moyens, sans tout-à-fait négliger les secours moraux, dont l'usage est encore utile pour assurer un effet heureux à ses premiers remèdes.

Laiſſons aux philosophes le ſoin de découvrir l'agent intermédiaire qui tranſmet les ſenſations & les mouvemens du moral au phyſique, de faiſir les points de contact & d'union par leſquels ils correfpondent avec la rapidité de l'éclair : leur orgueil ſe brifera long-temps encore contre cette difficulté ; mais la tâche du médecin eſt remplie, quand il a trouvé les moyens de rétablir l'équilibre entre les affections morales & les mouvemens organiques, à proportion de leurs facultés réciproques, & ſuivant l'ordre fixé par la nature : il n'y peut parvenir que par des ſecours moraux & des agens matériels. En vain voudroit-on entreprendre la guérifon d'un homme

attaqué de folie , si l'on n'employoit pour y réussir que des moyens physiques ; il faut régler la distribution de son temps , le moment , la durée des exercices proportionnés à son état ; laisser d'abord quelques heures à la folie , les diminuer insensiblement pour en donner davantage à la raison : la musique , la conversation , quelques instans même de lecture , dans les momens où son délire est suspendu , tout enfin , jusqu'à la couleur de la tenture de sa chambre , peut influer sur sa guérison. Les remèdes matériels n'auroient jamais un succès complet , sans ces secours que l'esprit juste & sain doit donner à l'esprit foible & malade. Nos philosophes diront peut-être encore , que ces secours mêmes sont purement physiques ; cela peut-être , nous ne disputerons pas sur des mots : mais , si nous nous exprimions ainsi , nous ne pourrions nous faire entendre ; & indépendamment du matérialisme auquel nous sommes fort éloigné de croire , nous perdriens en définitions stériles le temps qui nous est nécessaire pour faire connoi-

### 30 PREMIER DISCOURS.

tre & pour guérir les maladies les plus fréquentes, & les moins connues parmi nous.

Elles ne sont pas encore à leur terme, ces maladies si générales dans nos villes; leurs progrès seront toujours en raison composée de la diminution des maladies aiguës : car celles-ci tiennent à une constitution physique tout-à-fait opposée à celle qui est susceptible d'affection vaporeuse ; & plus la nature , par des changemens dans la manière de vivre , se verra rapprochée de l'une de ces extrémités , plus les hommes seront sujets aux maladies qui lui correspondent \*.

Le genre de vie que les femmes riches ont adopté dans les grandes villes, est consacré à ce que l'on s'obstine à appeler plai-

---

\* Il est certain que les maladies aiguës sont infiniment plus rares qu'autrefois. Quelques médecins attribuent les changemens survenus dans notre constitution, à des révolutions dans notre globe, qui les ont amenés lentement ; d'autres, avec plus de raison, les attribuent au changement de nos mœurs : mais un plus grand nombre adopte le système ingénieux d'une correspondance directe entre les révolutions du globe & les mœurs des nations.

fir, & qui n'est qu'un ennui déguisé pour celles qui se sont rendues ses esclaves ; c'est cet ennui qui marque l'usage des instans.

Le moment où nos femmes se lèvent à Paris, ne suit que de très-loin celui que la nature a marqué ; les plus belles heures du jour sont écoulées, l'air le plus pur a disparu, personne n'en a profité. Les vapeurs, les exhalaisons mal-faisantes, attirées par la chaleur du soleil, s'élèvent déjà dans l'atmosphère ; & c'est l'heure que la beauté choisit pour son lever. A peine une femme est parée, que , sans avoir pris aucun exercice, l'usage l'invite à se mettre à table. Les alimens sont devenus bien nécessaires, mais la digestion est pour l'ordinaire pénible ; d'où il résulte des anxiétés, des mal-aîses, des accidens, légers d'abord, mais qui deviennent bientôt insupportables pendant les instans de la digestion, & pendant ceux où le chyle s'amalgame avec le sang.

Pour changer l'apathie de l'âme, qui résulte de l'anxiété des organes, quels

## 32 PREMIER DISCOURS.

moyens a-t-on inventés ? Les spectacles ! Il en est qui , ramenant le plaisir & la gaieté , ne peuvent qu'influer utilement sur les organes , où , montrant le danger des passions , & les combattant par le glaive tranchant du ridicule , ils amusent en éclairant la raison : mais ce ne sont pas ceux que l'on préfère ; on court à ceux qui caressent les passions , qui les enflamment & les exaltent.

Quand tous les genres de spectacles seroient également utiles à la santé de l'esprit & du corps , seroit-ce au sortir de la table que l'on devroit s'y renfermer ? ne conviendrait-il pas mieux de ne s'y rendre qu'au moment où la digestion étant près de s'achever , elle cesse d'être laborieuse ?

Un autre inconvénient encore inséparable de nos spectacles, c'est que les spectateurs vont se renfermer sous les clefs de deux vieilles geolières , dans des espaces si resserrés , & pourtant si remplis , qu'il y reste à peine assez d'air pour que la  
respiration

respiration n'y soit pas entièrement impossible \*.

Mais c'est peu d'un pareil danger. La sensibilité des femmes, dirigée sur un petit nombre d'objets , y est mise en jeu par toutes sortes de moyens. L'ame est si fortement ébranlée , qu'elle produit dans leurs nerfs une commotion, passagère à la vérité, mais dont les suites sont ordinairement graves ; la privation momentanée de leurs sens , les larmes qu'elles répandent à la représentation de nos modernes tragédies , sont les moindres

\* Nous nous croyons obligés de rapporter à ce sujet le résultat des expériences qui ont été faites sur cet air, par un Physicien sectateur de Priestley.

Ayant procédé d'abord avec l'air pris dans la Salle S. Charles , où l'on met les malades attaqués de fièvre putride , à l'Hôtel-Dieu , cet air s'est trouvé de deux degrés moins salubre que celui du Jardin du Roi , sur lequel il avoit fait des recherches de comparaison. Sa seconde expérience a été sur l'air pris dans la Salle de la Comédie Italienne , un jour de très-grande représentation ; il a trouvé que cet air étoit de six degrés plus méphitique que celui de la Salle S. Charles , & il ne lui manquoit que deux degrés de plus pour être absolument mortifère.

C

### 34 PREMIER DISCOURS.

accidens qui puissent en résulter. Observez-les plusieurs mois après cette représentation , & vous serez bientôt assuré qu'elle a produit en elles une agitation bien difficile à calmer , & qui souvent même leur causera des douleurs de nerfs très-violentes. Celles mêmes sur qui les effets de ce qu'elles ont vu au théâtre ne se manifestent pas promptement , conservent dans leur ame une disposition toujours prochaine à de nouveaux troubles, qui se renouvelleront spontanément & sans aucune cause connue ; c'est à ces troubles de l'ame qu'il faut rapporter les pleurs que l'on voit répandre aux femmes du grand monde, sans que rien d'apparent, ni même qu'elles puissent définir, les affecte sensiblement. Pourquoi pleurez-vous , Mesdames ? leur demanderoient en vain ceux qui les approchent ; ils n'en pourroient tirer d'autres réponses que ces mots : ce n'est rien, cela va se passer, ce sont des vapeurs. Et qui les cause , ces vapeurs ? ce sont presque toujours les commotions que certains



ſpectacles ont données à leurs nerfs délicats \*.

En ſortant du ſpectacle , on cherche à repoſer ſon imagination ou à ſe déſennuyer par le jeu , & le jeu devient lui-même un principe d'affections nuifibles. L'attention qu'il exige & les craintes qu'il inſpire , ne laiffent aucune tranquillité à ceux qui ſ'en occupent.

On quitte le jeu pour la table , & déjà la nuit eſt avancée : la foule des mets eſt le moindre danger à redouter pour les femmes ; en général elles mangent peu , elles ſont très-fobres ; mais les vins recherchés , les deſſerts & les liqueurs ſont une grande impreſſion ſur leurs nerfs , & cependant elles en font leurs délices.

Leur corps n'étant fatigué pendant le jour par aucun exercice , une grande partie de la nuit ſe paſſe avant qu'elles aient

---

\* Il eſt étonnant que J. J. Rouſſeau , qui connoiſſoit ſi bien les femmes , & ſur-tout celles des villes , en écrivant contre les ſpectacles , n'ait pas fortifié ſa cauſe de cette remarque , qui pouvoit fournir des argumens bien puiffans à un homme tel que lui.

## 36 PREMIER DISCOURS.

pensé à se procurer de repos. Heureuses enfin si la grande agitation de leur esprit, pendant qu'elles ont été éveillées, ne laisse pas des traces qui troublent encore le calme de leurs sens, lorsqu'elles desirent enfin le repos ! Leur ame impatiente est toujours prête à se retracer les images dont elle a été affectée pendant le jour, & les moindres mouvemens analogues que les sens produiront spontanément, ramèneront dans l'ame la même série d'idées tumultueuses. Et si l'agitation des songes ne rompt point l'engourdissement des sens externes, cette agitation devient d'autant plus forte, que sa sphère d'activité est plus rétrécie ; & la sensibilité intérieure, forcée de se replier continuellement sur elle-même, augmente la rapidité de ses mouvemens, au point que le réveil arrive au milieu des agitations les plus cruelles \*.

---

\* Ce que nous venons de dire des indispositions, des tourmens, des maladies mêmes qui résultent des agitations de l'esprit, n'est pas étranger aux hommes, même les plus robustes, lorsqu'ils se livrent trop aux travaux du cabinet. Tout Poète a l'imagination exal-

Un semblable sommeil ne peut réparer les pertes faites pendant le jour; il en résulte une plus grande irritation des nerfs, une vie remplie de souffrance & d'ennui, une vieillesse prématurée; & c'est ainsi que les plus belles fleurs que la nature ait produites pour l'ornement du monde, se flétrissent avant la fin de la saison.

Les lectures des femmes sont les romans; & ceux où les passions sont le plus exaltées, leur plaisent davantage. Dans les premiers siècles de la politesse & de la galanterie françoise, l'esprit moins perfectionné des femmes, se contentoit de faits

---

tés; tout Orateur a les nerfs affectés: & ceux qui, sans talens & sans génie, voudroient les égaler à force de travail, deviendroient, sans contredit, furieux ou imbécilles, avant d'y parvenir. Les mêmes dangers sont moins imminens pour ceux qui se bornent à l'exercice d'une profession qui n'exige pas une attention d'esprit continuelle, mais ils existent; & quiconque a de l'expérience, ne doute pas qu'un manouvrier stupide ne soit plus heureux & plus robuste, qu'un homme de mérite à la ville: mais un homme de mérite seroit au comble du malheur s'il devenoit manouvrier; son imagination seroit le flambeau des furies.

## 38 PREMIER DISCOURS.

& d'événemens auffi merveilleux qu'incroyables ; elles veulent maintenant des faits vraisemblables, mais des sentimens si merveilleux, que les leurs en soient entièrement troublés & confondus : elles cherchent ensuite, dans tout ce qui les environne, à réaliser les merveilles dont elles sont enchantées ; mais tout leur paroît sans sentiment & sans vie, parce qu'elles veulent trouver ce qui n'est pas dans la nature.

Au milieu de ces occupations, de ces idées, au milieu de ce genre de vie, si quelques passions les saisissent, leur sang est tout en feu ; c'est du salpêtre, c'est du vitriol qui coule dans leurs veines, à la place du lait salutaire que la nature y avoit mis ; leurs nerfs sont tendus au plus haut degré, & dès le premier instant où la passion leur commande quelque effort, les vapeurs surviennent. Ce ne sont plus alors ces vapeurs passagères & supportables qu'elles ne prenoient pas même le soin de dissiper par les exercices du corps, & que des promenades à la campagne

& des alimens salubres auroient peut-être guérés : ce sont des contractions affreuses de tout le genre nerveux ; la raison se perd , les sens s'affaiblissent & s'émouffent ; elles ne les reprennent que pour jeter d'épouvantables cris & s'arracher les cheveux. Bientôt à ces transports furieux succèdent de profonds gémissemens & des torrens de larmes , qui sont interrompus à leur tour par des grincemens de dents , par de nouveaux hurlemens , & par des convulsions générales. Venez, femmes aimables & sensuelles, venez contempler ce spectacle, s'il en est temps encore ; & si son seul aspect n'est pas capable de vous plonger dans de pareils accès , fuyez désormais les dangers des faux plaisirs , des passions fougueuses, de l'inaction & de la mollesse ; suivez vos jeunes époux dans les campagnes, dans les voyages ; défiez-les à la course sur l'herbe tendre & parée de fleurs ; revenez à Paris donner à vos compagnes l'exemple des exercices & des travaux convenables à votre sexe ; aimez, élevez sur-tout vos enfans : vous saurez

#### 40 PREMIER DISCOURS.

bientôt combien ce plaisir est au dessus des autres, & quel est le bonheur que la nature vous a destiné : vous vieillirez lentement lorsque votre vie sera pure. Que dis-je ? vous ne vieillirez point, car vous ne cesserez pas d'être utiles & chères à votre famille jusqu'à vos derniers momens ; & à mesure que les progrès de l'âge vous enlèveront une jouissance, elle sera remplacée par une autre d'un ordre supérieur ; vous n'aurez besoin de terminer votre carrière, ni dans la prudence, ni dans l'intrigue ou le jeu ; vous serez mères de familles ; & vous verrez se multiplier autour de vous les bénédictions de vos enfans, & les éloges mêmes de ceux qui n'auroient pas le courage d'imiter vos vertus.



---

## DISCOURS SECOND.

*Sur la nature des Maladies nerveuses.*

Nous avons, en général, parlé des maladies vaporeuses ; nous en avons indiqué les différentes origines ; il nous reste à caractériser ces maladies, & à les définir d'une manière qui puisse éclairer sur leurs diverses espèces, & sur leurs dangers. Nous analyserons ensuite leurs causes & leurs progrès ; & d'après cette analyse, on marchera, avec une sorte de sûreté, dans le traitement de ces maladies. Tout Médecin instruit, confirmera par la pratique mes observations, ou en découvrira le vice. S'il trouve les mêmes résultats, son témoignage ajoutera aux raisons sur lesquelles j'appuie la curation des maux de nerfs : si les résultats sont différens, il rectifiera mes erreurs, & j'aurai du moins fait un nouveau pas vers la vérité. J'aurai ainsi la satisfaction d'avoir épargné du travail à mes jeunes confrères. Ce n'est que par ce commerce réciproque de travaux &

de lumières que la science s'établit & se fortifie en faveur de l'humanité \*.

Les symptômes nerveux accompagnent presque toutes les maladies, soit aiguës, soit chroniques, & se multiplient en raison de la constitution particulière des nerfs. Les douleurs, les spasmes, les convulsions, les foibleesses, sont les effets de l'état malade des nerfs ; mais la cause qui les produit est souvent éphémère, & peut se rencontrer dans l'organe le moins nerveux. Une violente douleur de dents, une colique, des graviers dans les reins, ne sont pas des maladies nerveuses, quoique ces maladies soient accompagnées au plus haut degré de symptômes nerveux : ces

---

\* De toutes les maladies, nulle classe n'est plus difficile à fixer que celle des maladies vaporeuses, vu leur grande affinité avec les autres maladies, avec lesquelles se mêlent & se confondent. Il est difficile de déterminer dans l'ordre des maladies, l'espace qu'elles occupent, le degré où elles commencent, & celui où elles finissent. Jusqu'ici on ne l'a point encore entrepris. Nous tâcherons d'y suppléer par notre attention & par nos remarques, & de jeter quelque lumière sur le traitement de ces maladies.



symptômes ne tiennent point du vice des nerfs, & ne peuvent être comptés au rang des maladies nerveuses, lorsque la cause qui les produit est accidentelle, & lorsqu'ils cessent avec elle.

Nous appellerons donc maladies nerveuses ou vaporeuses, celles qui ont leur cause dans une lésion particulière, & qui tient à l'origine des nerfs, ou à une portion de leur étendue; celles enfin qui produisent des symptômes subordonnés à l'action des nerfs.

On entend par lésion particulière, cet état de foiblesse, de mobilité & de sensibilité extrême, qui est, pour ainsi dire, l'apanage des constitutions foibles ou épuisées.

La mobilité & la sensibilité extrême des nerfs, qui proviennent d'une foible constitution, peuvent être originelles & inhérentes au tempérament, ou bien acquises & dépendantes de causes plus prochaines. Dans l'un ou l'autre cas, les premières causes qui ont affoibli les nerfs, doivent servir à indiquer le traitement qui leur convient.

Nous appellerons encore maladies nerveuses, toutes celles dans lesquelles l'état malade des nerfs peut être assez déterminé par les effets qui en résultent, pour être assurés que les symptômes qu'il produit sont étrangers aux maladies avec lesquelles ils se compliquent.

Par exemple, si dans une fièvre intermittente, on apperçoit, avec les effets qu'elle doit naturellement produire, des symptômes vaporeux qui s'y joignent, on peut conclure que la foiblesse naturelle aux nerfs a donné naissance à ces symptômes, puisqu'une personne dont le système nerveux eût été plus ferme, n'auroit point éprouvé ces accidens, quoique la même cause stimulante eût agi sur ses nerfs.

Nous appellerons enfin maladies nerveuses sympathiques ou symptomatiques, celles où le vice d'un organe, produit par une cause physique ou morale quelconque, agit assez puissamment sur les nerfs pour changer l'ordre de leur sensibilité ordinaire, & détruire d'une ma-

nière durable la série des mouvemens que la nature leur avoit imprimés.

Il est nécessaire de bien connoître l'intensité de la cause qui a déterminé les symptômes nerveux, pour apprécier leur valeur toujours d'autant plus forte, que la constitution nerveuse en général sera plus foible, & que cette cause portera sur des organes d'une sympathie plus étendue dans les produits de la sensibilité, sur les organes similaires. C'est encore à cette première cause morbifique qu'il faut avoir égard dans le traitement des maladies qu'elle fait naître, & que j'appelle maladies vaporeuses sympathiques.

Je n'entreprendrai pas de déterminer si les causes qui affectent primitivement ou sympathiquement les nerfs, agissent sur leurs enveloppes, sur leur substance médullaire, ou sur le prétendu fluide qui circule dans des cavités imaginaires. Les accidens sans nombre qui peuvent arriver à ces parties, seroient trop longs à détailler, & ne pourroient que nous égarer. Les ténèbres répandues sur les causes des maladies

qui agissent immédiatement sur les nerfs, ne laissent d'autres ressources que des hypothèses; je me garderai bien d'en augmenter le nombre. Mais, quelle que soit l'obscurité de ces causes, les effets se manifestent bien sensiblement, par le désordre qui survient aux facultés motrices & sensitives. Leurs fonctions peuvent être troublées par la foiblesse & l'inertie, & par trop de force & d'activité dans leurs mouvemens.

Le vice de ces facultés dépend de la résolution ou de la concentration des forces sensitives & motrices.

Dans le premier cas, la sensibilité étant trop émouffée, & la mobilité sans force, on éprouve des foibleses, des langueurs, la pusillanimité, la terreur de la mort, &c. Les *stimulus* n'ont plus qu'une action faible sur les nerfs; tous les organes auxquels ils se distribuent, ne produisent que des mouvemens lents & pénibles; les sécrétions & les excrétiions sont languissantes. La paralysie locale ou générale, complète ou incomplète, peut devenir le produit de

ce vice, suivant que la puissance motrice & sensitive, qui se distribue aux muscles par le moyen des nerfs, sera affectée, ou suivant encore que la mobilité ou la sensibilité seront plus ou moins lésées dans l'action particulière à chaque organe.

Il est facile d'appercevoir que ce genre de lésion des facultés motrices & sensitives, sera le partage des maladies vaporeuses, que j'ai définies être le produit d'une affection particulière & primitive à l'origine des nerfs, ou dans une portion de leur étendue.

Dans le second cas, au contraire, on peut appercevoir que la concentration de ces mêmes forces productrices du sentiment & du mouvement, doit donner les affections vaporeuses que j'ai appelées sympathiques.

La cause morbifique, quelle qu'elle soit, agissant sur un organe, y établit un centre de sensibilité, dont la sphère d'action sera d'autant plus grande, que la cause stimulante sera plus forte; ce qui produira un foyer d'irritabilité, d'où les mouve-

mens se dirigeront sur les organes les plus sympathiques avec celui qui est le centre de leur action: alors l'équilibre est détruit dans la distribution des forces sensitives & motrices, & les symptômes vaporeux naissent en foule.

La sensibilité exaltée dans les organes sympathiques, les expose à une irritabilité toujours prochaine à l'occasion du moindre *stimulus*; les odeurs les plus foibles produisent les agitations les plus violentes. L'ame, toujours disposée à être remuée fortement, est livrée aux désordres les plus affreux, par la cause la plus légère. Les organes qui ne sont pas doués de la même sympathie, restent au contraire dans l'inertie & la foiblesse, parce qu'ils sont privés du principe de la sensibilité & de la mobilité. Par cette cause on expliquera pourquoi le spasme, la tension & le relâchement se rencontrent si souvent dans certaine partie des nerfs, dans le même temps, chez les personnes vaporeuses; on trouvera aussi la raison des mauvaises digestions, des vents & de la constipation.

II

Il suffit de remarquer la foiblesse des mouvemens péristaltiques , pour reconnoître le défaut d'équilibre , qui les prive de la sensibilité & de la mobilité qui leur est nécessaire. C'est encore à cet état particulier des nerfs , qu'il faut attribuer ces mouvemens de spasmes & d'irritations qui se dirigent sur un ou plusieurs organes , tandis que d'autres sont dans un affaissement complet. Les bouffées de chaleurs qui se portent vers la tête , la poitrine ou autres organes intérieurs , tandis que les extrémités sont froides & languissantes , tiennent aussi au même principe , qui servira à expliquer tous les phénomènes que l'on peut observer dans les maladies vaporeuses.

Quelle que puisse être la cause irritante qui produit les symptômes vaporeux sympathiques , elle peut avoir à-la-fois plusieurs sphères d'action , ou les changer ; mais alors de nouveaux désordres se feront remarquer ; & leur siège , ainsi que leur caractère , serviront à indiquer les organes primitivement affectés par la cause stimulante.

D

## 30 SECOND DISCOURS.

Cette sympathie nerveuse s'observe d'une manière plus particulière & mieux marquée, entre certains organes : par exemple, le hoquet annonce une lésion au nerf diaphragmatique ; le ris sardonique, au muscle temporal ; la démangeaison du bout du nez, des vers dans les intestins ou l'estomac ; & les douleurs de tête, une mauvaise disposition de l'estomac, &c.

Ces mouvemens sympathiques des nerfs sont très-nombreux, & paroissent dépendre de l'analogie qui existe entre les nerfs qui ont reçu l'impression d'une cause stimulante quelconque, & ceux de l'organe où ils ont porté la sensibilité sympathique, qui ne s'est communiquée qu'en raison de l'homogénéité des agens qui propagent ces sortes de mouvemens.

L'expérience paroît confirmer cette opinion.

Les nerfs, dans tous les individus, sont doués d'une sensibilité bien différente : ce qui irrite les uns, affecte agréablement les autres ; & dans le même individu, le même *stimulus* agit diversement. Par



## SECOND DISCOURS. 31

exemple, l'émétique est un irritant très-actif pour l'estomac, & ne produit aucun effet sur la membrane pituitaire. Ne pourroit-on pas en conclure que la sensibilité qui se communique à un nerf, en se refusant à un autre, n'est due qu'à une parfaite analogie dans la constitution intime de ces deux nerfs qui ont été mus par le même *stimulus*, & que la sympathie cesse, lorsque cette analogie manque?

Quoique les nerfs paroissent à l'examen parfaitement analogues, & qu'on en tire les mêmes principes dans l'analyse chimique, il est très-vraisemblable que la nature a mis entre eux des différences qui nous échappent, & par lesquelles elle nous cache ses opérations.

Si les nerfs étoient parfaitement analogues, pourquoi ne recevraient-ils pas constamment les mêmes impressions du même *stimulus*, & pourquoi ne se les communiqueraient-ils pas indifféremment les uns aux autres?

Quoique Willis & Vieussens aient expliqué la sympathie par la continuité & la

## 52 SECOND DISCOURS.

connexion des nerfs entre eux ; quoique ce système, qu'on retrouve dans Galien, ait été suivi par la plus grande partie des modernes ; les objections qu'il fait naître sont néanmoins trop fortes pour qu'il en puisse soutenir le choc, & pour être universellement adopté.

La confusion qui naîtroit dans les idées, si cette prétendue connexion étoit admise, est une objection puissante contre elle. Ce qui la confirme encore, c'est que les nerfs, à leur origine, suivent une direction particulière & presque isolée, jusqu'à l'organe où ils se terminent ; & c'est en vain qu'on a recours au *plexus* pour les réunir ; cette production de la nature est trop compliquée pour que l'on puisse y rien appercevoir de certain.

Je pense donc qu'il est impossible d'expliquer tous les phénomènes de la sympathie nerveuse, par de simples moyens mécaniques, par le jeu des organes qui souvent n'ont d'autres liaisons entre eux, que des connexions générales qui servent à unir une partie au tout dont elle émane.

Je pense aussi qu'il est possible que la sensation qui se perpétue dans un organe éloigné de celui qui a reçu la première impression, soit l'effet d'une analogie parfaite entre les nerfs de ces deux organes; a peu près comme dans deux cordes d'un instrument, dont l'une ne résonne point sans exciter un frémissement dans l'autre. Cette analogie résulte, soit des molécules élémentaires, soit de leur texture. Quoi qu'il en soit, il est certain que la sensibilité se transmet dans certains organes de l'un à l'autre, sans autre cause qu'une analogie qui semble les identifier, tandis que dans d'autres organes où la sympathie ne joue pas, la sensibilité est nulle.

Le même phénomène arrive à peu près dans le mécanisme des sécrétions : le sang roule avec lui toutes les différentes humeurs, il pénètre tous les viscères; & il éprouve dans chacun d'eux une élaboration particulière, & un changement qui leur est propre.

J'ai dit ci-devant que les femmes étoient douées d'une plus grande sensibilité, en

raison d'une cohésion moins forte dans les molécules constitutantes de leurs muscles. Pourquoi ce même arrangement de parties constitutantes ne se trouveroit-il pas dans différens nerfs du même individu ; d'où il résulteroit sans doute un changement & un ordre relatif dans leurs mouvemens , ainsi que dans leur sensibilité ?

L'analogie des nerfs entre eux est originelle ou accidentelle. C'est sans doute à cette dernière qu'il faut attribuer tous les mouvemens brusques & passagers d'anxiétés , d'inquiétudes , & même de douleurs momentanées qu'éprouvent tous les jours les personnes vaporeuses.



## DISCOURS TROISIÈME.

*Sur la Cause immédiate des Maladies nerveuses.*

**L**A marche inconstante & bizarre des maladies vaporeuses , la variété de leurs symptômes , les désordres multipliés qu'elles occasionnent , cachent les causes qui les produisent sous un nuage bien difficile à pénétrer. Les Anciens ont fait de grands efforts pour dissiper ce nuage : mais , en voulant faire l'histoire de la nature , ils n'en ont fait que le roman. Les Modernes , plus heureux dans leurs recherches , ont éclairé de quelques lumières le traitement des maladies vaporeuses ; mais ils sont restés au même point que les Anciens sur les causes de ces maladies ; & toutes les hypothèses qu'ils ont bâties pour y arriver , se réduisent à des suppositions gratuites , démenties par l'expérience , & que la raison combat.

Instruit par les erreurs de ceux qui m'ont

D iv

## 56 TROISIEME DISCOURS.

précédé, je deviendrai sage à leurs dépens, en m'abstenant de vouloir pénétrer dans un sanctuaire que la nature semble avoir fermé; je mettrai un frein à mon imagination, de peur qu'elle ne m'égare sur leurs traces; & l'ombre de la vérité ne me tiendra jamais lieu d'elle. Je crois qu'il est plus sage de fixer ses recherches, dans l'étude de la nature, sur les phénomènes qui nous conduisent à d'autres phénomènes analogues, que de chercher des causes physiques que la nature a voilées à nos yeux, sans nous laisser aucun espoir de jamais les découvrir. C'est dans la liaison & la série d'un phénomène à un autre, dont la cause est déterminée, qu'on peut trouver la cause inconnue d'un effet physique analogue, puisque les effets naturels du même genre indiquent une cause uniforme.

Nos connoissances se multiplient en raison des phénomènes que nous découvrons dans tout ce qui a des rapports à la sensibilité; mais leurs causes sont cachées pour nous; & nous ne les trouvons que dans

la cause connue des phénomènes qui sont analogues aux premiers. L'analogie nous conduit donc à supposer une même cause entre des effets semblables : tels sont les limites de nos connoissances. Peut-être seront-elles franchies un jour par quelque observateur des grands travaux de la nature : peut-être trouvera-t-il la cause physique & l'explication des mouvemens dans tous les états de nos organes.

Autant que peuvent s'étendre nos conjectures, il paroît possible, par exemple, que le feu électrique, qui joue un rôle si intéressant dans toutes les grandes productions de la nature, influe assez puissamment sur nos organes, pour leur communiquer une portion de sensibilité dans tous leurs états de vitalité.

Il est possible encore que les molécules élémentaires de nos nerfs, jouissent dans chaque organe d'un mouvement émané du feu électrique, qui les dispose à recevoir plus fortement l'impression des passions qui leur correspondent.

Toutes ces possibilités acquerroient de

## 58 TROISIEME DISCOURS

nouveaux degrés de vraisemblance, si l'on venoit à bout de démontrer que le prétendu fluide nerveux n'est qu'un mode particulier du feu électrique, & que le principe de notre reproduction lui doit toute son énergie.

Mais aucune de ces suppositions n'étant démontrée, il seroit inutile de les substituer à d'autres systèmes, qui, sans être plus probables ni plus prouvés, ont joui quelque temps d'une brillante vogue, & se sont perdus depuis dans l'oubli.

Si l'on peut, en quelque sorte, les pardonner aux savans, c'est qu'ils ont épargné à ceux qui leur ont succédé, bien des erreurs par lesquelles il faut nécessairement passer, avant d'arriver à la vérité.

Je ne donnerai pour cause immédiate de tous les symptômes nerveux, qu'un de ces produits dont la liaison avec la nature est assez intime pour mériter toute l'attention dans l'examen des phénomènes qui en résultent. Enfin c'est au mouvement de la sensibilité & de la mobilité, dont l'équilibre est visiblement interrompu dans dis-



férens organes , que j'attribue la cause immédiate de toutes les maladies vaporeuses. Leur jeu est démontré & trop connu pour avoir besoin de le démontrer encore. Il ne reste donc plus qu'à examiner les modifications particulières qu'il donne à nos organes , & les diverses impressions qu'il communique à l'ame. C'est ce que je ferai en traitant en particulier de chaque espèce de maladies nerveuses : cette histoire comprendra le détail de leur traitement.

On pourra m'objecter que la sensibilité & la mobilité sont un mode particulier de nos organes , & par conséquent soumises à une cause physique quelconque. Je ne ferois point surpris qu'on la vît ici dans le fluide nerveux , dans les esprits animaux , ou dans le principe vital ; mais je crois avoir déjà répondu à cette objection , en disant plus haut que le défaut de comparaison avec des phénomènes analogues , nous voiloit la découverte de la cause de celui qui fait l'objet de nos recherches. Or , ne pouvant mesurer la mobilité & la sensibilité des nerfs sur rien qui leur cor-

## 60 TROISIEME DISCOURS.

responde en physique, il est donc impossible d'en démontrer la cause. Son effet deviendra lui-même, par sa liaison étroite avec la cause première, une seconde cause qui servira à l'explication de tous les phénomènes qui dérivent d'elle, & de tous les mouvemens qu'elle communique.

La division des maladies des nerfs est la condition la plus essentielle à leur traitement. La nature, dans le développement de chaque individu, a laissé des traces de sa marche; & c'est à ces mêmes traces que l'on peut reconnoître le tempérament qu'elle lui a donné.

Pour s'affurer davantage de ce travail secret, le meilleur moyen est d'étudier la constitution morale, & de la rapprocher de l'organisation physique, afin de le faire cadrer avec elle. En approfondissant cette matière, je pense qu'il seroit possible de découvrir les passions correspondantes à chaque organe, dans tous les états de vitalité, après avoir trouvé celles qui correspondent à chaque tempérament.

Enfin, en réfléchissant profondément sur

### TROISIEME DISCOURS. 61

le jeu des passions , dans une constitution donnée , on pourroit découvrir leur *stimulus* dans cette constitution particulière , & le germe des maladies qu'elles doivent produire.

Une suite d'observations analogues fourniroit un principe certain sur lequel on appuieroit des conséquences , des rapports & des liaisons avec le vice particulier d'un organe , & l'état moral qui lui correspond. On le trouveroit sans doute subordonné à la constitution primitive du tempérament ; mais il fourniroit une nuance qui découvreroit le passage de la nature pour arriver au développement d'un tempérament différent. Ces mêmes nuances seroient très-essentielles à saisir , afin de calculer le traitement sur le plus ou le moins de rapports qu'elles offriroient avec les deux tempéramens dont elles formeroient le milieu.

Par une suite de recherches analogues , on pourroit encore découvrir les maladies particulières à chaque tempérament & à chaque âge , comme on a observé les maladies endémiques aux différens climats &

aux différentes régions. Cette manière de voir les maladies, en même temps qu'elle répandroit de grandes lumières sur leurs causes, offrirait des moyens de traitement beaucoup plus assurés.

Une telle révolution dans l'art de guérir, produiroit de très-grands avantages dans la pratique, si les hommes de génie qui éclairent leur siècle, dirigeoient leurs travaux sur des tels principes. Ils réussiroient sans doute à démontrer que chaque tempérament est, par la nature, assujéti à un genre de maladie qui ne peut pas attaquer tel autre tempérament. Cette théorie démontrée, il ne resteroit plus qu'à donner les signes caractéristiques des tempéramens, & des maladies qui leur correspondent.

Quelques réflexions sur les principes élémentaires des maladies, serviroient à faire connoître leurs rapports avec les tempéramens, & les dégénérations particulières auxquelles ils sont sujets. Il en résulteroit une méthode nouvelle de classer les maladies, qui n'auroit d'autre principe

### TROISIEME DISCOURS. 63

que leurs rapports avec les tempéramens.

L'avantage qu'en retireroit l'art de guérir, sans doute seroit immense ; mais il ne seroit pas le seul que ces principes produiroient. En connoissant bien les tempéramens, & les maux, soit physiques, soit moraux, qui les menacent, il seroit possible de détourner les fléaux prêts à fondre sur la foible humanité. Il seroit peut-être possible encore de redresser un naturel pervers, en changeant la constitution de ses humeurs vicieuses ; alors cette constitution fatigueroit moins son ame impatiente, dont les mouvemens toujours rapides livrent sans cesse l'homme aux efforts d'un tempérament violent, & le portent à des excès que la raison condamne, & ne sauroit empêcher.

Nous appercevons distinctement dans la pratique de la médecine, plusieurs espèces de maladies vaporeuses ; & le succès de leur traitement consiste à les bien distinguer. Chaque espèce est soumise sans doute à un tempérament particulier, comme je l'ai observé ci-dessus.

## 64 - TROISIEME DISCOURS.

Il est facile de discerner trois espèces de vapeurs , dont les liaisons sont assez éloignées, soit par les causes, soit par leur produit.

Pour remarquer la séparation que la nature a mise entre elles , nous appellerons la première espèce , affection nerveuse avec matière & lésion organique.

La deuxième , affection nerveuse hyf-térique.

La troisième , affection nerveuse avec relâchement des solides & dégénération des humeurs.



LE



DE L'INFLUENCE  
DES  
AFFECTIONS DE L'ÂME,  
DANS  
LES MALADIES NERVEUSES  
DES FEMMES.

---

SECONDE PARTIE.

---

SECTION PREMIÈRE.

*Maladies nerveuses, avec matière & lésion  
organique.*

C'EST dans cette espèce de maladies  
nerveuses, que les affections de l'âme pro-  
E

duisent le moins d'effet ; leur influence est plutôt symptomatique qu'essentielle à la maladie.

Un tempérament bilieux , flegmatique en est la cause éloignée ; & c'est le germe dont le développement produit toutes les causes subséquentes , dont voici les principales.

Des amas de matières bilieuses dans l'estomac , les intestins , le foie , la rate & les autres viscères du bas-ventre ; des engorgemens , des concrétions pierreuses dans ces organes ; la suppression des règles ou des hémorroïdes , des vers dans les intestins , &c. &c.

La cause immédiate de toutes les espèces de maladies nerveuses , est toujours une distribution inégale du principe de la vie ; & c'est cette distribution vicieuse qui , rompant l'équilibre dans la sensibilité respective des organes , détruit la chaîne des mouvemens , qui assuroit la régularité de leurs fonctions.



*Symptômes des Maladies nerveuses, avec  
matière & lésion organique.*

LES premiers symptômes de ce genre de maladies nerveuses, se déclarent dans les organes digestifs : l'appétit est foible & bizarre ; on éprouve après les repas, des rapports nidoreux ou acides ; les vents tourmentent beaucoup : les douleurs ou les malaises sont très-fréquens dans l'estomac & le bas-ventre ; on vomit des matières bilieuses ou glaireuses : les digestions sont irrégulières.

Il se lève des bouffées de chaleur qui portent à la tête ou sur d'autres organes. L'impression d'un froid gênant est quelquefois aussi rapide : on ressent des douleurs vagues dans différentes parties du corps. Les urines sont ordinairement pâles & limpides : le pouls est plein & assez fort, souvent irrégulier, & pour l'ordinaire plus concentré du côté droit que du gauche.

Les symptômes de ce genre de maladie doivent se rassembler sur les organes de la

digestion, ou dans les viscères du bas-ventre, puisqu'ils sont le siège de la maladie.

Les humeurs que la nature a destinées à faire la digestion, n'ayant pas la force nécessaire pour accomplir ce travail, n'impriment aux alimens qu'un changement imparfait ; ils sont dès-lors abandonnés à la fermentation qui leur est propre. De-là des rapports nidoreux ou acides après les repas : des vents qui tourmentent & fatiguent beaucoup parce que les alimens ne pouvant être assez élaborés, ou, pour ainsi dire, animalisés par les sucs digestifs, fermentent plus long-temps dans les premières voies, & développent une plus grande quantité d'air. Les anxiétés, les mal-aïses tiennent à la même cause : une digestion laborieuse donne aux nerfs un tâche trop pénible, & les efforts impuissans nuisent à leur sensibilité naturelle.

Le chyle qui n'a pas été assez complètement animalisé dans les premières voies, pour s'affimiler à nos humeurs & réparer nos pertes, occasionne de nouveaux dé-

## SECTION PREMIERE. 69

fordres en passant dans la masse du sang , auquel il ne se mêle qu'avec peine , & pour perpétuer la cause des mêmes accidens.

Du même principe des mauvaises digestions , viennent les vomissemens & les diarrhées ; elles forment , avec le temps , des amas de matières bilieuses dans l'estomac , dans les intestins ou dans les viscères.

Les bouffées de chaleur , & le froid subit que les malades ressentent , sont l'effet d'une circulation irrégulière.

Les dégoûts & les appétits bizarres , dépendent des différentes altérations des sucs digestifs , ou bien des dispositions particulières du genre nerveux.

Les douleurs vagues , qui se font sentir d'une manière plus ou moins fixe dans différentes parties du corps , viennent des spasmes reproduits dans des parties éloignées des nerfs qui souffrent une irritation locale , ou à leur origine , ou dans une portion de leur étendue , mais plus souvent dans le canal intestinal. La seule sympathie peut reproduire ces douleurs dans

E iii

des parties éloignées du centre de l'affection primitive, par une analogie dans la sensibilité des organes similaires.

Les nerfs de l'estomac étant irrités par des matières âcres ; les intestins, par des vents ou des vers ; les viscères qui les avoisinent, par des causes irritantes quelconques, les sensations douloureuses qu'éprouvent ces organes, se font ressentir dans les parties éloignées, sympathiques, & particulièrement à la tête.

Les urines pâles & limpides viennent d'une irritation dans les nerfs des reins, & très-souvent elles sont le signal d'un orage dans tout le genre nerveux.

Les battemens plus concentrés de l'artère du bras droit, sont l'effet de la circulation pénible qui se fait dans le foie, lorsque ce viscère est affecté. Ce symptôme est constant dans presque toutes les maladies de cet organe ; & souvent il peut éclairer sur le siège, les progrès & le développement d'une maladie dont la marche seroit obscure.

L'ennui, la tristesse & toutes les affec-

## SECTION PREMIERE. 71

sions de l'ame, dans cette espèce de maladies nerveuses, sont presque toujours subordonnés aux causes physiques, qui lui impriment des idées dont la teinte est à peu près analogue aux humeurs qui portent le trouble dans la constitution matérielle.

Les inquiétudes, le poids que les malades ressentent sur la poitrine, le refroidissement des extrémités, leur engourdissement, les tiraillemens, les palpitations de cœur, les bourdonnemens dans les oreilles, les vertiges, les foibleesses sont les symptômes qui précèdent les syncopes qui arrivent souvent avec spasmes & convulsions, & quelquefois sans ces préliminaires.

On peut expliquer tous ces symptômes, par les différentes modifications de la cause immédiate de toutes ces maladies.

Dans toutes les espèces de maladies nerveuses, les différens symptômes qui les caractérisent, se confondent en raison de l'analogie & de la liaison qui se trouvent dans les tempéramens, ou des causes desquelles elles résultent.

E iv

*Traitement des Maladies nerveuses , avec  
matière & lésion organique.*

IL offre quatre indications principales.

La première, c'est de corriger ou d'évacuer les humeurs qui gênent l'action des organes digestifs, & autres viscères.

La seconde, c'est d'avoir égard à la lésion de ces organes.

La troisième consiste à combattre l'état nerveux de ces mêmes organes, & son influence sur le système général des nerfs.

La quatrième se rapporte aux affections de l'ame, & à leur correspondance avec les désordres matériels.

La nature, dont on ne peut calculer les moyens pour la solution des maladies aiguës, n'a que de très-foibles ressources pour la guérison des maladies chroniques, & sur-tout des maladies nerveuses. C'est pourquoi il faut, en général, peu compter sur ses efforts pour la guérison de ces maladies. On a cependant remarqué quelquefois, qu'elle en a opéré la cure par des évacuations spontanées de dépôts cri-

tiques, comme des varices aux jambes : mais il est moins rare & plus naturel de voir la solution de ces maladies par le flux hémorrhoidal, & sur-tout par des hémorrhoides blanches, des diarrhées, des dysenteries, des vomissemens bilieux, comme l'a observé *Piquer*. On les a vues encore se terminer par un crachement continu, ou même par un vomissement de pituite.

Nous observerons qu'un vomissement de pituite & de glaires, peut beaucoup soulager ; & qu'en vomissant souvent de pareilles matières, il seroit même possible d'être guéri radicalement.

Cette cure, au premier coup-d'œil, ne paroît que palliative ; mais, si l'on considère que ce vomissement & cette sputa-tion ne peuvent se faire sans beaucoup agiter & stimuler l'estomac & les organes voisins, on sentira que leur impression doit produire une nouvelle chaîne de mouvemens sans doute plus avantageuse que celle dont ils étoient affectés, & par-là remonter, pour ainsi dire, les organes digestifs au ton qui leur est propre.

L'équilibre une fois détruit, on ne peut espérer de le rétablir qu'en imitant le procédé de la nature, qui excite dans le genre nerveux des secousses plus ou moins fortes, des mouvemens plus ou moins rapides, afin de ramener à leur mobilité & leur sensibilité constitutive, les organes qui en étoient éloignés.

Ces crises complètes par le vomissement bilieux, glaireux, &c. ces *sputations* pituiteuses prouvent la vérité de ce que nous venons d'avancer.

*Boerrhaave* dit que cette sputation pituiteuse ruine les forces des mélancoliques, cause ce dessèchement & cet état de consommation auquel ils sont sujets ; & dans cette vue il assure qu'ils feroient mieux d'avaler leur salive que de la cracher : mais ce conseil me paroît pernicieux ; surtout à l'égard des femmes.

*Piquer* a observé que les malades qui avaloient leur salive étoient sujets aux langueurs, aux défaillances, aux pesanteurs d'estomac & aux vertiges.

Il faut donc s'attacher à corriger le vice



## SECTION PREMIERE. 71

des organes de la digestion , qui est le symptôme dominant ; & rien ne paroît plus utile , pour y remédier , que cette sputation de salive muqueuse ou pituiteuse.

Ces solutions spontanées sont trop rares pour que l'on puisse y compter , & dans cet espoir , abandonner la nature à elle-même ; il faut au contraire l'aider , en dirigeant ses moyens sur les principes que j'ai établis ci-dessus pour le traitement de cette espèce de maladie nerveuse.

1°. Les humeurs qui séjournent dans l'estomac , le foie , la rate , ou autres viscères peuvent gêner leurs mouvemens , & imprimer aux nerfs de ces organes des sensations vicieuses , ou par leur quantité ou par leur nature , & le plus souvent par l'une & l'autre.

Dans le premier cas , les remèdes évacuans sont les plus essentiels ; dans le second , les correctifs ; & dans l'un & dans l'autre , la combinaison de ces deux moyens réunis produit l'effet que l'on doit désirer.

Les évacuans doivent être choisis dans

une classe de purgatifs dont on n'ait point à redouter l'action irritante \*. Les fels neutres, par exemple, sont ceux qui conviennent davantage : ils sont à-la-fois correctifs & évacuans ; ce sont les remèdes les plus propres dans les cas d'empâtement

\* Il est cependant quelquefois nécessaire d'employer dans le cours du traitement, les purgatifs drastiques ; tels que la scammonée, le jalap, la rhubarbe : l'usage de l'aloès est aussi quelquefois utile, en procurant des évacuations sanguines (les hémorroïdes, les règles.) Les poudres d'Ailhaud, qui ne sont qu'un mélange de purgatifs résineux altérés, ont souvent produit de bons effets, dans le cas où une pituite épaisse rapisse l'estomac & les intestins, & sur-tout s'il y a complication d'humeurs laiteuses.

En général, les purgatifs conviennent peu dans les maladies nerveuses ; les vomitifs produisent de meilleurs effets ; & leur action terminée, les malades ressentent une légèreté & une alacrité bien opposées à la foiblesse & à la mélancolie qu'ils éprouvent après l'usage des purgatifs. C'est de tous les remèdes évacuans, celui que les vaporeux supportent le mieux.

J'ai connu deux femmes vaporeuses qui vomissoient sans danger & sans douleur ; & quand il falloit les purger, j'étois obligé de les faire mettre dans le bain. Le séjour plus long d'un remède irritant sur les parties nerveuses, & d'une très-grande surface (les intestins), donnent l'explication de ce phénomène.

d'humeurs bilieuses : ils détruisent leur fixité.

Il faut les donner à petite dose, & les répéter plusieurs fois dans la journée.

On aide leur action par des lavemens émolliens & quelquefois purgatifs, & des décoctions de plantes nitreuses, prises intérieurement.

Quand l'humeur a commencé à se frayer une route par le conduit intestinal, on peut employer des purgatifs plus énergiques.

Les eaux minérales ont alors un assez bon effet ; on ne doit plus redouter leur action sur des humeurs trop fixées dans l'estomac, les intestins ou les viscères du bas-ventre.

Les purgatifs violens ne conviennent ; en général, que pour exciter une forte agitation, & dans l'espoir qu'elle fera suivie d'un calme heureux, en dénaturant la cause qui a porté le trouble dans le genre nerveux. Les vésicatoires peuvent procurer le même avantage, & ajouter celui d'une dérivation ou d'une révulsion salutaire.

Quelques Auteurs, qui ont reconnu les bons effets de la salivation, ont recommandé, pour imiter ce procédé de la nature, de donner des frictions mercurielles, pour exciter cette excrétion ; mais ce moyen pourroit devenir dangereux, & l'utilité n'en est pas prouvée.

Les fruits mûrs & fondans conviennent beaucoup. Les alimens doivent être choisis de préférence parmi les végétaux. L'état des organes de la digestion, & la nature des suc digestifs ne les dispose que trop à la fermentation putride, qu'il faut diminuer par un régime végétal.

Les œufs sont encore plus dangereux ; ils donnent une digestion bilieuse, qui augmente la cause de maladie ; de même qu'on les voit, dans les fièvres intermittentes, redoubler la force de l'accès suivant, ou ramener la fièvre si elle n'est passée que depuis peu.

Les saignées sont tout-à-fait contraires dans ce genre de maladies nerveuses ; s'il y a retard ou suppression de flux périodique, c'est moins la pléthore qui en est

la cause, que la dépravation des humeurs, & le plus souvent l'engorgement glaireux de la matrice; & dans ces cas, la saignée est dangereuse.

Elle ne peut que diminuer la quantité du sang, mais jamais rétablir l'équilibre dans ses principes constituans.

L'évacuation sanguine ne peut être indiquée que lorsqu'après une suppression de règles ou d'hémorrhoides, on voit les symptômes nerveux augmenter sensiblement; l'expérience apprend qu'alors la manière la plus heureuse de tirer du sang, est d'appliquer des sangsues à l'anus.

Le dérangement dans les règles ne doit être regardé que comme l'effet de la maladie, & non comme la cause.

## O B S E R V A T I O N.

Une demoiselle d'environ vingt ans, d'un tempérament bilieux, phlegmatique, dont le flux périodique se faisoit très-irrégulièrement depuis long-temps, & qui éprouvoit toujours quelques incommodités à cette époque, souvent pénible à pas-

ser, eut une suppression subite, occasionnée par quelques contrariétés qu'on lui fit éprouver, & qui l'affectèrent beaucoup. Deux heures après la suppression, elle ressentit une douleur vive au côté droit; quelques instans après, une grande difficulté de respirer, avec une oppression considérable.

Des femmes dont le zèle surpassoit les lumières, offrirent leurs services, & s'empressèrent de fricasser de l'avoine avec du vinaigre, pour appliquer sur le côté malade; elles employèrent en même temps l'infusion de mélisse & de safran.

Le succès ne suivit point leurs espérances, & la malade sentoît ses douleurs s'accroître de plus en plus, avec la fièvre & des douleurs de reins. Les spasmes & les convulsions se firent sentir à leur tour, & les vents la tourmentoient considérablement.

La malade étoit dans cet état, lorsque je fus appelé. On m'instruisit qu'elle étoit sujette à des commotions nerveuses, que  
l'on

l'on regardoit comme des vapeurs , & que c'étoit sur-tout à l'époque de ses règles, que ces accidens avoient lieu. On m'apprit aussi qu'elle se plaignoit souvent d'une sensation douloureuse au creux de l'estomac ; qu'elle avoit beaucoup de vents & souvent des coliques. Tout ce détail, joint à l'état dans lequel se trouvoit la malade, me persuadèrent que le genre de ses vapeurs tenoit à l'espèce que j'appelle maladies nerveuses avec matière.

Je me décidai en conséquence à lui faire prendre d'heure en heure , des poudres composées avec le tartre vitriolé, le nitre & le quinquina , mais ce dernier à très-petites doses ; je lui fis boire beaucoup de petit-lait , & lui ordonnai des lavemens avec la graine de lin, le nitre & l'huile de camomille romaine.

Six heures après que la malade eut fait usage de ces remèdes, les évacuations bilieuses commencèrent , tous les accidens se calmèrent ; & vingt-quatre heures après la première prise, elle fut totalement guérie , les règles ayant reparu.

F

J'ai eu occasion de remarquer depuis , que tous les remèdes anti-hystériques , pris dans les huiles essentielles & les teintures spiritueuses , faisoient le plus grand mal à cette même personne , & augmentoient tous les symptômes vaporeux auxquels elle étoit sujette.

2°. La lésion organique doit être combattue suivant l'organe affecté & le genre d'affection, des obstructions, des skirres, des concrétions pierreuses, des ulcères, des ossifications, des anévrismes, des polypes, &c.

Toutes ces causes peuvent produire des symptômes vaporeux assez forts & assez suivis pour en imposer sur leur principe ; mais il n'échappera pas à la sagacité d'un Médecin éclairé, & il faut abandonner à sa prudence le traitement qui leur convient : il exigeroit trop de détails & des modifications trop multipliées, pour trouver place dans le plan de cet ouvrage.

Je ne citerai qu'un seul exemple de ceux que m'a fournis la pratique ; il deviendra intéressant par sa rareté , & par les vues



qu'il pourra fournir dans des circonstances obscures & incertaines.

## O B S E R V A T I O N.

Une jeune femme de vingt-cinq à trente ans , avoit épuisé une très-grande partie des ressources de l'art , pour trouver du soulagement à une maladie nerveuse dont les symptômes la fatiguoient étonnamment ; elle étoit d'un tempérament bilieux décidé , & ressentoit depuis long-temps tous les accidens qui caractérisent un tel tempérament.

Les différens traitemens auxquels elle fut successivement soumise , annonçoient que l'on regardoit sa maladie comme dépendante immédiatement de l'irritabilité générale des nerfs ; mais on avoit négligé de rechercher la cause première de cette irritabilité.

La maladie avoit fait de grands progrès ; la fièvre , que jusqu'alors on avoit envisagée comme fièvre nerveuse simple , prit un caractère plus dangereux.

Le ventre se gonfla beaucoup , la région

F ij

du foie étoit tendue & douloureuse ; les spasmes, les convulsions, prirent une marche très-rapide, & le cerveau se déranger.

Je fus appelé à cette époque, & mes premières réflexions portèrent sur le tempérament de la malade. Il fut facile à reconnoître ; la nature l'avoit trop bien marqué pour qu'on s'y méprît.

Ce fut cette connoissance, jointe à l'état du pouls du bras droit, dont les battemens étoient plus rapprochés, mais plus profonds & plus durs que de l'autre côté, qui me donnèrent les premiers soupçons sur la véritable cause de la maladie ; & ils m'engagèrent à diriger les premiers secours sur l'état actuel du foie, qui me sembloit dans un grand désordre.

Je me déterminai en conséquence à faire appliquer, sur la région de ce viscère, des linges imbibés dans une décoction chaude de quinquina, où l'on avoit fait dissoudre du sel ammoniac & de l'huile de camomille romaine.

J'ordonnai intérieurement le jus de limon, avec l'huile d'amandes douces, &

SECTION PREMIERE. 85

la liqueur d'Hoffmann, pour calmer les convulsions de l'estomac.

Pour dissoudre & faire couler la bile, j'employai le tartre vitriolé avec le nitre.

Je me servis encore de lavemens faits avec une décoction très-forte de pissenlit, à laquelle j'ajoutai le tartre soluble & le nitre, à haute dose.

La boisson ordinaire étoit une décoction de pissenlit, ou bien de la limonade.

Quand la bile commença à couler, ce qui arriva après vingt-quatre heures de traitement, j'employai, avec les premiers remèdes, l'huile de camomille romaine, intérieurement.

Alors le ventre s'affaissa, les convulsions finirent, & les évacuations se soutinrent. La bile étoit très-noire : elle entraîna plusieurs pierres bilieuses de la grosseur d'un pois. Les mêmes évacuations durèrent plusieurs jours, & ajoutèrent à chaque instant à la guérison, en diminuant la cause de la maladie.

Tous les grands accidens ayant cessé, après que la cause en fut détruite, il ne

F iij

resta plus qu'à rétablir les forces qu'une longue maladie avoit totalement anéanties , & à rendre aux nerfs plus de fixité dans leurs mouvemens ; ils avoient perdu leur sensibilité naturelle , par les grandes commotions qui les avoient très-long-temps agités.

3°. Pour combattre l'état nerveux des viscères affectés , & détruire son influence sur le système général des nerfs ,

1°. Il faut détruire les causes qui impriment une sensibilité vicieuse aux organes malades ;

2°. On doit remédier à la constitution trop mobile & irritable de tout le genre nerveux.

Dans le premier cas , les moyens que l'on doit employer sont ceux dont j'ai fait mention ci-dessus , en parlant des différentes causes morbifiques qui peuvent affecter les viscères ; & leur usage influera puissamment sur la mobilité & l'irritabilité générale des nerfs.

L'observation suivante en est la preuve.

## OBSERVATION.

Une demoiselle de trente-cinq à trente-six ans, éprouvoit, depuis plusieurs années, un dérangement considérable dans sa santé ; ses nerfs paroissoient très-malades, & les secousses violentes qu'ils éprouvoient l'avoient fort alarmée. Elle avoit consulté plusieurs personnes de l'art, qui prescrivirent beaucoup de remèdes ; mais ils produisirent peu d'effet.

Cette malade étoit d'un tempérament bilieux phlegmatique ; elle étoit mal réglée ; souvent elle avoit mal à la gorge : elle crachoit une pituite claire ; son appétit étoit bizarre : la digestion étoit prompte, mais suivie de vents qui l'incommodoient beaucoup : la région du ventre étoit très-sensible, elle étoit gonflée & souvent douloureuse. Les maux de gorge étoient presque habituels. La malade avoit le teint pâle ; elle sembloit peu vivace : elle n'éprouvoit pas de plus grands accidens dans l'intervalle des accès, dont elle sentoit l'approche par une foiblesse générale, de légers

F iv

spasmes dans les muscles des parties supérieures, & sur-tout par une abondance de larmes qui couloient malgré elle, sans que rien pût l'affliger que la conscience ou l'instinct qui lui apprenoit la scène dont elle étoit menacée.

Ces allarmes n'étoient point mensongères ; elle éprouvoit bientôt après des contractions générales dans tout le genre nerveux, des convulsions affreuses : tous ses organes extérieurs paroissoient à peu près également agités par cette horrible tempête.

La raison s'égaroit ; & après quelques minutes de cette position, elle paroissoit dans un calme profond, qui n'étoit que l'effet d'un accablement total. Le sommeil survenoit pour l'ordinaire, & à son réveil elle n'avoit conservé de ses maux passés que le souvenir nécessaire pour empoisonner le reste de sa vie.

Ces accès revenoient à peu près toutes les semaines, sans qu'aucune circonstance morale parût les hâter, ni les retarder. Le régime n'avoit pas une influence plus

## SECTION PREMIERE. 89

marquée sur la marche de cette maladie.

Après avoir rapproché toutes les circonstances de cette maladie, après avoir réfléchi sur leur liaison & calculé leur correspondance, après avoir pesé les plus légers symptômes dont le détail feroit trop long, je me persuadai que le siège du mal étoit dans le conduit intestinal, & que probablement des vers en étoient la cause.

Je me disposai en conséquence à faire prendre à la malade des bols composés avec l'assa-foetida, le camphre, le fiel de bœuf, & l'extrait de grande ciguë.

Elle commença l'usage de ces remèdes à petite dose, mais je l'augmentois journellement; & quand elle fut parvenue à prendre à peu près un gros & demi de ciguë par jour, elle rendit deux vers par l'effet d'un simple lavement: ils étoient longs d'un pied, de la grosseur d'une plume à écrire; ils avoient le corps tout rouge, & la tête armée de poils longs de plusieurs lignes, & roides comme du crin.

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'elle fit usage des pilules ci-dessus, jus-

qu'à l'époque où elle rendit les deux vers, elle effuya trois accès ; mais les deux derniers furent beaucoup plus foibles, & j'avois trouvé les moyens de les arrêter très-promptement, en faisant donner deux lavemens avec l'eau à la glace.

Je fis continuer l'usage des mêmes bols, toujours en augmentant la dose : ils lui firent rendre encore trois vers semblables aux premiers. Lorsque la malade fut parvenue à prendre deux gros de ciguë par jour, elle éprouva un phénomène bien singulier.

Un jour qu'elle étoit environnée de plusieurs personnes, elles s'aperçurent que sa raison s'égaroit, par les propos sans suite qu'elle leur tenoit; ses yeux se troublèrent; & , sans aucune espèce de convulsions, elle se promenoit à grands pas dans la chambre en criant qu'elle alloit se noyer, & elle retrouffoit ses jupons, en levant ses pieds fort haut, comme si elle eût été dans une rivière. On m'envoya chercher; j'arrivai, & lui fis prendre sur le champ du jus de citron, qui lui rendit toute sa raison en fort peu de temps.



Alors je diminuai la dose des bols de moitié; &, en l'augmentant dans la même proportion qu'auparavant, je la fis encore monter jusqu'à deux gros : à cette époque, la malade rendit deux vers comme les premiers, mais beaucoup plus gros. Le même phénomène arriva encore avec les mêmes symptômes, qui furent dissipés de même par le jus de citron. Je fis continuer encore pendant quelque temps les bols, mais en les diminuant tous les jours. Les accès ne revinrent plus, & il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient absolument passés.

Les autres symptômes s'étoient successivement dissipés ; & cette cruelle maladie, qui ressembloit beaucoup à l'épilepsie, fut ainsi radicalement guérie. Il ne resta plus qu'à rétablir les forces, qui avoient été ruinées & par la maladie, & par les remèdes.

Dans le second cas, il faut avoir recours aux remèdes calmans & anti-spasmodiques.

Le premier des remèdes calmans, c'est

le bain: il arrête le desséchement des fibres nerveuses & musculieuses, si commun dans les constitutions vaporeuses. Il rend aux fibres leur humidité élémentaire propre à empêcher la consommation des mélancoliques; mais il faut prendre garde de les donner trop chauds, de crainte qu'ils n'occasionnent ou n'augmentent la congestion des humeurs sur le cerveau.

L'eau de poulet, les émulsions, les gommées étendues dans l'eau, le petit-lait, &c. tous ces moyens sont propres à détruire la trop grande irritabilité des nerfs.

L'usage du *laudanum* exige beaucoup plus de ménagemens: il éteint, il est vrai, une partie de la sensibilité & de l'irritabilité, & par-là diminue les douleurs, les spasmes & les convulsions; mais il occasionne des reflux d'humeurs vers le cerveau, & en facilite la congestion sur ses membranes. Il agit puissamment sur le principe de la vie; il occasionne des foiblesses, des langueurs, des défaillances; en un mot, ce n'est que dans un cas extrême qu'il faut y avoir recours.

*Sydenham* a beaucoup vanté son *laudanum* liquide. Il est bien vrai que de toutes les préparations d'opium ( si l'on en excepte celle de *Rouffseau* ), elle est la moins à rejeter ; non par une des raisons qu'en rapporte *Sydenham* , qui est sa plus grande solubilité. Cette vertu est tout-à-fait indifférente , car il est prouvé que l'opium agit sans être dissous ; mais sa plus grande vertu tient à ce qu'il ne cause pas de vomissemens comme l'opium sec \*.

Les demi-bains, les lavemens, les bains de pieds, sont des calmans très-convenables. Mais on ne peut, en général, compter sur l'effet de tous ces remèdes, qu'autant qu'on leur reconnoîtra une vertu décidée pour corriger, changer ou détruire la cause des mouvemens vicieux des nerfs, que l'on trouve le plus souvent dans la constitution élémentaire des humeurs dont l'équilibre est détruit.

S'il y a atonie, foiblesse dans toute

---

\* Voyez un Mémoire aussi savant qu'ingénieux, lu par M. Lorry à la Société royale de Médecine, l'année dernière.

la constitution, ce qui facilite en général la congestion des humeurs, & en particulier leur *raptur* sur quelque organe; il faut avoir recours aux amers, aux préparations de fer, au quinquina, & en général aux analeptiques.

Ces derniers accidens donneroient beaucoup d'analogie & de rapport entre cette espèce de maladie nerveuse, & celle que j'ai appelée maladie nerveuse avec relâchement des solides, &c. Aussi en parlerai-je d'une manière détaillée dans le traitement de cette espèce particulière.

#### 4°. Des affections de l'ame.

Je l'ai déjà dit, l'organe immédiat de la pensée, dans ce genre de maladie nerveuse, n'est affecté que symptomatiquement; & quand on aura détruit, par les moyens que j'ai prescrits, le vice qui règne dans les organes de la digestion, ou les autres viscères, on verra bientôt renaître le calme & la sérénité dans les facultés morales.

Il faut rétablir l'harmonie dans les fonctions de chaque organe, puisque de leur

cercle constant & bien mesuré, dépendent les bonnes opérations de l'ame.

*Meibomius* rapporte qu'ayant purgé un mélancolique qui avoit l'imagination très-affectée, & lui ayant donné immédiatement après des diaphorétiques, la nature, sans doute vivement excitée par l'action de ces deux remèdes en sens contraire, forma aux cuisses un abcès qui dégénéra en ulcère : il ne se pressa pas de le consolider, & il parvint par-là à épuiser le foyer de la maladie ; il guérit radicalement l'ame de son malade, au grand étonnement des autres Médecins.

## O B S E R V A T I O N.

J'ai connu un jeune homme d'environ trente ans ; il étoit d'un tempérament bilieux, mélancolique ; il avoit l'esprit vif & pénétrant, beaucoup d'affiduité au travail ; il éprouvoit très-souvent une sensation pénible & un peu douloureuse du côté droit, dans la région du foie. Ses appétits étoient bizarres, & ses digestions irrégulières ; les vents l'incommodoient

beaucoup ; il étoit constipé ou il avoit la diarrhée ; le plus léger mouvement inattendu produisoit des commotions & des secousses très-fortes dans ses nerfs : mais, ce que je trouvai de plus remarquable dans sa situation , c'étoit une forte disposition & une tendance continuelle à la colère , quand cette douleur au côté se renouvelloit. Elle n'étoit pas plutôt dissipée , par l'usage des décoctions des plantes nitreuses ou leurs suc , le petit-lait , la limonade , les sels neutres , ou la crème de tartre avec le nitre , dont je lui conseillai l'usage , qu'il étoit rendu à sa tranquillité ordinaire. Mais si quelques fautes dans le régime lui ramenoient ces douleurs, il retrouvoit avec elles la colère & la fureur auxquelles il ne pouvoit résister , quand la plus légère contrariété heurtoit ses opinions ou ses goûts.

Je pourrois rapporter une infinité d'exemples , qui prouveroient invinciblement la forte influence des lésions organiques sur la direction de nos pensées : mais personne ne peut douter qu'il n'y ait  
une

Une harmonie constante entre les causes intérieures ou extérieures qui agissent sur nos nerfs, & les sensations qu'elles communiquent à l'ame.

L'ame se détermine en faveur de tel objet, suivant l'impression que cet objet a produite sur elle. S'il ne produit pas une impression convenable, alors l'harmonie est détruite; & c'est principalement dans l'état malade des nerfs qu'il faut en chercher la cause.

Les hypocondriaques sont pour l'ordinaire atteints d'un dégoût si considérable pour la vie, qu'ils sont vivement sollicités au suicide \*. Il est bien difficile d'accorder ce dégoût de la vie avec la faiblesse qu'ils laissent paroître aux approches de la mort,

\* Ce phénomène pourroit s'expliquer par la plus grande sensibilité des nerfs qui se distribuent aux viscères du bas-ventre, ou leur plus grande influence sur des pensées sombres & mélancoliques: ce qui est assez probable, puisque les phthisiques ne craignent pas la mort, à laquelle ils touchent; & que les vaporeux la redoutent beaucoup, quoiqu'elle ne les menace pas.

G

& la terreur que son ombre seule leur occasionne.

C'est dans ce genre de maladies nerveuses que rentrent les maladies mélancoliques & hypocondriaques des hommes, qui n'en sont éloignées que par quelques modifications qui sont dues à une constitution matérielle que la nature a en général trop différenciée de celle des femmes, pour que nous puissions jamais y appercevoir des analogies & des rapports parfaits.





---

## SECTION SECONDE.

### *Maladies nerveuses hyſtériques.*

J'ENTENDS ſous la dénomination de vapeurs hyſtériques, ſeulement celles dont la cauſe eſt inhérente à la matrice. Les Auteurs qui ont attribué toutes les affections nerveuſes des femmes au vice particulier de la matrice, ſe ſont trompés. Il eſt complètement prouvé, par l'expérience journalière, que le plus grand nombre des femmes qui ont des vapeurs, n'ont aucune affection ou lésion particulière à la matrice, qui puiſſe leur occaſionner cette maladie, dont on découvre au contraire la cauſe dans d'autres organes qui n'ont même que très-peu ou point du tout de ſympathie avec ce viſcère.

Les cauſes éloignées des maladies vaporeuſes hyſtériques, ſont un tempérament bilieux-mélancolique, quelquefois ſanguin-bilieux; & les accidens auxquels ils donnent lieu, deviennent de nouvelles

G ij

causes qui produisent l'état vaporeux : des règles peu abondantes ou irrégulières, une vie sans activité, des lectures lascives, la masturbation, des passions malheureuses, le veuvage, &c.

Les causes plus prochaines sont la suppression des règles, différens vices des humeurs, des engorgemens, des skirrhes, des polypes ou des ulcères à la matrice ; une tendance particulière d'humeurs dégénérées sur cet organe, tel qu'un lait répandu, un vice dartreux ou arthritique.

La cause immédiate est toujours la distribution vicieuse du principe de la sensibilité & de la mobilité dans le système général des nerfs.

### *Symptômes des Maladies nerveuses hystériques.*

LES plus fréquens symptômes des vapeurs hystériques, sont une douleur sourde, & quelquefois aiguë, dans la région du bas-ventre & dans les reins ; des vomissemens de bile, ou quelquefois de matières semblables au marc du café ; des bâilles,

mens fréquens ; des éternuemens ; une douleur fixe à la tête ou le clou hystérique ; des pesanteurs, des engourdissemens dans les membres ; des tensions fatigantes & douloureuses dans le bas-ventre ; des contractions à la bouche, des tintemens d'oreilles, des vertiges, des apparitions subites de différens objets, des étourdissemens, une quantité de vents dans les intestins & l'estomac, quelquefois dans la matrice ; ce qui produit des espèces de rots, &c. &c.

Le pouls est ordinairement plein, le visage rouge & animé ; tous les traits prennent une expression qui n'est plus celle de la pudeur ; les yeux sont gonflés & ardens, le regard farouche & hardi.

Quelques-uns de ces symptômes précèdent toujours ceux qui caractérisent les affections hystériques décidées. Tels sont les suivans.

Il est des femmes qui tombent en convulsion en faisant de grands cris ; d'autres sans se plaindre ; il en est qui tombent subitement dans une syncope alarmante,

qui ne se manifeste que par de fausses apparences d'un sommeil tranquille. Les convulsions, & même les syncopes succèdent quelquefois aux ris auxquels on ne connoît point de causes: d'autres fois, c'est aux pleurs dont les motifs ne sont pas plus raisonnables.

Ces foiblesses, ou syncopes durent plusieurs instans, quelquefois des heures & même des jours entiers, avec une privation totale de mouvemens & de sentimens. Ces malades ne donpent aucuns signes de vie, lors même qu'on leur fait des blessures; & elles ne recouvrent souvent l'usage de leurs sens, qu'en laissant paroître une raison égarée qui les livre à beaucoup d'excès.

On ne peut pas être trop sur ses gardes pour juger de la mort des personnes qui ont été sujettes à ces attaques. Les livres fourmillent d'observations qui constatent les funestes erreurs dans lesquelles on est tombé à ce sujet.

Il n'est possible d'expliquer ces différens symptômes, que par la grande irritabilité

de tout le genre nerveux, qui les dispose à entrer en convulsion au moindre *stimulus*.

La matrice est le foyer d'où partent tous les mouvemens d'irritation, & leurs directions diverses produisent des accidens différens.

La vitalité de ce viscère est si fort exaltée, que sa réaction sur les organes sympathiques leur communique un excès de vie qui détruit leur sensibilité naturelle. La même cause mettant trop souvent & trop fortement en jeu des ressorts qui n'étoient pas destinés à des mouvemens aussi rapides, détruit leur action; & dès-lors l'équilibre général & particulier est rompu.

De-là les douleurs, les spasmes, les convulsions, en un mot, tous les symptômes que nous venons de décrire.

Ce genre de maladies nerveuses attaque presque toujours les femmes du tempérament auquel j'ai dit que correspondoit cette espèce de vapeurs.

Cependant on y remarque quelquefois des symptômes qui semblent les rapprocher de l'espèce que j'ai décrite dans la

Section précédente , ou de celle que je décrirai dans la suivante. Mais ces différens symptômes ne sont que le produit de quelques modifications particulières du tempérament ; & il reste aux maladies nerveuses hystériques une empreinte & un caractère ineffaçables , qui serviront toujours à les faire reconnoître des autres espèces de maux de nerfs.

Quoique dans ma division des maladies nerveuses , j'en établisse trois espèces distinctes & séparées , il est cependant des nuances intermédiaires qui peuvent les rapprocher & souvent les confondre.

La ligne de démarcation que la nature a établie entre elles , semble alors , pour ainsi dire , effacée ; mais elle restera cependant toujours sensible pour le Médecin accoutumé à reconnoître la marche bizarre & incertaine des maux de nerfs , & la mobilité de leurs symptômes ; il trouvera l'explication des divers mouvemens organiques , & l'obscurité de leurs causes n'échappera pas à sa sagacité. C'est sur-tout dans les maladies nerveuses que l'on est

environné de cette obscurité qu'il n'est possible d'écarter qu'à la faveur d'une connoissance intime de la métaphysique de l'ame, ou, si l'on veut, du travail de l'imagination, qui régit presque tous les mouvemens organiques chez les femmes, & sur-tout parmi celles dont la constitution délicate & sensible donne plus d'empire à leur ame, par la foible résistance que leurs organes opposent à ses volontés.

*Traitement des Maladies nerveuses  
hystériques.*

IL se rapporte, 1°. à l'âcreté des humeurs bilieuses, qui irritent le *plexus* neural de la matrice, & qui ont dénaturé la vitalité de ce viscère.

2°. Au vice particulier qui affecte cet organe.

3°. A la sensibilité & à l'irritabilité générale & particulière des nerfs, & à son influence sur les passions de l'ame.

1°. Pour remédier aux désordres que produisent les humeurs qui se portent sur la matrice, il faut changer leurs qualités.

nuisibles, ou détruire leur tendance sur ce viscère , afin d'y rétablir la sensibilité dans son équilibre constitutif.

On ne peut changer leurs qualités nuisibles , qu'en introduisant dans le sang des remèdes auxquels on reconnoisse la vertu de dénaturer l'humeur vicieuse , soit en s'amalgamant avec elle , & produisant un nouveau composé , dont le résultat n'aura plus les mêmes propriétés ; soit en agissant sur leurs principes , & les combinant différemment ; soit enfin en évacuant ses humeurs vicieuses.

Les remèdes évacuans quelconques , n'ont , dans ces cas , qu'un effet douteux , & souvent dangereux , s'ils ne sont pas correctifs des humeurs viciées. La bile très-âcre qui domine dans le sang , n'est pas évacuée par privilège aux autres humeurs , quand l'effet d'un purgatif irritant produit une sécrétion plus abondante dans le canal intestinal ; je crois , au contraire , qu'un purgatif donné dans de pareilles circonstances , ne peut que nuire beaucoup , en occasionnant une irritabilité



marquée dans le voisinage de la matrice.

Cette irritabilité étant excitée dans la sphère d'action des mouvemens similaires dont la matrice est le point de réunion, elle ne peut qu'augmenter le désordre qui règne dans ce viscère.

La saignée pourroit être envisagée sous un aspect plus favorable ; en considérant la révolution qu'elle introduit dans tous les mouvemens, on pourroit espérer qu'elle changeroit la chaîne vicieuse de ceux qui se dirigent constamment sur la matrice. Mais cette vraisemblance ne peut séduire qu'un moment ; car, si l'on considère que cette suite de mouvemens contraires n'est produite que par la nature des humeurs, on sera forcé d'avouer que ce vice des humeurs est l'indication principale à suivre dans le traitement, puisque tous les accidens nerveux lui sont subordonnés, & n'en sont que les résultats.

Rondelet défend la saignée, quand l'atrabile produit l'affection vaporeuse. Sans doute il avoit raison, & je l'ai toujours vue produire les plus mauvais effets dans les

affections hyſtériques: la ſuppreſſion des règles qui les accompagne , détermine , pour l'ordinaire , à ce genre de moyen ; mais en réfléchiffant ſur la conſtitution élémentaire de cette eſpèce d'affection vaporeuſe , on découvre aiſément que la ſuppreſſion des règles n'eſt que l'effet de la maladie , & non ſa cauſe ; on la trouvera dans l'âcreté de la bile qui abonde dans le ſang , & qui détruit l'équilibre de ſes principes.

C'eſt cette même bile qui , ſe portant ſur les nerfs de la matrice , empêche l'écoulement périodique , de ſe faire , par l'irritation & les conſtrictions ſpaſmodiques qu'elle produit dans ce viſcère.

Les ſaignées ne peuvent , dans ce cas , que diminuer la maſſe du ſang , mais elles ne changent rien à ſa combinaison ; auffi les emploie-t-on toujours en vain : les ſangſues mêmes , dont l'utilité paroît plus marquée , en raifon du voiſinage , ſoit qu'on les applique à l'anſ ou au vagin , ne produiſent que de très-foibles avantages & peu conſtans , à moins que la ſup-

pression des hémorrhoides n'ait déterminé l'affection hystérique.

Les dépuratifs ou sudorifiques ne méritent pas de préférence sur les autres évacuans ; leur usage seroit au moins aussi suspect.

La bile qui abonde dans le sang, a trop d'âcreté pour être évacuée par la voie de la transpiration ou de la sueur ; elle ne peut arriver aux extrémités des vaisseaux capillaires : leur diamètre seroit trop resserré par l'âcreté de cette humeur, qui ne peut être évacuée que par les selles ou les urines.

Mais rien ne convient mieux que les délayans, les adoucissans, les calmans & les fondans, & sur-tout le régime végétal.

Les bains tièdes, le petit-lait, les boissons légèrement nitrées, les farineux légers, les mucilagineux, la gomme arabique ou adragant, le sucre de lait, le sel de Sedlitz, les lavemens, l'eau de riz, de gruau ou d'orge mondé, les eaux de Vals, de Sedlitz, en un mot, tous les médica-

mens délayans-adoucissans, & légèrement fondans, conviennent.

On ne peut trop insister sur les fondans végétaux, tels que les fruits mûrs.

Ils dissolvent les sels fixes répandus dans le sang ; ils corrigent la bile âcre & résineuse qui domine dans les humeurs, & en facilitent l'évacuation.

Les sels neutres réussissent à merveille ; ils déterminent une fonte de bile ; & ils dépurent la masse des humeurs, en même temps qu'ils rétablissent le calme dans le genre nerveux ; en dissolvant une bile tenace fixée dans les viscères, & dominante dans le sang.

Cette fonte doit être soutenue par les purgatifs que l'on donnera en petites doses, & toujours avec des correctifs, tels que les gommeux & le sucre de lait, dont l'action est nécessaire pour défendre les nerfs de l'irritation que les purgatifs pourroient occasionner.

Les purgatifs actifs deviennent mieux indiqués quand la bile noire commence à couler ; c'est alors que leur utilité est mar-

quée , & que l'on peut compter sur une guérison prochaine.

## OBSERVATION.

Une femme de vingt-deux à vingt-quatre ans , mariée depuis peu , d'un tempérament excessivement bilieux , étoit sujette , depuis quatre ou cinq ans , à des attaques de nerfs , dont les symptômes étoient alarmans. La famille de cette jeune personne avoit espéré que le mariage opéreroit sa guérison , & n'avoit employé jusque-là , que les moyens les plus simples pour arrêter les progrès d'une maladie dont on ne soupçonnoit pas la véritable cause.

Le calcul fut faux ; le mariage ne guérit rien , & les attaques devinrent plus fortes & plus fréquentes : elles s'annonçoient par des bâillemens réitérés ; les convulsions survenoient alors brusquement ; elles agitoient tout le corps , & finissoient par laisser la malade dans une syncope qui duroit plusieurs heures , & quelquefois un jour entier.

L'accès fini , la malade ne se plaignoit point ; elle disoit même ne ressentir aucun

mal : mais ces secouffes physiques avoient tellement ébranlé sa raison , qu'elle n'avoit plus aucune justesse dans les idées , ni décence dans les sentimens. Elle se livroit à des excès de haine & d'amour , qui n'annonçoient que trop l'agitation de ses sens , & le désordre de sa raison.

Tout ce qui lui devoit être le plus cher dans la nature , étoit devenu l'objet de sa haine ; & ces tendres élans d'une ame délicate & sensible , qui l'attire doucement vers celui qui a mérité son choix , ne paroissoit en elle qu'un appétit grossier qui l'entraînoit rapidement vers le premier objet dont elle étoit frappée ; souvent même son imagination séduite , lui choisissoit des fantômes auxquels elle se livroit dans le tumulte de ses sens.

Ces espèces de crises se répétoient plusieurs fois dans la journée , & laissoient constamment la malade dans un état de stupeur & d'accablement.

Les accidens physiques paroissoient beaucoup moins considérables que le désordre moral,

La

La malade se plaignoit quelquefois de tensions fatigantes, mais peu douloureuses, dans le bas-ventre. Les urines étoient claires & limpides ; le pouls très-dur & plein, le regard étoit farouche & hardi ; le visage presque toujours animé ; l'appétit étoit foible, le sommeil agité & souvent interrompu.

On avoit employé déjà beaucoup de remèdes contre cette maladie, lorsque je fus consulté.

Les bains tièdes, les bains froids, les douches avec l'eau à la glace, les saignées, les narcotiques & les vésicatoires, étoient les principaux remèdes que l'on avoit mis en usage.

Après avoir réfléchi profondément sur cette maladie, je me décidai à suivre une méthode de curation différente, & je me proposai de remplir les trois indications suivantes.

La première, de dépurer la masse du sang des humeurs bilieuses excessivement âcres qui y dominoient.

La seconde, de détruire leur direction

H •

## 114 SECONDE PARTIE.

sur la matrice , & de donner des modifications plus heureuses aux passions correspondantes à ce viscère.

La troisième, de calmer la grande agitation de tout le genre nerveux.

J'employai , pour remplir la première indication , des poudres composées avec le sucre de lait , le tartre vitriolé , & un peu de gomme arabique ; la malade prenoit de cette poudre à petites doses , mais souvent : je lui fis faire usage en même temps de jus de pissenlit , & d'une décoction de saponaire.

Pour remplir la seconde indication , j'employai des purgatifs à petites doses , tous les deux ou trois jours : je les joignois à la poudre ci-dessus.

J'employai encore le camphre combiné avec le nitre.

Pour suivre la troisième indication , je fis prendre tous les jours à la malade , des bains de bouillons de tripes.

Après un mois d'usage de ces remèdes combinés , les évacuations bilieuses commencèrent à s'établir. Je les entretins avec



## SECTION II. 115

les mêmes remèdes, en y ajoutant le fiel de bœuf à hautes doses; après quinze jours de son usage, les évacuations devinrent noirâtres, se soutinrent pendant plus d'un mois de la même qualité, à l'exception des jours que je suspendois l'usage des purgatifs: à cette époque, elles devinrent jaunâtres. Je cherchai encore à les entretenir, en diminuant cependant la dose de tous les médicamens, & sur-tout des purgatifs.

La maladie avoit bien changé de face: les convulsions étoient absolument cessées; mais l'ame sembloit fixée dans un état d'étonnement qui avoit pris la place de tous les excès auxquels elle s'étoit livrée. Après quelques semaines, ses sentimens naturels se ranimèrent par degrés, & lui rendirent bientôt toute son énergie. Enfin la nature triompha, & rentra dans tous ses droits.

2°. Pour détruire les différens vices qui affectent la matrice:

Les saignées, les sétons, les ventouses, les vésicatoires & les cautères, sont les moyens sur lesquels on compte peut-être trop; ce n'est que dans des cas d'inflam-

H ij

mation, de fluxion ou d'engorgement considérable sur ce viscère, qu'il faut y avoir recours, comme dans celui où l'on craint les ulcères, les obstructions, les skirrhés, ou bien quand ces maux sont déjà formés: alors ces moyens peuvent convenir pour arrêter leurs progrès, en faisant révulsion des humeurs, & en établissant une évacuation avantageuse.

Le plus grand inconvénient des vésicatoires dans ces fortes de maladies, c'est que les sels âcres & caustiques des cantharides, étant dissous dans le sang, augmentent encore l'âcreté des humeurs, & sur-tout leur impriment une tendance sur des organes\* qui ne sont que trop disposés à l'irritation.

Les vices que je viens de nommer sont quelquefois la cause des affections nerveuses hystériques; leur traitement est toujours fort difficile, & le succès très-incertain. Les modifications auxquelles il est soumis, étant trop nombreuses pour

---

\* Je veux dire les organes de la génération.

Établir & détailler les principes qui doivent les éclairer, nous ne pourrions nous livrer à ces recherches qu'en sortant du plan que nous nous sommes formé.

La grande irritabilité de la matrice, empêche souvent le flux menstruel; & le séjour du sang dans ce viscère, occasionne des convulsions hystrériques auxquelles on remédiera par les moyens que nous avons indiqués.

Il arrive aussi quelquefois qu'une conformation vicieuse de la matrice, empêche l'évacuation périodique de se faire aussi complètement qu'il est nécessaire pour la santé : alors il faut avoir recours à des moyens chirurgicaux.

Il arrive souvent encore, & sur-tout aux jeunes filles, quoique bien constituées, que leurs règles sont incertaines; & quelquefois elles n'ont pas encore paru, quoiqu'à l'âge où elles devoient naturellement paroître soit déjà passé. Les Auteurs qui ont traité du chlorose, ont, pour la plupart, attribué sa cause au développement encore imparfait de la ma-

trice, & de tout l'individu ; regardant le flux menstruel, comme le surplus & l'excédent des moyens que la nature emploie pour achever & entretenir son ouvrage. Sans vouloir contrarier ce système, il faut avouer de bonne foi qu'on peut lui opposer les objections les plus fortes.

1°. Il a existé beaucoup de femmes qui ont eu plusieurs enfans, qui ont joui de la meilleure santé, & qui n'ont jamais été réglées. J'en ai connu qui ne l'ont été que pendant le temps de leur grossesse.

2°. Les plus délicates & les plus foibles sont presque toujours celles qui perdent plus abondamment.

Il me semble que la nature a toujours tenu une marche trop incertaine dans l'éruption des règles, pour que l'on puisse expliquer cette évacuation par quelques-unes de ses lois générales.

Je crois donc qu'il est beaucoup plus naturel de chercher cette cause dans l'action même de la matrice, dans la constitution élémentaire des humeurs, dans l'impulsion du principe qui vivifiera ce vis-

cère, & retardera ou changera sa vitalité, à l'époque où la nature dirige toutes ses forces sur cet organe. Dans ces momens de crise, si elle n'achève pas son travail, si ses efforts sont impuissans, ils préparent sourdement le germe de toutes les maladies qui dans la suite affecteront ce viscère, & dont l'influence s'étendra sur tous les organes, & particulièrement sur ceux dont la sympathie est plus marquée avec la matrice.

## OBSERVATION.

Une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, étoit attaquée depuis dix ans, d'une maladie dont la cause n'avoit pas été connue. Les symptômes de cette maladie étoient graves, & lui donnoient tout le caractère d'une maladie vaporeuse hystérique.

Les spasmes & les convulsions attaquoient successivement différens organes extérieurs; les viscères n'étoient point à l'abri de ces secousses: la région du bas-ventre sembloit être le foyer où se for-

H v

moient & s'entretenoient tous ces orages dans le genre nerveux.

La poitrine éprouvoit un serrement considérable ; les palpitations de cœur étoient fréquentes : il arrivoit très-souvent que le cou sembloit resserré par une espèce de cordon.

La tête étoit affectée ; cet organe éprouvoit des sueurs fréquentes & des douleurs très-aiguës ; les idées se troubloient, & la raison s'égaroit totalement : l'ame étoit alors livrée à beaucoup de désordres qui annonçoient la grande agitation des sens ; mais leur équilibre n'étoit pas plutôt rétabli , que l'ame rentrait dans son calme ordinaire , ayant perdu jusqu'à la conscience de ses propres erreurs.

Une sueur générale annonçoit toujours la fin de ces crises qui duroient des heures entières , & qui se répétoient irrégulièrement plusieurs fois dans la semaine.

La malade étoit alors rendue à un état plus heureux , mais elle ne jouissoit pas d'une santé complète. Dans l'intervalle des grandes attaques , elle étoit toujours trou-

blée par des douleurs vagues, des frissons irréguliers, des spasmes dans différens organes, & une douleur cuisante constamment fixée sur la matrice.

Le traitement que l'on avoit mis en usage contre cette maladie, annonçoit qu'on la regardoit comme occasionnée par un ulcère à la matrice; on avoit, en conséquence, employé beaucoup de saignées dans le principe: elles n'eurent pas plus de succès que tous les autres remèdes dont on usa dans la suite.

Enfin, après un très-long usage de remèdes, je fus appelé pour voir cette femme. Après l'avoir bien examinée, & réfléchi sur toutes les circonstances de sa maladie, je vis clairement qu'elle étoit produite par un vice du sang, qui s'étoit jetté sur les nerfs de la matrice.

Je cherchai à m'instruire de sa nature; mais toutes les questions que je pus faire à la malade, ne m'apprirent rien.

Dans cette obscurité, j'ordonnai des remèdes dépuratifs & incisifs, afin de déplacer le vice qui affectoit la matrice,

& de juger de sa nature par ses effets & sa direction.

Les remèdes que je mis en usage furent la décoction de bourgeons de sapin de Ruffie, les préparations de fer, du jus de cresson, & quelques doses légères de quinquina.

Ces moyens me réussirent : après trois semaines, ou à peu près, la malade se plaignit de douleurs dans les jambes ; je les fis mettre aussi-tôt dans l'eau tiède, & après quelques jours, les articulations des pieds rougirent & se gonflèrent.

Les douleurs dans le bas-ventre se calmèrent, les crises diminuèrent, & tous les accidens qui les précédoient suivirent la même marche.

Eclairé alors sur la nature de la maladie, mais craignant de ne pouvoir fixer sur les extrémités un vice qui avoit établi depuis long-temps son siège dans les viscères, je me décidai à faire appliquer deux larges vésicatoires aux jambes, afin de changer le foyer de cette maladie, & de l'épuiser par une évacuation salutaire.



J'interrompis à cette époque tous les remèdes internes , excepté le quinquina que je continuai à des doses très-légères.

Après deux mois de l'effet des vésicatoires , je les supprimai , tous les symptômes de la maladie ayant été détruits successivement, & la malade ayant recouvré une tranquillité d'ame qu'elle avoit perdue depuis long-temps.

3°. La sensibilité générale des nerfs est portée à son plus haut degré d'énergie , dans l'affection hystérique. La grande sympathie de la matrice avec les nerfs de presque tous les organes les plus essentiels à la vie , les dispose à une irritabilité toujours prochaine, & à des commotions qui portent le trouble & le désordre dans leurs fonctions.

Les causes les plus légères y donnent lieu , sur-tout quand les femmes sont dans les jours destinés à l'évacuation menstruelle. Les suppressions sont très-faciles dans ce genre de maladie vaporeuse , & les désordres qui peuvent les suivre sont sans nombre. Les fluxions, les inflamma-

tions des viscères , le clou hyftérique , les vomiffemens , les douleurs des reins , les convulfions , les fyncope , &c. font les maux que peuvent produire ces fuppreffions accidentelles.

Il n'eft pas facile de remédier à tous ces accidens , & on ne peut le faire qu'en rétabliffant l'équilibre qui a été rompu dans la fenfibilité des nerfs , & dans le mouvement des fluides ; ce moyen ramènera certainement l'évacuation fupprimée , & détruira les mauvais effets.

Rien ne réuffit mieux dans ces fortes d'accidens que les remèdes irritans , qu'il faut toujours appliquer dans les organes éloignés de ceux où fe fait fentir la concentration des mouvemens d'irritation , afin de faire révulfion de ces mêmes mouvemens , pour rétablir l'harmonie dans la direction des forces motrices & fenfitives.

La faignée , que l'on emploie fi fouvent dans ces fortes d'accidens , ne peut réuffir que dans un petit nombre de cas. Par exemple , elle peut être employée , fuivant les lois de la dérivation ou de la révulfion ,

pour empêcher la rapidité des mouvemens du sang qui se porte sur quelque organe essentiel à la vie.

En diminuant la quantité de ce fluide, on en peut empêcher les directions nuisibles quand on craint l'inflammation ; mais le soulagement qu'elle procure est de peu de durée : elle diminue beaucoup les forces du principe de la vie ; mais elle lui imprime rarement des directions plus avantageuses pour l'économie animale \*.

Les lavemens âcres, les demi-bains, les frictions avec la teinture de cantharides, les ligatures, les ventouses scarifiées, les vésicatoires, sont des moyens de révulsion bien plus sûrs, & que l'on ne peut employer trop tôt dans les cas extrêmes.

Le désordre qui règne dans les idées, dans la mémoire & même dans la raison, annonce assez la lésion des organes des sens, & sur-tout du cerveau ; mais le vice

---

\* J'ai vu la saignée du bras, dans une suppression, être suivie très-promptement d'une fluxion inflammatoire à la poitrine, qui fut très-grave.

qui paroît dans les nerfs de ce viscère, est plutôt produit par la sympathie de la matrice, qu'il n'est essentiel au cerveau.

Les moyens de le traiter rentrent donc dans le système général du traitement des vapeurs hystériques; mais ils exigeront quelques modifications, si les nerfs du cerveau sont primitivement affectés : modifications qui doivent être peu considérables, puisque le vice qui aura porté le trouble dans la sensibilité des nerfs du cerveau, est, sans doute, le même que celui qui aura détruit l'harmonie dans les mouvemens de la matrice.

#### **OBSERVATION.**

Une femme d'environ quarante-cinq ans, d'un tempérament bilieux-mélancolique, parvenue à l'époque du temps critique, étoit en proie depuis plusieurs années à presque tous les accidens que peut produire l'état nerveux-hystérique.

On lui avoit donné peu de remèdes; son état avoit toujours été envisagé comme

l'effet préliminaire de la cessation des règles.

Les spasmes, les convulsions, les syncopes avoient souvent lieu, & elle restoit alors sans sentiment des journées entières.

Il régnoit une mobilité extrême dans tout le genre nerveux : le plus léger mouvement l'effrayoit ; l'appétit étoit très-irrégulier, le sommeil souvent interrompu, les forces presque anéanties ; les coliques étoient fréquentes, les vents habituels, le poulx presque toujours serré & inégal.

Le moral étoit encore plus affecté que le physique, & la raison le plus souvent sans effet : l'étonnement ou la stupeur caractérisoit son état habituel ; enfin toutes ses facultés morales étoient dans un si grand désordre, qu'elle étoit absolument nulle dans la société, quand elle n'en étoit pas le fléau.

J'envisagei la cause de ces différens accidens, comme tenant profondément à sa constitution ; & je me persuadai qu'une bile très-acre & alkaline abondoit dans

la masse des humeurs, & que leur pente étant plus décidée du côté de la matrice que de tout autre, avoit vicié la sensibilité de ce viscère, & par sympathie, détruit l'harmonie des mouvemens des nerfs du cerveau.

Je me décidai en conséquence à employer constamment les moyens qui pouvoient changer la nature des humeurs, & en même temps leur direction sur la matrice : cette seconde indication étoit d'autant plus essentielle à suivre, qu'à l'époque du temps critique, ce viscère ne sauroit être trop défendu contre l'action des humeurs.

Pour remplir cette double indication, je mis la malade à un régime absolument végétal, lui faisant faire usage de beaucoup de fruits : une bière blanche très-légère étoit sa boisson ordinaire : le jus de pissenlit fut à peu près le seul remède dont elle fit usage, à l'exception des eaux de Sedlitz, dont elle prenoit très-souvent, ou bien de l'eau de Vals ; c'étoit ainsi que je la purgeois ; ces seuls moyens lui firent rendre

rendre des quantités énormes de bile noire; & après quelques mois de traitement, la constitution physique & morale a repris toute sa force & son énergie.

Les affections de l'ame, les passions les plus violentes tiennent de près à ce genre de maladies nerveuses; elles occasionnent souvent les plus grands désordres, & fournissent l'indication principale, pour établir une méthode sage de curation: elles sont quelquefois portées à un si haut degré, chez les femmes attaquées de vapeurs hystrériques, qu'elles entraînent souvent les plus sages & les plus honnêtes dans les écarts les plus codamnables.

S'il paroît un instant de calme, au milieu de ces affreuses tempêtes, c'est alors que la vertu recueille toutes ses forces, pour leur tenir tête quand elles surviennent. De combien d'efforts n'a-t-elle pas besoin contre un tempérament fougueux; contre le soulèvement des sens? La raison, il est vrai, doit venir à son secours; mais souvent aussi elle est enchaînée par les passions qu'elle devoit maîtriser. Si, dans

\* I

une circonstance aussi critique, des livres austères & de sages conseils sont nécessaires à une femme, en la rappelant à ses devoirs par tous les moyens que peuvent suggérer la morale & la religion; il est également indispensable de recourir aux Médecins, qui trouveront dans leur art les moyens de modérer ces passions fougueuses qui la troublent, & de ramener le calme dans la nature, & la sérénité dans l'ame. L'équilibre une fois rétabli entre le physique & le moral, la raison reprendra l'empire sur les sens, & la guérison sera parfaite.

Mais pour y parvenir, il est nécessaire que les Moralistes & les Médecins soient d'accord, & qu'ils établissent des bornes qui doivent marquer à chacun d'eux son domaine.

L'union intime que le Créateur a établie entre les deux substances qui constituent l'homme, exige des réflexions & une étude approfondie, afin de ne pas trop s'écarter des vues de la nature; elle a des droits qu'elle réclame quelquefois avec force;



& c'est alors qu'il faut abandonner les passions à leur élan naturel, mais en dirigeant sagement leurs efforts, & pour les enchaîner, par le plus saint & le plus respectable de tous les nœuds.

L'ame voudroit-elle se détacher des sens; au moment où elle veut leur échapper, elle reconnoît la foiblesse de ses efforts, & se voit forcée de rentrer en commerce avec eux. C'est dans l'harmonie parfaite de l'ame & du corps que consiste la santé, ce bien si précieux à l'humanité.

J'ai souvent vu arriver de très-grands désordres, pour avoir négligé de se conformer aux vues que je viens d'indiquer; & c'est sur-tout chez les femmes, dont l'imagination est facile à s'enflammer, par l'agacement qu'éprouvent leurs nerfs, que ces sortes d'accidens sont plus fréquens. Si la cause qui irrite leurs nerfs se porte sur la matrice, elle excite les passions qui correspondent à cet organe, de même qu'en se dirigeant sur l'estomac, elle excite cet appétit excessif que l'on nomme faim canine.

## 131 SECONDE PARTIE.

Les calmans les plus énergiques, les bains, le camphre, le nénuphar, l'opium combiné avec le nitre, sont les moyens que l'on doit employer les premiers, afin de calmer l'effervescence du sang.

Le traitement doit être continué avec la combinaison des mêmes moyens, & l'emploi de ceux que nous avons prescrits ci-dessus, sans négliger les secours moraux dont l'ame a besoin pour moins présenter d'opposition aux agens physiques qui doivent la rendre à des affections plus heureuses.



## SECTION TROISIÈME.

*Des Maladies nerveuses avec relâchement des solides & dégénération des humeurs.*

CETTE espèce d'affection nerveuse, est la plus commune. On peut lui assigner différentes causes, les unes éloignées, les autres occasionnelles, d'autres enfin immédiates.

Parmi les premières, on peut compter un tempérament sanguin, flegmatique, les affections profondes de l'ame, des passions malheureuses, une longue suite de contrariétés, une vie molle & voluptueuse, le défaut d'exercice, l'air épais que l'on respire dans les grandes villes, des saignées répétées, des jouissances amoureuses trop multipliées, des grossesses fatigantes, des couches laborieuses, & les longs & pénibles traitemens qu'exigent souvent leurs suites, &c.

Les causes occasionnelles sont, la grande mobilité des nerfs, leur irritabilité, le vice de la transpiration insensible, la dégénération des humeurs.

La cause immédiate, est la distribution vicieuse du principe de la vie dans différens organes, & le défaut d'équilibre dans leurs mouvemens \*.

L'influence des passions de l'ame est assez prouvée par les désordres qu'elles produisent dans la constitution physique ; je crois inutile de rien ajouter à ce que j'ai dit à ce sujet : on ne peut douter des ravages qu'elles produisent, & l'expérience nous prouve que les femmes en reçoivent des commotions beaucoup plus vives. C'est dans le silence d'une vie tranquille & retirée, qu'elles ont le plus d'activité. L'ame constamment isolée en elle-même, & privée de l'expansion que produiroient des objets environnans, se replie & se déploie sur un même genre d'actions, qui en reçoivent le plus haut degré d'énergie \*\*.

\* C'est dans cette espèce de maladie vaporeuse que l'on observe une foiblesse d'organes plus marquée, & une sensibilité plus grande dans l'ame.

\*\* On pourroit ranger, je pense, dans cette classe de maladies nerveuses, le *spleen* des Anglois, cette mélancolie qui les fait périr d'une fièvre lente nerveuse.

La fixité des idées imprime aux nerfs une action beaucoup plus forte & plus longtemps soutenue. L'organe immédiat de la pensée, en est plus profondément affecté. Il en résulte pour l'ame une disposition toujours prochaine à recevoir, à la moindre occasion, l'impulsion des mêmes idées, &, par conséquent, propre à mettre en jeu la sensibilité, & à rétablir la même série de mouvemens dans les nerfs, & le même désordre dans l'ame.

Si les femmes éprouvent des chagrins, leur imagination en est plus vivement tourmentée que celle des hommes, & produit

La situation de leur pays au milieu des eaux, la constitution de leur gouvernement, qui donne à tous les esprits la faculté de s'exercer sur des matières qui excitent & exhalent les passions; l'usage du charbon de terre qui laisse évaporer une fumée épaisse & huileuse; toutes ces causes réunies doivent supprimer la transpiration, donner à leurs fluides un caractère de fixité, & rendre cette maladie plus commune parmi eux. A ces causes, ajoutez les liqueurs fortes, plus en vogue en Angleterre que par-tout ailleurs. Les distractions de l'esprit, les bains, les voyages, en guérissant cette maladie, répandent un nouveau jour sur sa cause.

d'autant plus de désordres dans les mouvemens organiques , que les peines qu'elles auront à soutenir seront plus graves , & leurs corps plus délicatement constitués.

L'habitude du café au lait , & de toutes les boissons aqueuses , est très-pernicieuse aux femmes , & sur-tout à celles qui vivent dans les grandes villes : ces espèces de breuvages relâchent les nerfs de l'estomac , affoiblissent les suc digestifs , & préparent une longue suite de mauvaises digestions , qui détruisent insensiblement la constitution , & multiplient les affections nerveuses. Ces accidens sont plus fréquens dans Paris , où l'on est toujours enveloppé d'un air épais , qui pénètre le sang de molécules peu élastiques , & trop hétérogènes à ses principes élémentaires , pour ne pas détruire l'harmonie constitutive du système vasculaire.

*Symptômes des maladies nerveuses avec relâchement des solides & dégénération des humeurs.*

ON remarque ordinairement dans ces

sortes d'affections nerveuses, un abattement, un découragement d'esprit considérables ; une apathie pour le plaisir, un ennui, un dégoût marqué de tout ce que l'on possède \* ; une crainte affreuse de la mort. On est sans cesse tourmenté par de nouveaux desirs, dont l'accomplissement amène bientôt de nouveaux dégoûts.

On éprouve des langueurs, des faiblesses, des resserremens de poitrine, des lassitudes dans les membres, des douleurs vagues, des maux à la tête après le dîner ; la digestion est souvent troublée ou retardée, le sang se porte à la tête ; on éprouve beaucoup de chaleur dans cet organe ; les fluxions sont fréquentes, les maux d'estomac presque habituels, les périodes mal réglées, & les fleurs-blanches très-communes ; des refroidissemens dans les entrailles, des frissons irréguliers, des coliques ; le ventre fait mal ses fonctions. Les maux de

---

\* Le dégoût de ce qui est en notre pouvoir, souvent annonce le regret de ne pouvoir obtenir ce que nous désirons.

reins sont fréquens ; les urines sont claires & peu cuites : en un mot , toutes les ex-crétions annoncent une nature foible & languissante , un sang mal digéré , & dont les principes abondent en parties mu-queuses & flegmatiques. Les spasmes , les convulsions sont très-fréquentes , mais peu considérables ; la grande mobilité des nerfs , leur irritabilité , & sur-tout la foiblesse constitutive des tempéramens auxquels correspond cette sorte de maladie nerveuse , en sont la cause.

Voilà les principaux symptômes qui caractérisent ce genre de vapeurs ; les causes qui les produisent , tiennent presque toutes aux affections de l'ame.

L'abattement , le découragement de l'esprit , sont produits par des sacrifices contraires à nos inclinations. Ils affectent l'ame au point qu'elle ne trouve plus de ressource en elle-même pour sortir de cet abattement ; le tempérament s'épuise sous les efforts impuissans qu'elle fait pour s'affranchir de ces entraves. Un nuage de mélancolie se répand sur toutes ses opérations :



la constitution en est altérée, & insensiblement détruite.

Les foiblesses & les langueurs tiennent à l'atonie de toute la constitution.

Les douleurs vagues sont souvent occasionnées par des vents; mais elles sont quelquefois produites par des *raptus* d'humeurs sur quelqu'organe, ou des irritations nerveuses sympathiques.

Les douleurs à la tête, l'ardeur & les couleurs vives dont se peint le visage, sont l'effet de la pression mécanique de l'estomac sur l'aorte descendante, ou de l'irritation des nerfs de l'estomac & des intestins, pendant le travail de la digestion; quand ces organes souffrent, ils produisent par sympathie des sensations analogues dans d'autres organes.

Les fluxions dépendent toujours d'une atonie générale ou particulière.

Les fleurs-blanches reconnoissent la même cause, avec une dégénération muqueuse du sang.

*Traitement des maladies nerveuses avec  
relâchement des solides & dégénération  
des humeurs.*

Le traitement de cette maladie doit être considéré sous trois points de vue.

Le premier, sur les affections graves, & les passions fortement inhérentes à l'ame.

Le deuxième, sur l'état d'atonie & de mobilité dominante dans toute la constitution, & sur leurs rapports avec la dégénération des humeurs.

Le troisième est de combattre la détermination très-fréquente & très-facile, par les causes les plus légères, soit de congésion des humeurs, soit de contraction des mouvemens nerveux sur l'origine des nerfs,

1°. Nous ne connoissons pas de moyens sûrs pour changer l'ordre des affections de l'ame. La raison seule peut s'opposer aux fortes passions, &, nous éclairant sur les maux qui marchent à la suite des excès dans lesquels elles nous entraînent, elle peut faire naître en nous le desir violent

de nous y soustraire. C'est ainsi qu'il est possible de guérir une passion par une autre passion, puisque l'accroissement de l'une ne peut être qu'en raison inverse de la diminution de l'autre. Cet art étoit celui des Stoïciens ; mais il ne fait souvent que substituer un vice à un autre vice, tant il est difficile que la raison exerce un empire absolu sur les passions !

Les observations suivantes prouvent combien les affections de l'ame ont de pouvoir sur les mouvemens matériels, & avec quelle rapidité elles peuvent changer leurs directions.

#### 1<sup>re</sup> OBSERVATION.

Une jeune Beauté renfermée dans le sérail du Grand-Seigneur, fut frappée, en bâillant, d'une attaque de catalepsie, comme d'un coup de foudre. On employa en vain tous les moyens que la Médecine a inventés pour guérir cette affreuse maladie ; les vésicatoires, les ventouses scarifiées, le feu même ne furent point épargnés. Enfin, au bout de deux journées de

cette cruelle situation, le Médecin du Sultan imagina qu'un remède moral produiroit un effet plus heureux que tous les remèdes physiques : mais pour le tenter, il falloit auparavant rassurer l'imagination du Sultan, & lui persuader qu'on ne pourroit réussir à guérir sa favorite qu'en allarmant sa pudeur. Le Sultan ayant consenti à la témérité apparente, d'où dépendoit la guérison, le Médecin feignit de porter une main hardie sous la robe de la Sultane : la présence du Sultan ajoutant encore à l'étonnement où elle fut jetée par une pareille scène, elle recouvra au même instant la santé.

### II<sup>e</sup> OBSERVATION.

On trouve dans *Tulpius* une observation analogue. Une Demoiselle, qui avoit été promise en mariage à un jeune homme qui lui plaisoit beaucoup, fut attaquée subitement de catalepsie, quand on lui apprit que son mariage étoit rompu. En vain on employa toutes sortes de remèdes pour faire cesser ce cruel état. Enfin, au bout

de vingt-quatre heures on lui fit entendre, par le moyen d'un grand bruit, qu'elle seroit mariée; cette heureuse nouvelle lui rendit subitement la santé.

### III<sup>e</sup> OBSERVATION.

*Kau Boerhaave* a guéri, dans l'hôpital de Harlem, plusieurs enfans atteints d'épilepsie, en leur causant une très-grande frayeur. Tous les remèdes avoient manqué leur effet: il imagina de leur dire que rien n'ayant pu les guérir, il ne savoit plus qu'un moyen, qui étoit de brûler avec un fer rouge, le premier qui auroit une attaque: ayant fait préparer à leurs yeux l'appareil nécessaire, il produisit une si grande révolution sur ces enfans, qu'ils furent tous guéris radicalement, à l'exception d'un seul qui mourut à l'instant.

On ne peut pas plus conseiller la gaieté que la tristesse; l'une & l'autre tiennent à un principe de sensibilité physique, dont les modifications nous sont tout-à-fait inconnues; mais on peut bien conseiller aux femmes vaporeuses d'occuper leur esprit à

des lectures légères & agréables, d'éviter toutes celles dont les sujets sont sérieux, & qui exigent trop de contention d'esprit. Elles ne doivent s'arrêter fixement sur aucune idée. Il est important pour elles de chercher, dans une société douce & facile, une perpétuité de distractions. Qu'elles craignent sur-tout de prendre un intérêt trop vif aux choses environnantes.

L'exercice est très-avantageux, pris en voiture, & sur-tout à cheval ; il fortifie sans avoir l'inconvénient de fatiguer : les légers mouvemens d'oscillation qu'il produit dans tout le bas-ventre, occasionnent une circulation plus facile dans ses organes, & une atténuation plus parfaite des humeurs.

L'utilité de ce genre d'exercice est encore démontrée par l'expérience, & paroît dépendre de ce que l'ordre des mouvemens qu'il introduit dans tout le corps, est très-propre à affoiblir l'alternative vicieuse d'agitation & de calme, de chaud & de froid, que les femmes vaporeuses éprouvent

éprouvent après leurs repas, & à certaines heures de la journée.

Nous ne pouvons pas douter que la variété des objets qui se présentent à nos yeux, dans une promenade à cheval, ne change le mode des idées. Plus les mouvemens du corps sont rapides & variés, plus l'ame a peine à fixer son attention; elle ne reçoit plus que des idées fugitives, dont l'impression ne peut être durable. En partageant aussi ces sensations, on affoiblit les idées auxquelles elle se livroit, avec une imprudence funeste, mais malgré elle \*.

- L'opium peut être employé contre les idées sombres & inquiétantes; son impression sur les nerfs fixe leur mobilité, & empêche le retour des mêmes mouvemens à leur origine, à l'occasion desquels se renoueloient sans doute les mêmes idées de tristesse.

---

\* Rien n'est plus contraire aux personnes qui sont portées à se livrer à une même idée, que le désœuvrement & l'inaction : elles ne peuvent éviter avec trop de soin l'abandon à elles-mêmes.

On a reconnu aussi au safran la propriété de dissiper les nuages de la mélancolie ; mais , ce qui n'est pas facile à détruire , c'est cette impression forte que produisent constamment les mêmes objets sur les nerfs , & les sensations fâcheuses que l'ame en reçoit.

J'ai connu une femme qui ne pouvoit appercevoir un chat , ni se trouver dans la même chambre ( même ne le voyant pas ) sans avoir des convulsions & perdre totalement l'usage de ses sens , jusqu'à ce que l'animal fût sorti.

La vue d'une pêche occasionnoit à peu près les mêmes accidens à une femme vaporeuse que j'ai connue :

La rencontre d'un Capucin donnoit des terreurs , qui alloient jusqu'à la défaillance , à un Officier qui avoit fait ses preuves de bravoure dans plusieurs batailles.

J'ai vu une femme , dans une maladie aiguë , très-longue & très-orageuse , qui , sur la fin de cette maladie , rêvoit toutes les nuits qu'un grand fantôme étoit au pied de son lit , & tout exprès pour l'entraîner



dans un précipice qui étoit à côté d'elle : elle se réveilloit dans une agitation affreuse ; & sa garde , qui ne la quittoit point , avoit beaucoup de peine à la calmer. Mais , ce qui m'a toujours paru très-singulier & inexplicable , c'est que toutes les fois qu'une personne de la maison , qui lui étoit attachée par la plus étroite amitié , étoit dans sa chambre , elle reposoit d'un sommeil tranquille , sans être effrayée par la vue d'aucun fantôme. Lors même que cette personne étoit dans sa chambre sans qu'elle le fût , elle jouissoit de la même tranquillité.

2°. Pour détruire l'atonie dominante dans toute la constitution , les premiers remèdes sont sans doute les analeptiques , combinés avec les toniques ou les amers ; les préparations de fer , les teintures spiritueuses , les huiles essentielles ; les eaux de Spa , de Barège , de Balaruc , coupées avec le lait ; le bon vin vieux ; l'eau à la glace & les bains froids.

Les analeptiques , dans une constitution épuisée , donnent à l'estomac une tâche à

## 148 SECONDE PARTIE

remplir au dessus de ses forces, s'ils ne sont combinés avec les amers : c'est toujours sur le degré de force de l'estomac, & sur-tout sur la nature des suc digestifs, que l'on doit mesurer la dose & la qualité des alimens. La réparation ou l'entretien auxquels ils sont destinés, sont certainement incomplets, si l'on ne suit pas ce principe.

Parmi les amers, le fiel de bœuf, l'écorce d'orange amère, la racine de gentiane, les sommités d'absynthe & de centauree, la camomille romaine, les feuilles d'oranger, le quinquina, sont ceux qui réussissent le plus constamment. Ces remèdes fortifient les nerfs de l'estomac & des intestins, les disposent à la sensibilité d'une manière plus heureuse. Ils font d'autant plus de bien, que souvent les nerfs de ces organes sont les plus affectés. Ils ont encore l'avantage de produire des digestions qui rétablissent insensiblement l'équilibre dans la masse du sang, en y portant un chyle mieux élaboré; les humeurs muqueuses & flegmatiques sont changées par le même moyen.

### SECTION III. 149

Si ces substances échauffent trop, il faut les incorporer avec les gommeux, les extraits de plantes nitreuses, ou y joindre des acides végétaux, même les minéraux : l'élixir de vitriol convient beaucoup dans ce cas.

Les préparations de fer ont la vertu fortifiante au plus haut degré : *Sydenham* préféroit la limaille de ce métal. Elle produit souvent de l'agitation dans les tempéramens très-irritables ; c'est pourquoi il y joignoit son *laudanum* liquide.

Les eaux minérales ferrugineuses sont d'un usage très-heureux.

Le quinquina est le premier des remèdes toniques & fortifiants ; c'est celui qui échauffe le moins, & dont l'usage est le plus généralement reconnu pour accroître d'une manière durable les forces de toute la constitution ; il rend aux fibres musculaires leur *tenor mediocris & constans*.

C'est sans doute cette vertu qui le rend propre à combattre avec tant de succès toutes les maladies dont la marche est marquée par des retours périodiques.

K iij

## 150 SECONDE PARTIE.

Les teintures spiritueuses, les huiles & les baumes essentiels, ne conviennent pas dans tous les cas ; ils ne sont utiles que quand il y a résolution des forces dans les organes précordiaux ; ils rappellent la vie dans ces organes , & y rétablissent l'équilibre , en faisant révulsion des forces concentrées dans des parties éloignées. Si l'atonie est générale , il faut éviter l'usage de ces remèdes ; ils aggravent la foiblesse constitutive, & laissent moins de ressources pour y remédier.

Les eaux de Spa , de Barège , de Balaruc , sont des toniques appropriés ; mais il faut en interrompre l'usage quand ils portent les humeurs à la tête. M. Tiffot a observé qu'elles enivroient quand on les prenoit mal-à-propos \*.

---

\* Cette ivresse doit être attribuée au gaz qui se détache de ces eaux , & qui se porte à la tête , comme celui du vin de Champagne. C'est ce gaz qui donne la vertu à la plupart des eaux minérales , par la volatilité que le transport fait souvent évaporer. C'est ce gaz enfin que l'on n'imitera jamais dans les fabriques d'eaux minérales artificielles.

Le bon vin est très-propre pour fortifier l'estomac ; mais M. Whytt remarque qu'il faut le prendre à jeun : il produit, dit-il, un effet plus marqué ; il facilite les opérations de l'esprit , il dispose l'estomac à de bonnes digestions, il communique une force expansive dans tout le corps , dont l'effet se ressent à l'instant ; enfin il peut tenir lieu de quinquina aux *enfants*, aux personnes d'un tempérament foible : mais le remède de M. Whytt, excellent en Angleterre , réussiroit moins généralement dans les climats tempérés, & produiroit, dans les pays chauds , un effet contraire à l'intention du Médecin.

L'eau à la glace est un tonique très-sûr, & dont l'effet est reconnu dans les maladies aiguës comme dans les maladies chroniques ; mais c'est un stimulant trop actif, quand les nerfs sont disposés à une irritabilité trop prompte.

Le bain froid est le fortifiant le plus actif ; il agit sur tout le système vasculaire & nerveux extérieur , avec une activité très-prompte , & communique de proche

K iv

## 152 SECONDE PARTIE.

en proche, une force tonique dans les vaisseaux, qui souvent porte le sang à la tête, à la poitrine ou sur d'autres organes inférieurs avec impétuosité; mais on peut prévenir ces accidens en se faisant faire sur tout le corps, des frictions avec des linges imbibés d'eau-de-vie de lavande, ou bien en se livrant à l'exercice à l'instant même qu'on sort du bain.

L'exercice est très-essentiel pour augmenter les forces, & faciliter les digestions; les frictions sur les extrémités & sur l'épine du dos, faites avec des linges ou des flanelles imprégnés de vapeurs aromatiques, peuvent fortifier & suppléer à l'exercice \*.

Les rapports entre les différentes dégénération des humeurs, & l'état d'atonie & de mobilité dominante qu'elles amènent lentement dans toute la constitution, est subordonné à la nature, & au degré de la

---

\* C'est pour suppléer à cet exercice que les Indiens indolens se font frotter & masser tout le corps par leurs esclaves.

dégénération des humeurs ; & ce n'est qu'en entrant dans un détail profond sur chaque vice en particulier , que l'on peut calculer son influence sur les mouvemens vicieux des nerfs.

Trois observations que je vais rapporter suffiront pour prouver combien la dégénération des humeurs influe sur le système nerveux , & combien il faut s'éloigner quelquefois du traitement des maladies nerveuses en général , pour détruire la cause qui les produit.

#### Ire OBSERVATION.

Une Demoiselle de trente ans , ou à peu près , qui avoit passé une grande partie de sa vie au couvent , étoit sujette , depuis long-temps , à des fièvres bilieuses qui étoient accompagnées de spasmes & de contractions nerveuses générales. Les convulsions annonçoient chaque redoublement de cette fièvre , dont la marche étoit semblable à celle des fièvres bilieuses ordinaires ; elle se terminoit par des évacuations bilieuses très-abondantes.

Je la traitai d'une de ces fièvres, en lui faisant prendre de l'orangeade pour boisson ordinaire, & du nitre avec la crème de tartre, à petites doses, mais souvent répétées : la fièvre finit, mais les spasmes & les contractions nerveuses ne furent que peu diminuées : une foiblesse générale accabloit la malade, une profonde mélancolie la dominoit; elle avoit presque toujours mal à la tête; un dégoût habituel, un fréquent mal de gorge, une soif continuelle. Je m'aperçus qu'elle avoit la bouche en mauvais état; elle étoit très-échauffée, & ses gencives étoient gonflées & livides. Quelques taches violettes qui parurent au cou, achevèrent de me convaincre qu'un vice scorbutique \* étoit la cause de la maladie nerveuse.

Je la traitai en conséquence; elle prit le

---

\* Le vice scorbutique n'est peut-être qu'une dégénération alcaline de la bile. Ce système ne seroit pas facile à prouver; mais on pourroit au moins démontrer que les tempéramens bilieux sont plus sujets à cette maladie, & qu'ils en éprouvent des effets bien plus rapides.



jus des plantes anti-scorbutiques, & la décoction des bourgeons de sapin de Russie; je lui ordonnai un régime absolument végétal, & elle fut radicalement guérie. Les symptômes vaporeux diminuèrent en proportion des symptômes scorbutiques; la mélancolie se dissipa, & l'ame fut débarrassée des idées noires qui l'avoient si longtemps fatiguée.

## II<sup>e</sup> OBSERVATION.

Une Demoiselle de cinquante-huit à soixante ans, d'un tempérament bilieux, éprouvoit depuis plus de douze ans des douleurs très-vives qui se faisoient ressentir dans presque tout le corps, mais sur-tout dans les extrémités inférieures & à la tête; des taches scorbutiques avoient souvent paru pendant ce laps de temps, les foiblesse & les syncopes étoient fréquentes; l'appétit étoit foible, les digestions pénibles; les vents la fatiguoient beaucoup, le ventre étoit très-fermé. Depuis à-peu près six mois, les extrémités inférieures étoient absolument paralysées; la vie sembloit can-

tonnée dans les viscères, & n'avoir que peu d'activité & de développement.

La malade étoit dans cet état, lorsque je fus appelé : depuis dix ans elle avoit pris des remèdes dépuratifs à-peu-près de toute espèce, & sur-tout des anti-scorbutiques. Le peu de succès que ces derniers avoient eu ne me découragea point, étant dans la certitude que le vice scorbutique avoit produit les désordres nerveux & les autres symptômes. Je me décidai à l'usage des mêmes moyens : je prescrivis un régime végétal ; & pendant deux mois entiers, j'employai la plus grande partie des anti-scorbutiques, avec autant de soin & de combinaison qu'il me fut possible. J'eus la douleur de les voir échouer tous ; ils n'avoient pas même suspendu le progrès de la maladie : je la crus alors au dessus des ressources de l'art ; cependant le désir de soulager cette pauvre malade, plutôt que l'espoir de la guérir, m'empêcha de l'abandonner ; & ayant supprimé tous les remèdes ci-dessus, dont je n'avois que trop reconnu l'inutilité, je lui recommandai de boire de

l'eau saturée d'air fixe : elle suivit mon conseil , & quelques jours après elle se sentit un peu mieux ; je l'engageai à continuer , & même à en prendre trois lavemens par jour ; le mieux se soutint , & s'accrut au point qu'en trois mois elle fut radicalement guérie.

Je lui fis continuer encore trois mois après être guérie , le même remède , & l'ai fort engagée à en prendre de temps en temps par reconnoissance.

### IIIe. OBSERVATION.

Une Dame d'environ quarante-huit ans, d'un tempérament flegmatique , ayant passé, depuis dix ou douze ans, le temps critique , étoit attaquée, depuis cette époque, d'une maladie cruelle , dont on étoit bien loin de soupçonner la cause.

Quelques mois après la suppression totale de ses règles , elle éprouva des difficultés d'uriner ; elle ressentait des douleurs très-vives dans la région des reins ; elles se prolongeoient quelquefois dans différentes parties du bas-ventre , & s'étendoient jus-

ques dans les cuisses & les jambes. Les urines dépofoient quelquefois un limon très-rouge , & alors les reins étoient brûlans comme du feu : d'autres fois elles dépofoient une quantité confidérable de glaires : les mouvemens , en marchant , étoient pénibles & fouvent douloureux.

Tout le genre nerveux étoit d'une mobilité extrême ; les fpâmes , dans différentes parties , très-fréquens ; la plus légère caufe , ou phyfique , ou morale , y donnoit lieu : l'ame éprouvoit le même ébranlement , & la plus légère fenfation de peine ou de plaifir , la livroit à des efforts qui lui étoient funeftes.

Tous ces accidens n'étoient que le prélude d'accidens beaucoup plus graves , qui fe renouveloient tous les trois ou quatre mois , depuis à-peu-près dix ans : quand ils arrivoient , la malade éprouvoit un feu dévorant dans les reins , une douleur déchirante dans le côté du ventre , tantôt à droite , tantôt à gauche. Ces douleurs alloient toujours en croiffant ; la première heure , elles étoient moins vives ; mais la feconde , elles

devenoient affreuses, & finissoient par les convulsions. La seconde heure révolue, à la minute toutes les souffrances finissoient. La malade restoit deux heures entières sans rien ressentir qu'une très-grande foiblesse : ces deux heures de calme écoulées, la même scène recommençoit, & se renouveloit ainsi successivement pendant trois jours entiers ; le premier, les douleurs étoient moins fortes ; le second, elles l'étoient davantage, & le troisieme encore plus.

Après que ces trois journées s'étoient ainsi écoulées dans les douleurs & les souffrances, sans qu'aucun secours pût les calmer, les ralentir ni changer leur marche, la malade restoit dans une foiblesse excessive : les facultés de son ame étoient affoiblies pendant ces accès affreux. Les urines étoient fort claires avant l'attaque dont elles étoient le signal.

Ce fut après un de ces accès, dont je fus témoin, que je commençai le traitement : je vis, du premier coup-d'œil, que les accidens nerveux n'étoient que symp-

tomatiques : je vis que le principal siège de la maladie étoit dans les reins : j'y soupçonnais de la suppuration; les urines m'avoient semblé l'indiquer ; mais j'étois très-embarrassé sur la manière de traiter cette maladie.

Je me décidai pourtant , étant persuadé qu'une dégénération muqueuse du sang , étoit la cause éloignée de la maladie , & que peut-être des graviers dans les reins en étoient la cause prochaine.

J'employai , en conséquence , des fondans végétaux & minéraux , tels que le raifort , la saponaire , la ciguë , les baumes naturels , les préparations de fer , les purgatifs très-actifs. Arrivé à l'époque où l'accès avoit coutume de revenir , je fis prendre le quinquina à très-haute dose , afin de rompre la chaîne des mouvemens qui ramenoient cette maladie.

Tous ces remèdes n'eurent qu'un succès éphémère ; ils retardèrent l'accès de trois mois , mais il revint avec autant de force qu'avant. Pendant ce dernier accès , j'essayai toutes sortes de remèdes calmans : ils n'eurent aucun succès.

Dans

Dans l'intervalle qui s'écoula entre les deux derniers accès , la malade n'ayant rendu ni pierre ni gravier , mais ayant évacué une quantité énorme de glaires par les selles & par les urines , pendant l'usage des remèdes que j'avois employés , je me décidai à les continuer ; mais , soupçonnant alors quelque vice caché dans la masse du sang , je prescrivis des bains tièdes ; & les douleurs étant toujours aussi cuisantes dans la région des reins , je cherchai à faire révulsion du vice qui s'étoit fixé sur ces organes.

Je fis faire en conséquence des frictions sur les cuisses avec la teinture de cantharides ; elles produisirent à-peu-près l'effet d'un vésicatoire : les petites vésicules auxquelles elles donnèrent lieu se terminèrent par des dartres.

Ayant fait cette découverte , je changeai le traitement : je continuai cependant les bains , prendre des bouillons composés avec les plantes dépuratives & les écrevisses. Ces remèdes firent sortir des dartres en abondance sur les cuisses & les jambes,

L

J'employai une ample boisson d'infusion de cresson ; j'y joignis le jus de plantes dépuratives , & je purgeai très-souvent avec des pilules de Belloste, ou la tisane de vinache.

Ce traitement dura à-peu-près quatre ou cinq mois ; les dartres disparurent , & avec elles tous les accidens auxquels elles avoient donné lieu : il y a quatre ans que ce traitement a été achevé , & la cure ne s'est pas démentie.

Les fleurs blanches sont trop communes & influent trop puissamment sur les maladies nerveuses , pour n'en pas dire deux mots.

Leur cause est toujours une dégénération muqueuse du sang, avec relâchement dans les vaisseaux lymphatiques de la matrice , & inertie dans cet organe.

Les symptômes essentiels de cette maladie sont les tiraillemens de l'estomac , les lassitudes dans les bras , les jambes & les cuisses , & enfin , l'affoiblissement de tout le corps.

Mais le premier & le plus particulier



symptôme de cette maladie , doit éclairer sur le traitement ; il indique que c'est sur les digestions que les premiers moyens doivent porter. C'est en changeant leur nature qu'on parviendra à corriger celle du sang, & à y rétablir l'équilibre nécessaire.

Quoique ce moyen puisse être envisagé comme général dans le traitement de toutes les maladies , cependant il est applicable plus immédiatement au traitement des fleurs blanches.

Il faut donc chercher les remèdes qui produisent des digestions moins muqueuses ; rien ne m'a paru mieux opérer cet effet , qu'une combinaison de fiel de bœuf , de sel essentiel de quinquina , & d'extrait de gentiane.

J'observerai , à l'égard du fiel de bœuf , que c'est le plus grand remède que l'on puisse mettre en usage , toutes les fois que les sucs digestifs ne peuvent plus produire de digestions , ou qu'ils en produisent de mauvaises. Il a le double avantage de purger les premières voies des humeurs grossières qui les fatiguent , & d'en détruire la

cause; en se mêlant à la masse du sang , il y rétablit l'équilibre constitutif.

Ce médicament est trop peu connu , ou du moins trop peu usité en France : les Allemands en font beaucoup de cas , & s'en servent tous les jours avec les plus grands succès.

Son usage est susceptible de beaucoup d'extension , & ce remède peut devenir de la plus grande utilité entre les mains d'un Praticien ingénieux. Par exemple , dans les maladies chroniques ; si des obstructions ont détruit le jeu des viscères du bas-ventre , & qu'il leur en reste à peine assez pour qu'ils remplissent leurs fonctions , la vie du malade est alors réduite aux mouvemens pénibles de ces organes ; & pour entretenir ce reste de mouvement , il faut diriger tous les moyens vers l'estomac , afin que des digestions artificielles fournissent aux besoins de la nature , qui ne peut plus se suffire. On entretiendra ainsi les différentes fonctions des viscères ; & en combinant ce médicament si propre à favoriser les digestions , avec différens re-

mèdes appropriés à l'état des viscères , on peut parvenir par degrés à leur rendre toute leur énergie , & à détruire des maladies que l'on regarde communément comme incurables,

Cependant il est difficile de décider jusqu'à quel point il est possible de pousser la cure de ces sortes de maladies ; mais si tous ceux qui pratiquent l'art de guérir ufoient de prévoyance , on ne verroit pas tant de victimes de l'hydropisie , à la suite des obstructions, lorsqu'il étoit possible d'étendre encore leur vie dans un assez long avenir , en empêchant les obstructions de se multiplier & de s'accroître.

Les remèdes fondans & toniques conviennent dans le traitement de cette maladie ; le raifort sauvage , rapé & pris en guise de moutarde , aide à dépurar la masse du sang , des parties muqueuses qui détruisent les forces toniques de la matrice.

Les remèdes externes , tels que les injections , les fumigations , peuvent être de quelque utilité. L'état de relâchement & d'inertie de la matrice , qui produit une

espèce de catarrhe sur ce viscère , indique ces moyens ; mais il ne faut pas les employer comme remèdes curatifs ; les fleurs blanches ne doivent pas se guérir trop promptement.

La tisane que l'on doit employer constamment dans le traitement de cette maladie , c'est la décoction de bourgeons de sapin de Russie , à laquelle on ajoute une petite dose de sel neutre quelconque , afin d'en obtenir plus de parties résineuses.

Ce remède est d'autant plus sûr , qu'il a la propriété particulière de guérir un vice qui souvent se confond avec les fleurs blanches , & en impose aux gens de l'art.

Les pertes sanguines tiennent de près aux causes qui produisent les fleurs blanches ; mais leur traitement exige un détail trop long pour me permettre de m'y livrer.

Je me contenterai de dire que l'on guérirait beaucoup plus souvent ces maladies , à quelques époques que les femmes en soient tourmentées , si l'on comptoit moins sur les saignées & les astringens , & si l'on s'attachoit davantage à détruire les humeurs

glaireuses & flegmatiques qui dominent dans le sang, & qui, se déposant continuellement sur la matrice, détruisent le ton nécessaire à cet organe, & changent insensiblement sa vitalité naturelle.

La saignée est d'autant plus dangereuse dans le traitement de cette maladie, qu'elle est souvent la cause éloignée qui la produit.

Si la vertu des astringens ne se détruit pas dans les premières voies, elle ne peut qu'augmenter la cohésion des fibres qui composent les vaisseaux de la matrice, & par cet effet, retarder quelquefois les pertes; mais leur action ne portant pas sur la cause de cette maladie, ils ne la guérissent jamais : ils peuvent même la rendre incurable, en donnant plus de consistance aux humeurs glaireuses, qui produisent, avec le temps, des engorgemens, des skirres ou des polypes dans cet organe.

## OBSERVATION.

Une femme de quarante-cinq ans, à l'époque du temps critique, qui avoit eu trois enfans, étoit d'un tempérament san-

guin-flegmatique ; elle avoit toujours été assez mal réglée, ce qui avoit depuis longtemps fait soupçonner une maladie de matrice. Les soupçons s'étoient fortifiés dans la suite, par les douleurs qui se firent ressentir dans ce viscère. Les fleurs blanches étoient habituelles ; assez souvent la malade avoit des pierres en rouge, & les douleurs alors étoient beaucoup plus considérables. Les reins souvent étoient douloureux, les urines très-pâles ; il y avoit de temps à autre des accès de fièvre qui durent plusieurs jours, l'estomac faisoit mal ses fonctions, les glaires dont il étoit rempli les rendoit difficiles & de mauvaise nature ; les appétits étoient bizarres ; les coliques très-fréquentes ; le ventre étoit constamment resserré ; une foiblesse & une sorte de lassitude habituelle rendoient les mouvemens pénibles ; les nerfs étoient dans un mauvais état ; les spasmes & les convulsions les agitoient souvent, dans les intervalles où de plus fortes crises laissoient à la malade quelque tranquillité. Ces crises du genre nerveux se manifestoit par des contractions dans le

**bas-ventre** : bientôt après les convulsions devenoient générales; le sentiment se perdoit alors , ainsi que le mouvement, & cet état pénible duroit quelquefois plusieurs heures.

On avoit dans le principe envisagé cet état comme dépendant d'une irritation de la matrice : en conséquence on avoit employé beaucoup de saignées , de bains, & des remèdes adoucissans & calmans.

Dans la suite on avoit craint un ulcère. Enfin , après s'être assuré de l'état interne de la matrice , on avoit décidé unanimement qu'il existoit un polype assez considérable : on prescrivit en conséquence les remèdes préliminaires de l'opération que l'on avoit décidé de faire par la ligature. L'époque fixée pour la tenter étant arrivée, on employa toutes sortes de moyens pour y réussir, mais ils furent tous vains. Je fus consulté quelque temps après sur les symptômes nerveux qui existoient toujours. J'annonçai que pour guérir les maux de nerfs, il falloit en détruire la cause qui étoit fixée dans la matrice.

J'ajoutai que je croyois qu'il existoit une espèce de fungus ou empâtement glaireux qu'il seroit possible de détruire par les fondans, & qui ayant réussi, les symptômes nerveux se dissiperoient sans autre moyen.

Je calculai qu'il y avoit deux indications à remplir pour guérir radicalement cette maladie.

La première, de dénaturer absolument les digestions qui étant toujours glaireuses, entretenoient un germe de fermentation muqueuse dans la masse du sang, & ajourtoient chaque jour à la maladie qu'elles avoient produite dans la matrice.

La seconde, d'employer des moyens locaux, afin de fondre & diviser les matières nuisibles qui fatiguoient la matrice, & de rendre à cet organe le ton & la vie qu'elles lui avoient fait perdre.

Pour remplir la première indication, je commençai par l'usage des jus d'herbes dépuratives ; j'y ajoutai dans la suite les herbes aromatiques, telles que le serpolet, la marjolaine.



J'employai des bouillons composés avec les écrevisses & le corbeau.

Je mis encore en usage le fiel de bœuf combiné avec un peu de sel de quinquina.

La boisson ordinaire de la malade étoit une décoction de racine de raifort sauvage ; je lui en faisois prendre aussi de rapée, en guise de moutarde, à tous ses repas.

Pour satisfaire à la seconde indication, j'eus recours aux injections composées avec une légère dissolution de sublimé corrosif ; quelquefois je me servois d'une injection d'eau de Barèges, de lavemens de café, quand les douleurs étoient trop fortes. J'appliquai sur le bas-ventre des cataplasmes anodins, ou je faisois donner des lavemens de lait avec les gouttes d'Hoffmann, quelquefois l'opium.

Le régime que j'ordonnai, étoit les viandes noires, les œufs, ayant soin d'en ôter le blanc ; sur-tout le gibier, les fruits mûrs, le vin blanc, & du café à l'eau.

Je défendois sur-tout la soupe, les farineux, les viandes blanches, le poisson & les légumes.

Deux mois après l'usage de ces moyens combinés , les accidens diminuèrent beaucoup ; & quatre mois après les avoir commencés , la guérison fut parfaite , les matières étrangères ayant été fondues ou entraînées par lambeaux par le moyen des injections.

Les accidens nerveux ne furent pas plus rebelles que les autres symptômes , ils cédèrent à proportion que la cause qui les produisoit s'affoiblissoit ; & enfin la santé redevint aussi florissante que jamais.

Pour détruire la tendance à la congésion des humeurs sur le cerveau , ou la concentration des mouvemens nerveux sur cet organe ,

1°. Il faut modifier l'extrême sensibilité des nerfs du cerveau ;

2°. Rétablir dans toute la constitution un degré constant de sensibilité & de mobilité moyenne ;

3°. Faire révulsion de la direction , soit des humeurs , soit des mouvemens nerveux qui se portent sur l'origine des nerfs.

I. Les remèdes antispasmodiques sont les

plus propres à modifier l'extrême sensibilité à l'origine des nerfs : & c'est par les plus doux médicamens de cette classe qu'il faut commencer leur usage.

Les infusions de feuilles de millefeuille, de fleurs de chèvre-feuille, de fleurs de tilleul, de feuilles d'oranger, sont des remèdes très-appropriés dans ces cas.

Les eaux distillées de fleurs d'orange, de menthe, de mélisse, de lis, les eaux spiritueuses, &c.

Après ces remèdes, on peut en employer de plus énergiques ; tels sont la valériane sauvage, le camphre, le musc, la rhue, l'assa-fœtida.

Les remèdes qui n'ont qu'une vertu antispasmodique légère, changent doucement l'irritabilité des nerfs ; ils leur impriment un nouvel ordre de sensibilité, tandis que des remèdes plus actifs occasionnoient des commotions auxquelles les nerfs ne sont déjà que trop accoutumés ; ils augmenteroient tous les désordres nerveux, comme on le voit arriver lorsqu'on emploie les

essences, les esprits, les sels volatils, dans des cas de mobilité extrême.

Les fleurs de chèvre-feuille sont de légers calmans qui conviennent dans les cas où l'on craint d'échauffer, & où il est important de calmer la trop grande irritabilité des nerfs.

Les feuilles d'oranger ont beaucoup plus de vertu ; elles ont acquis une grande réputation depuis quelques années : MM. *Van-Swieten, Stork & de Haen* s'en sont servis avec beaucoup de succès, dans le traitement de toutes les maladies convulsives.

La valériane sauvage a eu encore beaucoup plus d'éloges ; elle a été regardée comme un véritable spécifique : elle rassemble plus d'observations en sa faveur, que tous les autres remèdes antispasmodiques. MM. *Columna & Marchand* ont donné beaucoup de célébrité à ce remède.

Le camphre & le musc ont une action bien connue sur les nerfs ; mais ils doivent être sagement administrés.

Le castoreum est de tous les remèdes antispasmodiques celui qui mérite le moins de confiance \*.

L'assa-foetida réussit très-bien quand il y a des vers dans les intestins, & sur-tout si on l'associe à la valériane sauvage. Son usage occasionne quelquefois des bluètes devant les yeux.

Si ces remèdes ne sont pas suivis d'un succès complet, on emploiera des moyens qui puissent augmenter la sensibilité dans les organes qui jouissent d'une forte sympathie avec le cerveau, afin d'obtenir la révulsion des mouvemens d'irritation fixés sur ce viscère. Rien n'est plus propre à produire cet heureux effet que des lavemens âcres, ou des frictions sur les jambes avec la teinture des cantharides.

II. Pour rétablir dans toute la constitution un degré moyen de sensibilité & de mobilité, il faut employer une alternative assidue de bains tièdes & de bains froids,

---

\* M. Venel prétendoit qu'il n'en avoit aucune.

de lavemens chauds & de lavemens à la glace, l'exercice à cheval ou en voiture, de longues courses à pied, quand les forces le permettent, les frictions sèches & le repos, les plaques d'aimant; l'électricité, &c. \*

---

\* L'examen de la méthode de M. Mesmer dans le traitement des maladies, semble annoncer qu'il emploie l'aimant, & l'aimant peut-être électrisé.

L'électricité & le magnétisme ont été considérés comme des fluides analogues entre eux, & peut-être sont-ils les mêmes: ils ont peut-être aussi plus que de l'analogie avec le prétendu fluide nerveux; il est possible que la même cause qui attire le fer, qui fait gronder la foudre, fasse mouvoir & sentir l'homme.

C'est ce qu'on avoit reconnu avant M. Mesmer. Si M. Sauvage avoit voulu envelopper ses découvertes du voile du mystère, elles auroient été jugées sublimes & beaucoup plus étonnantes encore qu'elles n'ont paru lorsqu'il les a publiées: mais ce grand homme ne cherchoit à surprendre les secrets de la nature que pour les divulguer à l'univers: tel doit être la conduite d'un Médecin digne de l'art qu'il professe.

M. Mesmer au contraire promène son secret de contrée en contrée, de ville en ville; & en voyageant ainsi philosophiquement, il semble s'être imposé la loi de le garder par-tout. Il se plaint cependant qu'il

La

La chaîne des mouvemens qui perpétuent la sensibilité vicieuse d'un organe, est toujours d'autant plus forte, que l'habitude de ces mêmes mouvemens est

---

lui a été dérobé tout récemment dans la capitale. Si cela est, nous présumons qu'il sera bientôt public (s'il mérite de l'être), puisqu'il est au pouvoir d'un Médecin. Quoique la curiosité du Public soit fort ralentie à ce sujet, les Médecins ne le recevront pas moins avec reconnoissance, s'il peut être de quelque utilité à leur art, & l'enrichir d'une découverte utile.

On avoit jadis employé l'aimant ordinaire, mais il n'avoit pas produit de grands effets. Le remède de M. Mesmer en produit, dit-on; mais la manière d'agir nous semble si peu sûre, si peu fidèle, qu'il ne peut mériter à son Auteur qu'un succès éphémère, équivoque, & clandestin.

1°. Il n'opère pas sur tous les individus.

2°. Il agit sur quelques-uns malheureusement. Cela est prouvé par l'exemple d'un homme à demi sourd, amené à M. Mesmer, qui, après avoir été touché à l'oreille, est devenu plus sourd qu'auparavant, &c. &c.

3°. Ce remède ne peut agir que sur les maux de nerfs, & ne guérit que quelques symptômes de ces maladies.

M<sup>lle</sup> Ch\*\*\* attaquée d'une espèce de tympanité, après avoir employé plusieurs remèdes inutilement, fut consulter M. Mesmer, qui, en la touchant sur le ventre, lui fit rendre beaucoup de vents, & la sou-

M

plus constante; & les commotions qu'elle produira seront plus vives & plus rapprochées, suivant que la sensibilité & la mobilité s'éloigneront davantage de leur équilibre constitutif & inhérent à chaque organe.

Les mouvemens organiques ont besoin d'un équilibre parfait pour conserver l'intégrité de leurs fonctions, de même qu'il est indispensable pour assurer la justesse des opérations de l'ame; & quand cette harmonie est détruite, il en résulte toujours des désordres plus ou moins apparents, soit au physique, soit au moral.

Les remèdes que j'ai prescrits ci-dessus produisent sans doute d'heureux effets, en dirigeant la sensibilité dans des sens oppo-

---

lages; mais les vents étant reproduits bientôt après, elle eut recours une seconde fois à M. Mesmer, qui ne lui procura encore qu'un soulagement momentané, son remède ne pouvant agir sur la cause de la maladie. Cette Demoiselle s'est confiée depuis aux soins d'un Médecin, qui, sans la toucher, l'a guérie, & délivrée pour toujours des attouchemens de M. Mesmer.



ses, d'où il résulte une nouvelle chaîne de mouvemens qui, sans être ceux que la nature desire, la ramènent pourtant à l'état qui lui est convenable.

III. On établira la révulsion des humeurs, ou la concentration des mouvemens nerveux qui se dirigent sur l'origine des nerfs ou sur d'autres organes, par les calmans, les rafraîchissans, les saignées, les sangsues, les sétons, les sinapismes, les vésicatoires, les cautères, les ventouses scarifiées, les bains de pieds, les lavemens âpres, & les demi-bains, &c.

Mais tous ces remèdes exigent beaucoup de sagacité dans le choix, & d'intelligence dans l'administration.

La tendance des humeurs vers le cerveau, annonce une grande effervescence dans le sang. Les délayans, les calmans, sont les remèdes convenables dans ce cas.

Le nitre, les gommeux & le camphre, les lavemens rafraîchissans, calment la trop grande effervescence du sang, & empêchent ses *raptus* vers le cerveau. L'air

M ij

frais & libre, tel qu'on le respire à la campagne, est encore d'une grande ressource ; il détend le spasme & l'éretéisme de la peau, & facilite une circulation plus égale ; il tempère la chaleur du sang, en se trouvant en contact avec ses molécules pendant le temps de l'inspiration ; il se charge par ce moyen des vapeurs ignées qui l'agitent : effet que n'auroit pu produire un air déjà chargé de parties hétérogènes, tel que celui qu'on respire dans les grandes villes.

Les sétons, les vésicatoires, les saignées, &c. conviennent dans un vice particulier des humeurs, où il est indispensable de faire révulsion de l'humeur qui se porte sur quelque organe intérieur essentiel à la vie. Ces remèdes ont le double avantage d'agir comme évacuans révulsifs, & comme irritans. Cette vertu irritante ne doit point effrayer, même dans les cas où il y a déjà un éretéisme fixé sur quelque partie. Le vésicatoire, en l'appliquant sur une partie éloignée de celle où l'irritation

est concentrée, agira comme révulsif de ces mouvemens d'irritation. L'irritabilité locale qu'il produira dans sa sphère d'action, attire, par l'analogie de ses mouvemens, les mouvemens similaires, & les augmente en raison inverse de la diminution des premiers; & par ce moyen rétablit une espèce d'équilibre dans les mouvemens nerveux.

C'est là sans doute la manière d'agir des lavemens âcres, & de l'émétique que l'on y ajoute à haute dose, quand on administre ces remèdes dans les affections soporeuses ou apoplectiques. Il m'a toujours réussi dans ces cas avec la même confiance.

Et une preuve encore de cette théorie, c'est que si on donne l'émétique par le haut, dans ces sortes de maladies, & que le malade n'ait pas l'estomac rempli d'alimens ou d'humeurs, on augmente tous les symptômes de l'apoplexie, parce que le cercle d'action de l'émétique s'étendant jusqu'au cerveau, par une forte sympa-

## 182 SECONDE PARTIE.

thie, il donne une nouvelle force d'irritation aux mouvemens qui s'étoient concentrés sur cet organe \*.

Les bains de pieds, les demi-bains, peuvent faire révulsion, soit des mouvemens nerveux, soit des mouvemens des humeurs qui se portent vers la tête : ces moyens, en fixant une plus grande quantité de sang dans les parties inférieures, diminuent la tendance vers la tête, & empêchent ces effets funestes.

---

\* Ce remède peut produire encore un autre accident dans ces cas, c'est celui de porter le sang à la tête ; mais on peut l'éviter en faisant ouvrir la jugulaire pendant l'action du vomitif ; ou bien en appliquant des sangsues sur différentes parties de la tête & du cou.



## SECTION QUATRIÈME.

### *Des Maladies nerveuses des femmes enceintes.*

**S**I les femmes doivent paroître intéressantes, c'est sans doute dans l'instant où elles sont prêtes de mettre au jour le dépôt précieux que la nature leur a confié pour se régénérer elles-mêmes, & donner aux hommes de nouveaux objets de tendresse & de plaisir. Le doux sentiment que les enfans inspirent dans leurs premières années, se fait sentir d'avance à l'aspect d'une femme enceinte. Mais à combien de dangers, d'inquiétudes, de souffrances cette tendre mère n'est-elle pas exposée ! combien ne voyons-nous pas tous les jours de suites funestes de son imprudence ou de sa sensibilité ! Je l'ai déjà dit, la mobilité des nerfs, & par conséquent la sensibilité de ces organes, est infiniment plus grande dans les femmes que dans les hommes. Cette mo-

M ix

bilité, cette sensibilité s'augmente au plus haut degré pendant le cours de la grossesse ; l'état de la matrice étant absolument changé , influe puissamment sur l'irritabilité générale du système nerveux : c'est alors que les femmes ont besoin de tous les soins, de toute l'attention de ceux dont elles partagent le sort, & dont elles sont destinées à faire le bonheur. Elles ne sont plus , pour ainsi dire , maîtresses d'elles-mêmes ; elles ne s'appartiennent plus ; elles sont toutes à la nature , qui a besoin de toutes leurs facultés & de toute leur existence. Quelle autre preuve faudroit-il de l'empire absolu des sens, & de la sensibilité nerveuse sur leur ame & sur leur volonté , que ces larmes inquiètes & inattendues , ce desir actif qui ne peut déterminer lui-même son objet , & se porte au hasard sur les choses les plus bizarres ; ce changement général qui survient dans leurs habitudes, leurs appétits & leurs goûts ? Dans cet état, elles exigent en même temps les secours d'une Médecine prévoyante, & les regards pénétrants d'un Physicien éclairé.

Quels accidens n'a-t-on pas vus résulter, dans la Capitale même, du défaut de conseils & de soins dans la grossesse des femmes ? On a vu se détruire ainsi les rejets les plus précieux, & des familles distinguées s'éteindre par l'ignorance, les méprises & les négligences du vulgaire, qui ne s'accoutume pas à regarder l'état des femmes enceintes comme un état d'incertitude, qui, s'il n'est pas une maladie réelle, en exige du moins tous les ménagemens.

C'est particulièrement parmi les femmes qui jouissent des avantages de la fortune & du rang, que ces ménagemens sont indispensablement nécessaires. Accoutumées, par l'abus même des richesses, à des alimens agréables, mais souvent dangereux, toute leur organisation se ressent de cette manière de vivre ; leur tempérament en est affoibli ; & cette délicatesse de traits, & cette vivacité de physionomie que nous remarquons avec tant de plaisir, sont elles-mêmes les preuves d'une ténuité de fibres & des nerfs que l'on ne remarque point dans les femmes qui prennent une

nourriture commune, mais solide, & qui se livrent sans cesse à des exercices grossiers, ou aux devoirs humbles, mais fatigans du ménage. Il faut donc changer, pour ainsi dire, leur constitution dès le commencement de leur grossesse, les ramener par degrés à une nourriture plus substantielle; & si l'erreur de notre imagination, le raffinement de notre luxe & de nos plaisirs, ne nous permet pas de retourner à la vie rustique des nos aïeux, tâchons du moins que nos femmes, plus aimables que leurs mères, transmettent à leurs enfans, avec leurs agrémens, des organes sains & bien conformés. Si, pendant la grossesse, il survient quelque dérangement qui provienne de la foible disposition de la mère, employons tous nos soins pour que l'enfant qu'elle nourrit dans son sein n'en soit nullement affecté.

Dans une telle circonstance, une femme prudente doit recourir aux conseils d'un Médecin attentif: c'est sur-tout dans les crises des nerfs qu'elle en aura besoin. Si les commotions qu'elles donnent ébranlent



toute la constitution d'une femme, quelle impression ne font-elles pas sur un foible germe qui ne peut se développer que dans la plus grande tranquillité des parties qui le renferment ?

Après avoir ainsi démontré la grande utilité que les femmes des villes peuvent trouver dans un Médecin-observateur, je vais tâcher de faire connoître les secours qu'il peut leur donner, selon les différentes espèces de symptômes nerveux qui peuvent survenir pendant la grossesse.

Quand le système particulier des viscères qui recèlent le fœtus pendant la grossesse éprouve quelque dérangement, il porte le trouble dans toutes les fonctions animales. Pour prévenir cet inconvénient, il faut employer plus de précautions que de remèdes ; il ne faut pas tout-à-coup changer le régime auquel la femme est habituée ; même en le reconnoissant nuisible : il faut apporter, dans les gradations de ce changement, les lumières d'un Médecin exercé ; il faut introduire peu-à-peu les alimens sains, les farineux nutri-

tifs de facile digestion, afin qu'on les puisse substituer entièrement aux ragoûts & aux autres mets dangereux, vers le temps où l'enfant en prenant plus de force, aura besoin d'une nourriture plus abondante, & que le tempérament délicat de sa mère ne pourroit lui fournir sans cette sage prévoyance.

Il arrive souvent qu'en négligeant un moyen si facile & si naturel, les femmes grosses éprouvent des langueurs d'estomac, de pénibles digestions qui causent de violens maux de tête, & un dérangement fâcheux dans les nerfs déjà trop faciles à irriter. Souvent encore, dans cette situation, l'ignorance vient ajouter à la maladie; on saigne imprudemment la femme souffrante, & on la prive d'une substance déjà trop difficile à régénérer chez elle: l'enfant ayant besoin d'une portion de sang pour subvenir à sa nourriture, on le prive d'une partie de sa subsistance.

Les maux de nerfs, dont les femmes enceintes sont attaquées, se rapprochent toujours de quelques-unes des espèces

dont j'ai parlé dans les sections précédentes. Mais, comme elles attaquent indistinctement un plus grand nombre de tempéramens, n'étant qu'accidentelles & dépendantes de l'état passager de la matrice, elles exigent des soins particuliers. Il sembleroit, au premier coup-d'œil, que les affections nerveuses des femmes enceintes devroient se rapprocher des vapeurs hystériques; cependant elles sont d'une autre nature, & souvent même ces dernières sont guéries par la grossesse, ou au moins suspendues.

Les femmes, dans leurs grossesses, sont disposées, comme je l'ai dit, à des impressions fortes. On ne peut les tenir trop en garde contre l'effor de leurs passions; les secousses qu'elles en ressentiroient leur seroient trop funestes. La nature médite ses travaux en silence; & le calme est nécessaire aux ouvrages qui sortent de ses mains.

La génération est un mystère que des hommes de génie ont inutilement voulu pénétrer; de nouvelles tentatives pour suprendre ce secret, ne présagent peut-être

que de nouvelles erreurs. L'électricité ouvre une vaste carrière aux Savans; il est à désirer que leurs efforts ne demeurent pas sans succès; les phénomènes de cet agent physique peuvent conduire par l'analogie à connoître quelques-uns des moyens que la nature emploie dans la génération, éclaircir nos doutes, & nous indiquer une meilleure route à tenir. On a déjà soutenu qu'en électrisant davantage avant l'œuvre de la génération, deux individus destinés à y coopérer, ils sont par ce moyen mieux disposés à la fécondité\*, & je ne suis pas éloigné de croire qu'en les électrisant sans commotion au moment même, on ne puisse détruire toutes les causes de stérilité qui ne proviennent pas du mécanisme des organes. Peut-être que l'électricité, en agissant au même instant sur deux individus en contact, y déve-

---

\* M. l'abbé Bertholon, dans son Ouvrage sur l'Électricité, rapporte qu'un Médecin de Lyon, ayant fait électriser un mari & sa femme qui n'avoient pu avoir d'enfans, deux mois après l'usage journalier de l'électricité, la femme est devenue grosse. . . .

loppe à peu près au même degré la sensibilité & la vie ; & communiquant par son effet aux différens organes, un ressort indépendant de leur constitution , il en peut résulter une sorte d'équilibre dans les mouvemens de la nature , favorable à ses desseins. Mes idées sur cet objet sont d'autant moins à négliger , que , si elles ne peuvent être aussi avantageuses qu'il y a lieu de le croire , du moins ne sauroient-elles être nuisibles.

Il faut maintenir la sensibilité des femmes enceintes dans une espèce d'équilibre , en réglant leurs occupations & leurs plaisirs de manière à les tenir dans un aussi grand éloignement du tumulte que de l'ennui , éviter tout ce qui peut leur causer des mouvemens trop brusques , ou jeter leur ame dans une langueur à laquelle elle n'a que trop de penchant. Un exercice modéré , des jeux qui ne captivent point l'esprit , la musique sur-tout , leur sont absolument nécessaires. Ce qui les environne doit respirer une gaieté douce , & les disposer à des idées riantes. A quoi peut

servir la fortune , si ce n'est à adoucir les souffrances de la vie, à en écarter les maux & les dangers ?

*Causes des Maladies nerveuses des femmes enceintes.*

LES causes éloignées de ces maladies, sont, comme nous venons de le faire sentir, un régime contraire au tempérament, une constitution affoiblie par la mollesse, les veilles, le défaut d'exercice & l'abus des plaisirs, les mauvaises digestions qui en résultent, &c. &c.

Les causes occasionnelles sont l'extrême mobilité & l'irritabilité générale des nerfs, augmentée par la disposition actuelle de la matrice.

La cause immédiate est l'action mécanique de la matrice sur les autres viscères du bas-ventre, dont la vie particulière est gênée par la grande extension de cet organe ; enfin, le changement passager qui en résulte dans le système d'équilibre de toutes les parties qui aboutissent au centre de cet organe.

*Symptômes*

*Symptômes des Maladies nerveuses des femmes enteintes.*

LES symptômes de ces sortes de maladies se rapportent presque tous au viscère qui en est la cause immédiate.

L'enfant se trouve gêné dans son accroissement, & fait sentir à la mère une sorte d'angoisse, une anxiété profonde; une vive douleur des nerfs y succède, & cause des tiraillemens qui se prolongent de la matrice jusques dans les cuisses; elles s'étendent jusqu'aux reins, & fatiguent par des souffrances qu'on auroit peine à décrire, jusqu'à la région du foie.

Tous les viscères du bas-ventre éprouvent des désordres plus ou moins marqués, en proportion de la sympathie qu'ils ont avec la matrice \*.

---

\* Les anciens Médecins, & principalement Hippocrate & Arétée, ont parlé des désordres qu'occasionnoient les différens états de la matrice, dans les organes sympathiques. Nous aurions pu accumuler des citations sur cette matière; mais nous pensons qu'elles seroient inutiles pour les Médecins, & ennuyeuses pour les gens du monde.

Alors l'estomac ne sauroit être disposé à recevoir des alimens ; les convulsions l'agitent & produisent des vomissemens pénibles ; la poitrine éprouve des resserremens qui, pour n'être qu'instantanés, n'en sont pas moins insupportables.

La tête est lourde & pesante, les yeux perdent leur éclat, la voix change, le cœur est agité par les palpitations ; les extrémités s'affoiblissent, elles éprouvent quelquefois de la douleur, & même des gonflemens : en un mot, les sens sont affaiblis, & semblent avoir perdu leur énergie.

Dans ces sortes de maladies, si les foibles, les syncopes, les pâmoisons, sont plus fréquentes que les convulsions, c'est que la matrice fait contribuer les autres organes à ces nouveaux besoins, & par-là diminue leur vitalité naturelle, & fait naître les différens accidens dont je viens de parler. Le système général de leur constitution étant changé, non-seulement elle influe sur tous les organes qui lui sont sympathiques, mais encore sur les passions qui y correspondent.



## SECTION IV. 195

### *Traitement des Maladies nerveuses des femmes enceintes.*

LE traitement offre quatre indications : 1°. l'état d'irritabilité de la matrice ; 2°. la disposition trop mobile de tout le genre nerveux ; 3°. les digestions fatigantes auxquelles il est essentiel de remédier , afin de protéger l'ouvrage de la génération ; 4°. les affections de l'ame qu'il faut modérer , & ramener la malade à une manière de vivre naturelle & substantielle.

#### §. I.

Il faut s'attacher à calmer l'irritabilité de la matrice , sans toucher à sa cause qui est trop connue pour ne pas exiger les plus grands ménagemens : on ne doit employer que les moyens les plus simples pour calmer son agitation , lorsqu'elle pourroit être funeste à la vie du fœtus , par sa violence , ou sa durée.

Les anti-spasmodiques légers suffisent ordinairement ; & s'ils ne produisent pas assez d'effet , on peut y ajouter les bains

N ij

tièdes. Le système nerveux, qui ne cherche qu'à rétablir la série des mouvemens dont il a besoin, seconde lui-même ces remèdes, sur-tout dans les jeunes femmes.

Mais, si la nature se refuse à ces premiers moyens, on doit soupçonner un vice caché antérieur à la grossesse, & qu'il faut rechercher, en examinant soigneusement le tempérament de la malade. C'est d'après cet examen que l'on doit établir une méthode de curation dont le plan sera raisonné sur le genre de vice qui affecte la matrice.

La variété infinie qui se trouve entre les différentes affections nerveuses qui proviennent de la matrice, exigeroit des détails qui ne peuvent trouver place dans cet ouvrage, & sur lesquels il faut s'en rapporter à l'expérience & à la pratique. Mais voici une observation générale qu'il ne faut pas perdre de vue : les Praticiens accusent trop souvent l'interruption des règles de tous les accidens qui arrivent dans les commencemens de la grossesse ; ils ne veulent pas s'accoutumer à regarder

la grossesse comme un état naturel à la femme ; & parce qu'elle est enceinte, on est persuadé qu'on ne sauroit lui faire verser trop de sang ; tandis que les femmes de la campagne , celles qui vivent dans des climats où la médecine n'a point encore fait de progrès , jouissent d'une santé parfaite pendant la grossesse , & accouchent heureusement sans jamais être saignées.

Ce n'est point l'interruption des règles qui cause les accidens trop communs dans la grossesse des femmes de nos villes ; mais l'affoiblissement trop ordinaire de leur constitution : par conséquent , loin que la saignée puisse leur être utile , c'est peut-être un des plus grands fléaux qu'elles aient à redouter. Elles ont à peine assez de vie pour la partager avec la nouvelle créature qu'elles recèlent dans leur sein ; & on veut leur ôter la meilleure partie de ce qui leur en reste. Par cette erreur , les accidens redoublent & s'aggravent ; & on y ajoute encore tous ceux que la saignée peut produire. Ces derniers acci-

N. iiij.

dens sont sans contredit les plus redoutables. Si la femme enceinte triomphe, par sa jeunesse, des maux que la saignée peut produire dans les premiers mois de la grossesse, il est rare qu'elle puisse éviter ceux qui surviennent vers la fin & après la couche. Les saignées disposent la matrice aux évacuations sanguines, & provoquent par cet effet les fausses-couches dans les premiers temps de la grossesse. A une époque plus avancée, elles relâchent la matrice, & la disposent mal aux fonctions qu'elle doit remplir. Dans tous les temps, elles épuisent les forces des femmes; elles usent leur vie, & leur causent une vieillesse prématurée.

Il est quelques tempéramens sanguins auxquels ce genre de secours peut être nécessaire pendant la grossesse, comme dans les autres momens de la vie; mais elle est sur-tout dangereuse aux tempéramens bilieux & flegmatiques.

Il ne faut pas se méprendre aux gonflemens de quelques veines, qui sembleroient prouver une difficulté dans la cir-

circulation pendant la grossesse \*, ni à quelques symptômes qui semblent annoncer que le sang est porté à la tête. A ce premier aspect, tout Médecin semble devoir être disposé à ordonner la saignée. Mais si l'on réfléchit que la cause de tous ces symptômes est purement mécanique, on trouvera plus convenable d'employer des moyens doux qui rétabliront l'égalité, autant qu'il est possible, dans la circulation, en attendant patiemment l'instant qui doit mettre fin à cet état pénible.

L'usage du quinquina pris en petite dose, & les infusions légères de végétaux amers, sont très-propres à établir l'équilibre de la circulation du sang pendant la grossesse, en même temps qu'ils facilitent les digestions, & font éviter aux femmes ces

---

\* Rien de si commun que de voir survenir l'hydropisie dans ces cas; ou au moins l'infiltration du tissu cellulaire des parties inférieures, lorsque l'on emploie la saignée, parce que ces accidens proviennent de la pression de la matrice sur les artères iliaques, & que la saignée ne sauroit y remédier: mais, en affaiblissant toute la constitution, elle dispose à l'hydropisie.

déréglemens d'appétit si souvent dangereux \*.

## O B S E R V A T I O N.

Une femme de vingt-deux ans étoit grosse pour la quatrième fois ; ses trois premières grossesses avoient été pénibles ; son tempérament étoit bilieux-sanguin : elle digéroit mal ; & pour y remédier, on la faignoit tous les mois : loin qu'elle en fût soulagée, ses souffrances redoubloient ; elle étoit sans force, accablée de langueur ; elle vomissoit tous les jours : ses accouchemens avoient été faciles, mais suivis de pertes qui l'avoient laissée dans un état de foiblesse si grand, qu'on avoit craint pour sa vie.

La fièvre de lait avoit un caractère humoral ; elle avoit duré à-peu-près trois semaines, dans les trois premiers accou-

---

\* Les Nègresses dans nos Isles de l'Amérique, ont le plus grand soin de faire usage des végétaux amers, dont elles connoissent parfaitement la vertu ; par ce moyen elles ne vomissent jamais, ne sont jamais saignées, & accouchent heureusement.

ehemens. Enfin, les forces revenoient si lentement, que sa santé restoit très-chancelante dans l'intervalle des grossesses, C'est ainsi que s'étoient écoulées les premières années de son mariage, & les plus belles de sa vie.

Ce ne fut qu'au commencement de sa quatrième grossesse que je fus appelé; je lui prescrivis un régime fortifiant, un exercice suffisant & réglé, & je supprimai sur-tout les saignées: je la purgeois doucement tous les mois; & remarquant que la bile étoit disposée à s'arrêter dans le foie, j'avois soin de la faire couler par l'usage des plantes nitreuses & amères. Vers le milieu de la grossesse, pour fortifier sa constitution, & appaiser les commotions nerveuses qui étoient fréquentes, je lui fis prendre quelques bains de rivière, qui réussirent parfaitement: tous les accidens cessèrent, l'accouchement fut heureux, le rétablissement très-prompt; enfin l'enfant provenu de cette couche est le mieux constitué de sa petite famille. Le tempérament de la mère a repris sa pre-

mière vigueur ; & un cinquième accouchement a été encore plus heureux.

## §. II.

On remédiera à la disposition trop mobile de tout le genre nerveux, par l'usage des antispasmodiques que nous avons déjà indiqués pour les circonstances analogues, dans les sections précédentes.

## OBSERVATION.

Une femme de vingt-six ans avoit déjà fait quatre fausses couches ; & les précautions que l'on avoit employées pour l'en garantir avoient produit l'effet contraire ; on avoit toujours insisté sur la saignée, les délayans & autres moyens semblables.

Le deuxième mois de sa cinquième grossesse étoit écoulé, lorsque je fus appelé ; je reconnus bientôt qu'une sensibilité excessive de tout le genre nerveux avoit été la cause des fausses-couches. La malade étoit d'un tempérament sanguin-flegmatique, ayant les solides très-lâches, les digestions difficiles, le ventre mal ré-



glé , les spasmes & les convulsions fréquentes : le vomissement étoit habituel , les sécrétions peu abondantes , le pouls ferré & inégal.

Pour remédier à tous ces accidens , j'ordonnai la décoction des feuilles d'oranger , & quelques autres antispasmodiques. Je lui fis garder la chambre , ne lui permettant que très-peu de mouvement de corps & d'esprit : je lui fis prendre les bains dans l'eau presque froide ; je prescrivis un régime fortifiant & adoucissant , & je ne permettois de sortir que dans un air sec & frais : je la conduisis par degrés à aller prendre les bains à la rivière , les interrompant quelquefois par des bains domestiques ; & rétablissant ainsi ses digestions avec la force de ses nerfs , & ménageant son sang , elle parvint heureusement au terme qu'elle desiroit d'atteindre,

### §. III.

Les digestions devant fournir à une double existence , le Médecin prudent doit avoir grand soin de les favoriser,

- Pour y parvenir , le moyen le plus efficace est sans contredit l'usage des amers ; sans eux il seroit difficile de prescrire un régime salubre & nourrissant , parce que les caprices de l'estomac seroient sans nombre , & que les appétits déréglés dérangeroient ses projets.

Il n'y a que les amers qui puissent prévenir les vomissemens que beaucoup de femmes éprouvent fréquemment pendant les grossesses : quand les vomissemens surviennent , le Médecin est forcé d'abandonner le choix des alimens à l'instinct qui les fait désirer , & les femmes se livrent alors sans réserve à ces goûts bizarres qui peuvent altérer leur santé pour le reste de leur vie. Quel cas ne doit-on pas faire d'un remède aussi utile que les amers , & pourtant aussi souvent négligé ?

Indépendamment du salut de la mère , les premiers élémens de la vie de l'enfant étant solidement combinés , contribuent à lui procurer la santé dans tous les âges.

## §. IV.

Les femmes grosses doivent être attentives à maintenir leur ame dans une douce paix ; le tumulte des passions détourne la nature de son travail, & elle ne sauroit être distraite qu'aux dépens de son ouvrage. Les accens variés de la musique sont très-propres à amuser l'esprit des femmes enceintes, sans leur donner une occupation pénible. Lorsqu'on est pénétré de chagrin, on ne sauroit goûter les plaisirs que la musique procure. Lorsqu'on est troublé par les vives agitations de la joie & du plaisir, on ne peut pas lui donner toute l'attention qu'elle exige, ni en bien sentir l'avantage. Mais, dans les momens sédentaires de la grossesse, les femmes doivent en sentir tout le prix & tous les attraits. Consolatrice, elle les accompagne dans les momens de solitude ; elle fait encore leurs délices au milieu de la société : elle peut enfin les empêcher de s'appercevoir des privations que leur état leur impose. Plus recueillies, plus sensibles que dans les au-

tres momens de la vie , quels agrémens ne doivent-elles pas retirer d'un art qui parle à la fois aux sens & à la pensée ; & qui , vif comme les premiers , & fugitif comme les derniers , prend fucceffivement les accens de tout ce qui respire , de toutes les paffions & de tous les plaifirs ?

L'usage de la mufique est infiniment préférable pour les femmes , pendant leur groffeffe , à celui de la lecture la plus amufante , & même à l'agrément de la conversation. Elle réunit le double avantage d'intérefler , par le plaifir qu'elle procure , & d'attendrir , en échauffant les fentimens , mais fans que l'ame foit agitée de ces commotions fortes & durables que produit le déchaînement des paffions : la flexibilité de fes mouvemens , l'harmonie de fes accens , remuent doucement nos organes , & procurent à l'ame une alacrité bienfaifante qui donne plus d'expañfion à la vie , fans fatiguer fon principe.

Les accidens nerveux qui peuvent être la fuite des couches , font fans nombre : le travail violent de la nature pendant

l'accouchement, laisse dans tout le genre nerveux un ébranlement qui doit exiger des soins dans la suite ; mais comme ils se rapportent aux différentes indications que nous avons parcourues dans le cours de cet ouvrage, cette matière n'exige plus aucun détail particulier. En finissant cette section, nous croyons devoir parler un moment de l'allaitement.

De grands hommes, des auteurs célèbres, observateurs attentifs de la nature, se sont réunis pour engager les femmes à nourrir elles-mêmes leurs enfans : leurs conseils étoient sages, mais ils n'ont pas toujours produit l'effet qu'ils en avoient attendu. Sans doute une femme d'un tempérament robuste & bien constitué, doit allaiter ses enfans ; c'est une partie de ses devoirs. A Dieu ne plaise que nous voulions la détourner d'un soin si précieux, ni l'approuver si elle tenoit une conduite contraire ! Mais il n'en est pas ainsi des femmes de la cour & de la ville : nées la plupart de mères aussi débiles qu'elles, il semble qu'elles aient échangé toutes leurs

forces contre les agrémens & les grâces! Comment pourroient-elles nourrir leurs enfans , elles dont la constitution est si délicate, elles dont l'estomac est si foible, qu'il peut à peine suffire à leur existence? Elles ont pour la plupart une belle ame & de mauvais organes : c'est cette ame qui leur a fait accueillir avec enthousiasme les leçons des Philosophes ; elles ont cru ajouter à leurs plaisirs , en étendant les devoirs de la maternité : ce sont ces organes affoiblis , qui ne leur ont pas permis d'atteindre le but qu'elles s'étoient proposé par dévouement maternel. Combien n'en voyons-nous pas , victimes de leur tendresse & de leur impuissance , cherchant en vain à retrancher de leur vie , pour étendre & perfectionner celle de leurs enfans ! Elles ne doivent pas s'imposer des devoirs qu'elles ne peuvent remplir. Un enfant, sorti avec effort des entrailles d'une femme trop délicate , a besoin , en naissant, d'une nourriture saine , & dans la suite assez abondante pour qu'elle puisse corriger du moins la foiblesse de sa constitution ; il la trouvera  
auprès

auprès d'une nourrice étrangère, au milieu des campagnes , tandis que les soins attentifs de sa mère , ne pouvant suppléer ni à l'abondance , ni à la qualité de son lait , ne serviroient qu'à le rendre plus débile.

Ne vous trompez donc plus, mères trop tendres ; consultez vos forces autant que vos devoirs ; & puisque vous ne sauriez changer votre existence, ni peut-être même renoncer à vos goûts, à votre luxe, ni à tout ce qui corrompt votre tempérament, n'en faites pas partager l'influence à vos jeunes enfans : en croyant leur donner des marques de tendresse, vous deviendriez leur ennemie.



## R É S U M É

DE TOUT CE QUI PRÉCÈDE.

**N**ous avons cherché à démontrer dans cet ouvrage , que les maladies nerveuses tiroient le plus souvent leur origine des tempéramens affoiblis par des passions vives , une imagination active & des jouissances trop multipliées. Cette grande vérité a été démontrée par la comparaison que nous avons faite de la vie molle & voluptueuse des habitans des villes avec celle des habitans des campagnes, & par les effets qui en résultent.

Les fausses jouissances que l'art a inventées pour agrandir notre existence , ne tendent qu'à la détruire ; & les efforts qu'il en coûte à la nature pour soutenir des mouvemens si rapides , changent en maux tous les biens qu'elle nous avoit destinés.

Cependant les passions , les affections de l'ame ne sont pas toujours la cause des maladies vaporeuses ; c'est quelquefois dans



le désordre matériel qu'il faut la chercher.

Les hommes sont aussi tourmentés par les maux de nerfs ; mais ces maladies exercent de plus grands ravages chez les femmes. La nature , qui s'est surpassée en les comblant de ses dons les plus agréables , n'a pu les garantir des maux qui correspondent à cette constitution , qu'elle semble plutôt leur avoir donnée pour faire notre bonheur que pour assurer le leur.

Tout ce qui tient à la délicatesse , à la sensibilité & au sentiment , est dans un accord parfait chez les femmes ; toujours vous les voyez prêtes à s'attendrir sur nos maux , & empressées à les réparer : il semble que la nature ait placé en elles la source du sentiment , comme celle de la vie & la conservation de l'espèce humaine.

Cette expansion de l'ame qui leur est si naturelle , est souvent funeste à leur tranquillité. Pourquoi les jeux & les plaisirs que nous cherchons auprès d'elles n'y fixent-ils pas leur bonheur ? Hélas ! elles semblent ne le connoître que pour le répandre sur tout ce qui les environne.

O ij

Dans la foule des livres qui ont été faits sur les maladies nerveuses , il y en a peu de bons ; les Auteurs de ce petit nombre d'ouvrages distingués connoissent les mœurs de leur siècle ; & cette science est absolument nécessaire pour calculer la marche , le développement , & sur-tout le traitement de ces maladies. C'est après l'avoir étudiée , que j'ai entrepris cet ouvrage.

Je l'ai destiné à la portion la plus intéressante de l'humanité , & je desirer qu'il soit utile aux femmes , qu'il puisse affermir leur santé & prolonger leur vie.

La constitution physique des femmes offre toujours des indications particulières pour le traitement de toutes leurs maladies ; & ce n'est que par une étude suivie , des réflexions approfondies , & une suite d'observations ; que l'on peut s'instruire à fond du tempérament des femmes en général , & en particulier de son influence sur les mouvemens de l'ame.

Ces connoissances apprendront les modifications différentes qui sont utiles , soit au physique , soit au moral , & les moyens

de les donner dans le traitement de toutes leurs maladies.

Une pareille étude exige sans doute toute l'application d'un Médecin, tous les momens de sa vie ; mais quoi de plus satisfaisant que de s'y livrer ? A combien de sentimens ne sacrifie-t-on pas à la fois ?

La nature, en suivant la même route dans la formation & le développement de tous les individus de notre espèce, a cependant signalé son pouvoir d'une manière mieux marquée dans la constitution intime des organes de la femme : leur extrême finesse, qui correspond si bien avec la destination de leur vie, est supérieure aux dons que nous avons reçus de la nature ; mais c'est dans leur rapprochement que l'on voit le complément de son ouvrage & son plus rare chef-d'œuvre.

La Médecine de l'esprit n'est point une chimère, & c'est sur-tout chez les femmes qu'elle est utile. L'activité de leur imagination, contracte souvent des directions nuisibles à l'économie de leur constitution ; & c'est au Médecin à en modérer les effets.

O. iij

en même tems qu'il cherche à en détruire la cause.

Un semblable travail est bien digne d'occuper & son esprit & son cœur. Qu'il est heureux de trouver dans son art les moyens de rétablir l'équilibre entre l'existence physique & l'existence morale, & d'assurer par là des jours tranquilles à celles de qui dépend le bonheur des nôtres !

Les maladies nerveuses se multiplient tous les jours dans les grandes villes; & les maladies aiguës, au contraire, diminuent: la raison de ce changement est plus morale que physique.

Si j'osois me permettre de faire un reproche aux femmes, de la vie qu'elles mènent dans les grandes villes, je leur dirois que l'emploi qu'elles font du temps, est presque toujours une contradiction que la nature effuie.

Le jeu, les spectacles, les bals, les fêtes, réussissent souvent mal à les distraire & les amuser: il n'y a de plaisir réel & sans danger, que lorsqu'il est un besoin de la nature.

Que j'aimerois , pour les femmes , des spectacles propres à multiplier l'exercice du corps , en les appelant sans cesse d'un lieu à l'autre , par l'attrait puissant de la diversité ! Que j'aimerois un spectacle en plein air , dans des bosquets , sous des ombrages , où les illusions de la perspective étendroient les idées riantes dont il seroit si utile de les occuper ; où les bâtimens , enfin , ne seroient que des asyles préparés contre l'orage !

Mais dans les salles de spectacles , où les femmes courent se renfermer , elles y respirent à peine ; elles y déploient tous les ressorts de leur ame , & la commotion qu'en reçoivent leurs organes , détruit profondément leur équilibre. La preuve en est dans les vapeurs dont elles sont si souvent attaquées , même long-temps après la représentation de ces tragédies , dont les catastrophes sont si terribles.

Le repos de l'ame & du corps est interrompu : le jour fuit , & la nuit s'écoule , sans que son calme , qui se répand sur toute la nature , ait étendu sa douce in-

fluence sur celles qui en avoient un besoin si pressant.

Les momens qui restent aux femmes , sont ceux qu'elles dérobent au plaisir. Elles les emploient par fois à la lecture ; mais quelles lectures choisissent-elles ? Toujours celles qui , enflammant leur imagination , portent dans leurs sens un feu qui les dévore & les consume.

Si les passions s'allument dans de pareilles circonstances , que leur développement est funeste ! La raison s'égare , le jugement se perd , les sens sont dans un désordre affreux ; les spasmes, les convulsions surviennent : la nature est dans un trouble effrayant ; elle se débat longtemps , mais en vain : elle ne peut sortir de ces angoisses qu'après de longs combats. Si les sens alors reprennent leur équilibre , s'il s'élève un rayon de lumière dans la raison , c'est pour éclairer l'accès qui vient de se calmer , pour montrer le danger des nouvelles tempêtes, & pour en nourrir les alarmes.

Voyez , femmes aimables & sensibles ,

combien de maux vous menacent ! mais apprenez à les mépriser , en faisant usage des moyens que nous vous avons proposés ; & en vous devenant utiles , ils nous rendront votre existence plus chère.

Nous avons tâché de donner la définition des maladies nerveuses ; mais cette tâche étoit trop difficile à remplir pour que nous pussions nous flatter de n'avoir rien laissé à desirer sur cette matière. Les maux de nerfs se confondent avec presque toutes les maladies ; & un Médecin éclairé ne reconnoîtra pas sans peine , dans sa pratique , leur influence , & l'espace qu'elles occupent dans les maladies avec lesquelles elles se compliquent : mais une ligne de démarcation seroit d'autant plus difficile à tracer , que les symptômes nerveux se multiplient toujours en raison du tempérament & des circonstances morales dans lesquelles se trouve la malade. Il ne nous a donc été possible que de donner un plan général , c'est-à-dire , celui qui renferme le plus de cas particuliers.

Les causes qui portent le désordre dans

les mouvemens nerveux sont trop multipliés, & leur nature trop cachée, pour nous permettre d'entrer dans aucun détail sur cette matière, mais on n'est pas réduit à la même obscurité, pour calculer leurs effets : les différens symptômes qu'ils font naître, annoncent visiblement le défaut d'équilibre dans la distribution de la sensibilité & de la mobilité : la foiblesse marquée dans certains organes, & l'excès de vie dans d'autres, en sont la preuve.

Les effets de la sympathie nerveuse sont de même très-sensibles ; mais leur cause n'en est pas moins obscure. Nous ne nous flatterons point d'en avoir donné une explication bien lumineuse ; & notre système sur cette matière, pour être plus probable que quelques autres, n'en est cependant pas plus facile à prouver : peut-être un jour quelque génie observateur enrichira la Médecine de cette découverte, qui nous conduiroit à d'autres découvertes plus intéressantes encore.

La cause immédiate des maladies nerveuses, par exemple, seroit une décou-



verte digne du plus grand génie. Pour nous , nous n'avons fixé nos regards que sur les premiers produits de la cause immédiate des maux de nerfs ; nous avons cherché à donner l'explication de tous les symptômes nerveux ; & la liaison intime du moyen que nous avons adopté , avec la cause dont il émane , nous a engagé à le mettre à la place de la cause elle-même , ne pouvant remonter jusqu'à elle.

Il nous a semblé que les maladies nerveuses ne pouvoient être traitées avec succès sans être divisées : cette division sans doute seroit immense , si l'on vouloit marquer toutes les nuances qui différencient ces maladies : mais nous avons cherché à connoître les différens caractères des maladies nerveuses afin de fixer leur division ; & nous ne nous sommes point arrêtés aux nuances qui multiplieroient cette division à l'infini.

Quoique la nature ait affecté une bizarrerie & une inconstance extrême dans la marche des maladies nerveuses , cepen-

dant elle y laisse appercevoir des lignes de démarcation, où nous sommes forcés d'appercevoir un caractère & des symptômes différens. C'est cette opposition dans les caractères des maladies nerveuses, qui nous a engagé à les diviser : elle est sans doute occasionnée par la différence des tempéramens. Si on étudioit à fond cette matière, nous pensons qu'elle fourniroit les connoissances les plus utiles à la Médecine ; elle pourroit instruire sur le principe, le développement & la terminaison de ces maladies, & donner les moyens de les suivre avec plus de sûreté, après avoir decouvert leur germe dans le tempérament, & calculé d'avance la marche que son développement doit avoir. De telles connoissances agrandiroient sans doute nos idées & nos moyens en Médecine ; & peut-être jetteroient-elles quelque clarté sur la métaphysique de l'ame, en laissant entrevoir le principe qui la dirige.

Nous avons donc divisé les maladies nerveuses en trois espèces dont le carac-

rière est assez distinct & séparé, pour être facilement apperçu dans la pratique, & indiquer un traitement différent.

Nous avons nommé la première espèce : *Maladie nerveuse avec matière & lésion organique*. Ses causes sont un tempérament bilieux, flegmatique, des amas d'humeurs, ou des lésions particulières dans les viscères du bas-ventre. Son siège est constamment dans les premières voies ; tous les symptômes annoncent que ces organes sont primitivement affectés. Le traitement doit être mesuré sur la marche de cette maladie, dont le caractère indique la lésion primitive.

Dans la section qui traite de cette espèce de maladie nerveuse, nous avons décomposé ses élémens ; & c'est d'après cette opération que nous avons établi le plan du traitement qui lui convient. C'est dans cette sorte de maladie nerveuse que l'imagination, les passions & les affections morales ont le moins d'empire. L'âme est quelquefois tourmentée ; mais c'est toujours le désordre matériel qui la trouble.

Les maladies mélancoliques & hypocondriaques des hommes, rentrent dans cette espèce de maladie nerveuse.

Nous avons appelé la seconde espèce : *Maladie nerveuse hystérique.*

Les causes de cette maladie sont un tempérament bilieux-mélancolique, des lésions particulières à la matrice, &c.

Cette espèce de maladie nerveuse est absolument différente des autres : la matrice est le seul organe primitivement affecté, & tous les symptômes qui se déclarent, attaquent ordinairement les organes dont la sympathie avec la matrice est la mieux marquée : les passions correspondantes à ce viscère ont une marche très-rapide, & souvent funeste aux femmes qui les éprouvent.

Le traitement, pour être heureux, doit avoir en vue de détruire le vice de la matrice, de changer la direction des humeurs qui se portent sur cet organe : leur âcreté changeant sa vitalité naturelle, imprime aux nerfs une irritabilité qui les éloigne de leur sensibilité constitutive.

Nous avons dénommé la troisième espèce : *Maladie nerveuse avec relâchement des solides , & dégénération des humeurs.*

Ses causes sont un tempérament sanguin-flegmatique , des passions malheureuses , &c. &c.

Les symptômes de cette maladie semblent affecter davantage le moral que le physique. L'ame est souvent tourmentée par des idées sombres & mélancoliques ; le pressentiment & la crainte la fatiguent quelquefois : il semble qu'elle cherche tout ce qui peut l'affliger, & qu'elle ne puisse se débarrasser d'un nuage sombre qui l'environne.

Le physique paroît affoibli ; toutes ses opérations sont mal prononcées ou mal achevées ; la langueur s'étend sur tous les mouvemens , & porte son caractère dans tout ce qui arrive dans cette espèce de maladie nerveuse.

Son traitement est presque toujours moral ; c'est en rendant à l'ame la paix & la tranquillité, que l'on doit espérer de rétablir l'équilibre dans les mouvemens moraux.

J'ai cru devoir ajouter à ma seconde édition le traitement des maux de nerfs des femmes enceintes : l'intérêt qu'elles inspirent dans cet état si respectable, a été le motif de mon travail.

La sensibilité des nerfs est augmentée au plus haut degré pendant la grossesse : on pourroit même croire qu'elle est , pour ainsi dire , déroutée. C'est pourquoi les fantaisies, les goûts & les desirs se portent au hasard sur toutes sortes d'objets , sans aucun motif raisonné : c'est alors que les femmes ont besoin de toute la tendresse qu'elles inspirent. Combien de zèle & de soins ne doivent pas leur prodiguer ceux qui les entourent , pour écarter d'elles les accidens & les dangers qui les menacent !

C'est sur-tout chez les femmes favorisées de la fortune, que ces précautions sont plus nécessaires , pendant la grossesse. Accoutumées à une vie douce & faciles, à des alimens recherchés , la jouissance prévient toujours le besoin ; & ces sortes d'alimens conviennent peu à leur tempérament , qui n'est fortifié par aucun exercice.

Leur

Leur imagination seule travaille, & nuit à des organes trop foibles pour supporter toute son activité. La nature semble en elles avoir payé un tribut à la délicatesse & aux grâces.

Il faut, dès les premiers temps de la grossesse, accoutumer les femmes par degrés à des nourritures plus convenables à leur état, afin de suppléer, autant qu'il est possible, à la foiblesse de leur constitution, & en procurer une meilleure à leur enfant. Pour y parvenir, il est bien essentiel de garantir la mère des crises de nerfs; les commotions qu'elles lui donneroient seroient funestes au germe qui se développe dans son sein.

Les maladies nerveuses dont les femmes sont attaquées pendant la grossesse, se rapprochent toujours de quelques-unes des espèces dont j'ai parlé dans les Sections précédentes; mais l'état passager de la matrice leur donne un caractère particulier qui doit les faire envisager à part, soit pour le pronostic, soit pour le traitement.

Je ne me flatte pas d'avoir donné des

P

vues bien lumineuses sur la génération ; il est réservé aux hommes de génie de pénétrer dans le sanctuaire de la nature , & d'éclaircir ce mystère : si quelques jours l'électricité leur fraye une route nouvelle pour arriver jusqu'à la vérité ; si mes idées sont expliquées , si mes conjectures se vérifient , je me croirai trop heureux.

Les femmes doivent passer le temps de leur grossesse dans le calme & la tranquillité ; tous les excès leur sont funestes ; les agitations du plaisir , les commotions que donnent les passions , l'ennui , la tristesse , le chagrin , sont des écueils qu'il faut prévoir , & qu'on doit leur éviter.

Les causes des maladies nerveuses qu'éprouvent les femmes pendant le temps de la grossesse , sont le défaut d'exercice , l'abus du plaisir , une constitution affoiblie par la mollesse , &c. &c.

Les symptômes sont les résultats des causes ci-dessus ; & je les ai décrits , autant qu'il a été en moi , dans la Section qui traite de ce genre de maux de nerfs.

J'ai de même donné tous mes soins à



leur traitement ; & j'ai indiqué , autant qu'il m'a été possible , les précautions que cet état exige : elles sont sans nombre , & on ne sauroit leur donner une trop grande attention , puisqu'elles influent essentiellement sur la vie.

J'ai fini cette Section , qui termine mon ouvrage , par un avis salutaire que je donne aux femmes : c'est de confier l'allaitement de leurs enfans à une femme robuste , lorsqu'elles ne sont pas en état de remplir ce devoir de la maternité. J'ai tâché de rassurer leur tendresse contre cet abandon maternel : la nature a borné leurs devoirs , en même temps qu'elle a limité leurs forces ; mais , ainsi que leurs sentimens , elles veulent trop loin les étendre ; & le nouvel objet qui vient de les partager en deviendrait bientôt la victime , si on ne leur faisoit reconnoître leur impuissance.

En remplissant ce plan de la manière qui nous a paru la plus convenable au Public , qui craint l'obscurité des définitions , & les observations diffuses , voici le fruit que nous avons attendu de notre

Ouvrage: les hommes, en le lisant, prendront une idée claire & précise de ces maladies de nerfs, que la plupart regardent comme imaginaires dans les commencemens, & qui finissent presque toujours par troubler le bonheur de leur famille, en les allarmant sur les jours de leurs femmes. Les femmes, mieux instruites, seront plus attentives à prévenir les progrès de ce genre de maladies, & à éviter les causes physiques & morales. Celles chez qui le désordre des nerfs se fera déclaré depuis long-temps, apprendront à reconnaître les symptômes progressifs de ces maladies dangereuses; à y appliquer un traitement simple & proportionné, qui, s'il n'est pas toujours d'une efficacité aussi prompte que nous l'aurions désiré, ne sera du moins ni dangereux ni contraire. Enfin, si les gens de l'Art n'ajoutent point à leurs lumières ni à leur expérience, en lisant mes observations & les méthodes que j'indique, ils ajouteront à l'instruction générale, par les réflexions qu'elles pourront occasionner, par les

nouvelles découvertes qu'ils pourront faire, en vérifiant ce que j'annonce, & par leurs critiques même, que je recevrai avec reconnaissance, & dont j'espère que tout le monde pourra profiter : mais s'il s'en trouvoit de déraisonnables & d'injustes, les soins que je dois à ma profession ne me laisseroient pas le temps d'y répondre.

F I N.

# TABLE

## DES MATIERES.

### A.

**A**IMANT *électrisé* ; paroît avoir été employé par M. Mesmer , dans son traitement des maladies. Il est possible que l'électricité & le magnétisme aient été considérés comme des fluides analogues entre eux , & peut-être sont-ils les mêmes ; il est possible que la même cause qui attire le fer , qui fait gronder le tonnerre , fasse mouvoir & sentir l'homme. Cependant , comme il est avéré que l'aimant, même électrisé , n'opère pas sur tous les individus ; qu'il agit sur quelques-uns malheureusement , témoin l'homme à demi sourd , qui l'est devenu entièrement après avoir été touché à l'oreille ; qu'il ne guérit que quelques symptômes des maladies des nerfs , sans détruire entièrement le mal ; ce remède ne peut mériter à son auteur qu'un succès éphémère & équivoque. Pages 116, 117.

**Allaitement** ; conseillé aux femmes par de grands hommes , par des auteurs célèbres , n'est point une loi pour toutes. Que des femmes d'un tempérament robuste & bien constitué allai-

Leur leurs enfans , c'est un devoir pour elles ;  
 & non pour les femmes de la cour & de la  
 ville : nées la plupart de mères aussi débiles  
 qu'elles , il semble qu'elles aient échangé  
 toutes leurs forces contre les agrémens & les  
 graces ; victimes de leur tendresse & de leur  
 impuissance , elles chercheroient en vain à re-  
 trancher de leur vie pour étendre & perfec-  
 tionner celle de leur enfant. 107 , 108 , 109 ,  
 210.

## F.

**F**EMMES ; la différence de celles qui habitent les  
 grandes villes , d'avec celles qui vivent à la  
 campagne : pourquoi les unes sont sujettes  
 aux vapeurs , & les autres ne l'y sont pas. 1 ,  
 & suiv.

Ne sont pas les seules sujettes aux vapeurs ; cette  
 maladie ayant atteint les hommes qui ont  
 voulu trop leur ressembler. 6.

Quel moyen la Médecine peut employer pour  
 prévenir en elles les maladies vaporeuses.  
 1 , 7.

Leur constitution diffère infiniment de celle des  
 hommes , 12 & suiv.

Les effets qui en résultent. 13 & suiv.

Sans le luxe , les femmes n'eussent point connu les  
 vapeurs. Avant que les Romains eussent fait la  
 conquête de l'Asie , les Dames Romaines n'y

P iv

étoient point sujettes : mais à cette époque ; la vie molle & voluptueuse des Asiatiques s'introduisit dans Rome, & les femmes devinrent vaporeuses. 15.

En perfectionnant la finesse de leurs sens, les femmes augmentent la cause de leurs vapeurs. 16.

D'après leur constitution physique, il est aisé d'expliquer les variations de leur caractère, la vivacité de leur esprit, qui produit sans effort les images les plus riâtes, & les anime des couleurs les plus séduisantes ; don précieux que leur a fait la nature, pour compenser en elles ce qui leur manque du côté de la profondeur des idées, de la force de la raison, du génie créateur, qui sont l'apanage de l'homme. 17.

Les passions haineuses ne sont point naturelles aux femmes ; leurs passions naturelles sont toutes affectueuses & douces. 18.

Les défauts de la morale qu'on leur enseigne, source de tous les combats intérieurs des sens & de la raison, qui choquent & tendent leurs organes jusqu'à causer en elles un ébranlement général. 22, 22.

Combien le genre de vie qu'elles ont adopté dans les grandes villes, & sur-tout à Paris, nuit à leur santé ! combien le jeu, les vins recherchés, les liqueurs prennent sur elles ! com-

bien enfin la lecture des romans modernes enflamme & exalte leurs passions ! 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37.

Parallèle des femmes livrées aux faux plaisirs, aux passions fougueuses, à l'inaction & à la mollesse, avec ces femmes aimables & vertueuses, qui, tendres compagnes de leurs époux, les suivent par-tout, cultivent l'éducation de leurs enfans, & donnent l'exemple des exercices & des travaux convenables à leur sexe. 39, 40.

Les femmes sont sur-tout intéressantes dans l'instant où elles sont près de mettre au jour le dépôt que la nature leur a confié, pour se régénérer elles-mêmes, donner aux hommes de nouveaux objets de tendresse & de plaisir. 183.

C'est dans cet état respectable qu'elles ont besoin de tous les soins, de toute l'attention de ceux dont elles partagent le sort. Elles exigent en même tems les secours d'une médecine prévoyante, & les regards pénétrants d'un Physicien éclairé. Ces ménagemens sont indispensablement nécessaires aux femmes qui sont accoutumées, par l'abus même des richesses, à des alimens agréables, mais souvent dangereux. Toute leur organisation se ressent de cette manière de vivre ; leur tempérament en est affoibli. Il faut donc changer,

pour ainsi dire , leur constitution dès le commencement de leur grossesse , les ramener par degrés à une nourriture plus substantielle. Sans cette prévoyance , le tempérament délicat de la mère ne pourroit fournir à l'enfant , à mesure qu'il prend des forces , la nourriture dont il aura besoin. Que sera-ce donc , si l'ignorance vient ajouter à la maladie ; si on saigne imprudemment la femme souffrante ; & si on la prive d'une substance déjà trop difficile à se régénérer chez elle ? 185  
*& suiv.*

Quels doivent être les plaisirs & les occupations des femmes dans l'état de grossesse ? Pour maintenir leur sensibilité dans une espèce d'équilibre , il leur faut un exercice modéré , des jeux qui ne captivent point l'esprit , & surtout de la musique. 191 , 205 , 206.

## G.

**GÉNÉRATION** ; mystère que des hommes de génie ont inutilement voulu pénétrer. 189.

Si les phénomènes de l'électricité peuvent conduire , par l'analogie , à connoître quelques-uns des moyens que la Nature emploie dans la génération. Ce qu'il y a de certain , c'est que deux individus destinés à coopérer à l'œuvre de la génération , ayant été électrisés , en furent mieux disposés à la fécondité. 190.



## H.

**HOMMES** ; il y en a dont la constitution physique & morale est plus rapprochée de celle des femmes , qu'il n'est ordinaire à leur sexe.

23.

Quel est l'agent intermédiaire qui transmet les sensations & les mouvemens du moral au physique , c'est ce qu'il n'est point donné aux Philosophes de connoître ; mais ce qui nous importe , c'est de trouver les moyens de rétablir l'équilibre entre les affections morales & les mouvemens organiques. Or, on n'y peut parvenir que par des secours moraux & des agens matériels. En vain voudroit-on entreprendre la guérison d'un homme attaqué de folie , si l'on n'y employoit , pour y réussir , que des moyens physiques. 28 & 29.

## M.

**MALADIES** *vaporeuses du sexe* ; elles sont devenues si générales , si graves dans les grandes villes , qu'elles influent presque toujours considérablement sur la durée de la vie. 6.

Si l'on excepte les ouvrages de Boerhaave , de Whitt , de M. Lorry , on a peu de bons livres sur ces maladies , qu'on peut regarder comme nouvelles , & dont les progrès ont suivi ceux du luxe. 8 , 9.

C'est au moment où les passions se développent & s'exaltent , qu'elles font les plus grands ravages dans le tempérament des femmes. 11 & *suiv.*

Il est une médecine de l'esprit , propre à nous éclairer sur les vrais principes des maladies , dont les causes matérielles sont toujours d'autant moins faciles à découvrir , qu'elles tiennent de plus près aux affections de l'ame. Leur traitement exige une heureuse combinaison des secours moraux & des moyens physiques. 24 & *suiv.*

Elles proviennent , pour l'ordinaire , d'une digestion pénible , d'où il résulte des anxiétés , des malaises , des accidens , légers d'abord , mais qui deviennent bientôt insupportables. 31.

Combien il est difficile de caractériser ces sortes de maladies , & de les définir d'une manière qui puisse éclairer sur leurs diverses espèces. 41.

Celles qui ont leur cause dans une lésion particulière , & qui tiennent à l'origine des nerfs , sont proprement appelées maladies nerveuses ou vaporeuses. 43.

Les Anciens , ainsi que les Modernes , peu heureux dans leurs recherches sur la cause immédiate des maladies nerveuses. 55.

S'il est permis de conjecturer sur cette cause , peut-être pourroit-on la soupçonner dans le feu électrique , qui joue un rôle si intéressant

dans toutes les productions de la nature.  
75.

La mobilité & la sensibilité des organes , est un effet qui , par sa liaison étroite avec la cause première , peut devenir une seconde cause qui servira à l'explication de tous les phénomènes qui dépendent d'elle. 60.

Par une suite de recherches analogues , on peut découvrir les maladies particulières à chaque tempérament & à chaque âge , & se procurer par là un moyen sûr de les bien traiter. 61, 62.

Trois espèces de vapeurs qu'il est facile de discerner. La première se nomme affection nerveuse avec matière & lésion organique. La deuxième , affection nerveuse hystérique. La troisième , affection nerveuse avec relâchement des solides & dégénération des humeurs. 64.

Traitement des maladies nerveuses de la première espèce. 72 & suiv.

Plusieurs observations faites par l'Auteur sur différentes femmes. Une Demoiselle d'environ vingt ans , d'un tempérament bilieux-phlegmatique , dont le flux périodique se faisoit très-irrégulièrement depuis long-tems , éprouvoit toujours à cette époque des incommodités qui dégénérèrent en spasmes & convulsions , & que l'on regardoit comme des vapeurs.

L'Auteur la traite , la guérit totalement , & ses règles reparurent. 79 & *suiv.*

**Second exemple.** Une jeune femme avoit épuisé une très-grande partie des ressources de l'art , pour trouver du soulagement à une maladie nerveuse qui la fatiguoit étonnamment. Lorsque l'Auteur l'entreprit , la maladie avoit fait de grands progrès , qu'il décrit exactement. Il parle ensuite de son traitement , qui fut couronné du plus heureux succès. 83 & *suiv.*

**Troisième exemple.** Une demoiselle de trente-cinq à trente-six ans éprouvoit depuis longtemps des secousses violentes dans les nerfs. L'Auteur , après avoir rapproché toutes les circonstances de cette maladie , après avoir réfléchi sur leur liaison , & calculé leur correspondance , après en avoir pesé les plus légers symptômes , entre dans un détail des remèdes qu'il employa pour la guérir radicalement. 87 & *suiv.*

Un jeune homme d'environ trente ans fournit un quatrième exemple de la forte influence des lésions organiques sur la direction de nos pensées. Le régime que l'Auteur lui prescrivit , répondit à ses vœux. 95 & *suiv.*

Par vapeurs hystériques , on entend seulement celles dont la cause est inhérente à la matrice. Quelles en sont les causes éloignées ? 99.

Quels en sont les symptômes ? 100 & *suiv.*

Quel en doit être le traitement ? 105 & *suiv.*

Observations faites par l'Auteur sur cette espèce de maladie. Une jeune personne, d'un tempérament très-bilieux, étoit sujette, depuis quatre à cinq ans, à des attaques de nerfs, dont les symptômes étoient allarmans. L'Auteur suit cette maladie dans tous ses progrès; il vient à bout de la déraciner par les remèdes qu'il indique dans le plus grand détail. 111 & *suiv.*

La seconde observation est fournie par une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, atteinte d'une maladie vaporeuse hystérique. L'Auteur, après l'avoir décrite avec beaucoup d'exactitude, annonce les remèdes dont il s'est servi pour la détruire. 119 & *suiv.*

Une femme du même âge, parvenue à l'époque du temps critique, étoit en proie depuis plusieurs années à presque tous les accidens que peut produire l'état nerveux hystérique. Description de l'état de sa maladie, & de la méthode sage que l'Auteur a employée pour sa curation. 126 & *suiv.*

La troisième espèce de maladies nerveuses est la plus commune; elle a différentes causes, les unes éloignées, les autres occasionnelles, d'autres enfin immédiates. L'Auteur les parcourt toutes. 131 & *suiv.*

Quels en sont les symptômes ? 136 & suiv.

Quels traitemens on doit leur appliquer ? 140.

Différentes observations de l'Auteur sur cette espèce de maladies nerveuses. Il rapporte l'exemple d'une Sultane qui fut frappée, en bâillant, d'une catalepsie, comme d'un coup de foudre. Il fallut alarmer sa pudeur pour lui faire recouvrer la santé. 141 & 142.

Autre exemple. Une demoiselle fut attaquée subitement de la même maladie, en apprenant que son mariage avoit été rompu ; & il n'y eut que la nouvelle de sa réhabilitation qui lui rendit la santé. 142, 143.

Troisième exemple. Plusieurs enfans atteints d'épilepsie, n'en furent délivrés que par la grande frayeur qu'on leur causa. 143.

Nouvelles observations de l'Auteur pour prouver combien la dégénération des humeurs influe sur le système nerveux. 153.

Une demoiselle de trente ans étoit sujette, depuis long-tems, à des fièvres bilieuses, accompagnées de spasmes & de contractions nerveuses générales. Elle fut radicalement guérie par un régime absolument végétal que l'Auteur lui ordonna. 153 & suiv.

Une autre demoiselle sexagénaire, d'un tempérament bilieux, éprouvoit depuis plus de douze ans, des douleurs très-vives que lui causoient des taches scorbutiques. Les anti-scorbutiques

scorbutiques ne lui avoient pas été épargnés , & n'avoient eu que peu de succès. L'Auteur ne se découragea point , étant dans la certitude que le vice scorbutique avoit produit les désordres nerveux & les autres symptômes. Il supprima les anti-scorbutiques , & lui fit boire de l'eau saturée d'air fixe , qui rétablit peu à peu sa santé. 155 & *suiv.*

Une Dame d'environ quarante-huit ans , ayant passé depuis dix ou douze ans le tems critique , étoit attaquée , depuis cette époque , d'une maladie cruelle , qui affoiblissoit les facultés de son ame pendant les accès affreux qui en étoient les suites. L'Auteur ne laisse rien à désirer sur cette maladie , dont son art triompha , en employant des remèdes fondans & toniques. 157 & *suiv.*

L'Auteur observe que l'on guériroit beaucoup plus souvent ces sortes de maladies , si l'on comptoit moins sur les saignées & les astringens , & si l'on s'attachoit davantage à détruire les humeurs glaireuses & flegmatiques. 166 , 167.

Un dernier exemple. Une femme de quarante-cinq ans , flegmatique , & toujours assez mal réglée , mère de trois enfans , passoit pour avoir une maladie de matrice. Les douleurs qui se firent ressentir dans ce viscère , donnèrent lieu de le croire. On la traita en con-

Q

séquence sans réussir. L'Auteur, s'élevant au dessus des règles ordinaires, eut encore le bonheur de la tirer d'affaire. 167 & *suiv.*

*Maladies nerveuses des femmes enceintes.* 1183.

Produisent dans les nerfs une mobilité, une sensibilité qui s'augmente au plus haut degré pendant le cours de leur grossesse. 184.

Accidens qu'on a vu résulter du défaut de conseils & de soins dans la grossesse des femmes. 185.

Les affections nerveuses des femmes enceintes sont d'une autre nature que les vapeurs hystériques. 189.

Causes éloignées de ces maladies. 192.

Leurs symptômes se rapportent presque tous au viscère qui en est la cause immédiate. 195.

De quelle manière on doit les traiter. 195 & *uiv.*

*Matrice* ; le foyer d'où partent tous les mouvemens d'irritation ; leurs directions diverses produisent des accidens différens. 103.

Sa grande irritabilité empêche souvent le flux menstruel. Sa conformation vicieuse produit aussi le même effet. 117.

Si l'éruption des règles ne se fait pas exactement, il est naturel d'en chercher la cause dans l'action même de la matrice. 118, 119.



## N.

**NATURE** ; s'est signalée dans l'ouvrage qu'elle destinoit à être son chef-d'œuvre , par le développement des facultés morales , & sur-tout par les contours heureux des formes qui constituent la beauté des femmes. 21.

S'est quelquefois trompée en formant ces femmes hommasses , qui sont des monstres de laid. 22.

Médite ses ouvrages en silence ; le calme est nécessaire aux ouvrages qui sortent de ses mains. 189.

**Nerfs** ; sont doués dans tous les individus d'une sensibilité bien différente. 50.

Ne sont point parfaitement analogues, quoiqu'ils le paroissent à l'examen. 51.

Willis , Vieussens , & même Galien , ont mal expliqué la sympathie par la continuité & la connexion des nerfs entre eux. 52.

Il est possible que la sensation qui se perpétue dans un organe éloigné de celui qui a reçu la première impression , soit l'effet d'une analogie entre les nerfs de ces deux organes. 53.

## P.

**PASSIONS** ; source des maladies nerveuses dans les femmes. 11.

## Qij

Les passions haineuses ne sont point naturelles aux femmes. 18.

La raison seule peut s'opposer aux fortes passions , en nous éclairant sur les maux qui marchent à la suite des excès auxquels elles entraînent. 140.

Souvent aussi une passion se guérit par une autre passion. 141.

• R.

**ROMANS** ; dangereux aux femmes par l'affectation du style , l'invraisemblance du fonds & l'exagération des sentimens. 7.

Ceux où les passions sont le plus exaltées , leur plaisent davantage. Elles cherchent , dans tout ce qui les environne , à réaliser les merveilles dont elles sont enchantées. 38.

S

**SAIGNÉES** ; loin d'être utiles aux femmes enceintes , sont un des plus grands fléaux qu'elles aient à redouter. 197.

Les saignées disposent la matrice aux évacuations sanguines , & provoquent par cet effet les fausses couches. 198.

Elles épuisent les forces des femmes , usent leur vie , & leur causent une vieillesse prématurée. *Ibid.*

**Spéctacles** ; ceux où l'on montre le danger des

passions, comme il arrive dans les bonnes tragédies, & ceux où on les combat par le glaive du ridicule, comme dans les comédies, peuvent être utiles; mais ceux qui caressent les passions, qui les enflamment & les exaltent, sont nuisibles. 32.

Un inconvénient inséparable de nos spectacles, c'est d'y être renfermé dans des espaces si resserrés, & pourtant si remplis, qu'il y reste à peine assez d'air pour que la respiration puisse se faire. 32.

La sensibilité des femmes y étant dirigée sur un petit nombre d'objets, leur ame en est si fortement ébranlée, qu'elle produit dans leurs nerfs une commotion, dont les suites sont ordinairement graves. 33.

Les impressions causées par une représentation, conservent dans leur ame une disposition toujours prochaine à de nouveaux troubles, qui leur font répandre des larmes sans que rien d'apparent les affecte sensiblement. 34.

L'agitation de leur esprit les suit jusques dans le sommeil. 36.

*Sympathie*; fait une impression soudaine dans deux cœurs, & les unit par les nœuds les plus forts. 18.

Produite par une impression électrique. 19.

Ce n'est que par le feu électrique qu'on peut expliquer pourquoi toutes les femmes éga-

lement belles , ne font pas toutes une impression semblable sur le même homme. 19.

Tous les phénomènes de la sympathie nerveuse ne sauroient s'expliquer par de simples moyens mécaniques. 52.

*Symptômes nerveux* (les) accompagnent presque toutes les maladies , soit aiguës , soit chroniques , & se multiplient en raison de la constitution particulière des nerfs. 42.

Ils ne tiennent point du vice des nerfs , & ne peuvent être comptés au rang des maladies nerveuses , lorsque la cause qui les produit est accidentelle. 43.

La cause irritante qui produit les symptômes vaporeux , peut avoir à-la-fois plusieurs sphères d'action , & les changer. 49.

Les premiers symptômes des maladies nerveuses , avec matière & lésion organique , se déclarent dans les organes digestifs. 67.

Ils se confondent en raison de l'analogie & de la liaison qui se trouvent dans les tempéramens.

71.

Les plus fréquens symptômes des vapeurs hystériques sont une douleur sourde , & quelquefois aiguë , dans la région du bas-ventre & des reins , des éternuemens , des vomissemens de bile , une douleur fixe à la tête. 100 & suiv.

Dans les maladies nerveuses avec relâchement des solides & dégénération des humeurs , les

symptômes se manifestent par un abattement & un découragement d'esprit considérables , par une apathie pour le plaisir , par une crainte affreuse de la mort. 137.

Dans les maladies nerveuses des femmes enceintes , les symptômes se rapportent presque tous au viscère qui en est la cause immédiate. 193.

## TABLE DU RÉSUMÉ.

*Femmes* (les). La nature , qui s'est surpassée en les comblant de ses dons les plus agréables , n'a pu les garantir des maux qui correspondent à cette constitution : loin de goûter le bonheur qu'elle a attaché à leurs agrémens , elles semblent ne le connoître que pour le répandre sur tout ce qui les environne. 211.

Leur constitution physique offre toujours des indications particulières pour le traitement de leurs maladies ; & cette science suppose la connoissance des mœurs du siècle. 212.

Elles ont une ennemie malfaisante dans leur imagination. 213.

Le jeu , les spectacles , les bals , les fêtes , sont des plaisirs factices qui ne valent pas ceux de la nature. 214.

Un spectacle en plein air , dans des bosquets , propre à faire naître des idées riantes , est

## 248 TABLE DES MATIERES.

préférable aux falles de spectacles où elles ont peine à respirer. 215.

La lecture des romans leur est contagieuse. 216.

*Hommes* (les) sont aussi tourmentés par les maladies des nerfs, mais moins que les femmes, chez qui elles exercent de funestes ravages. 211.

*Maladies nerveuses* (les). Il est démontré par la comparaison des femmes rustiques avec celles des villes, que les vapeurs tirent le plus souvent leur origine des tempéramens affoiblis par des passions vives, par une imagination active & des jouissances trop multipliées. 210.

Les maladies nerveuses ne peuvent être traitées avec succès sans avoir été divisées. L'Auteur les a divisées en trois espèces, dont le caractère est assez distinct & séparé, pour être fidèlement apperçu dans la pratique, & indiquer un traitement différent. 219, 220.

Un traitement qui ne devoit pas être omis, est celui des femmes enceintes. 224.

Il regarde sur-tout les femmes favorisées de la fortune, d'autant qu'elles le sont moins de la nature, qui semble en elles avoir payé un tribut à la délicatesse & aux grâces. 224 & 225.

*Fin de la Table des Matières.*

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta

ta





BIBLIOTHÈQUE  
CANTONALE  
LAUSANNE

27 NOV. 1967

